

La connexion : quatre connecteurs français et leurs contreparties norvégiennes.

Une étude contrastive

Astrid Nome

Høsten 2007

Mastergrad i fransk språk

Institutt for litteratur, områdestudier og europeiske språk

UNIVERSITETET I OSLO

**La connexion : quatre connecteurs français
et leurs contreparties norvégiennes.**

Une étude contrastive

Astrid Nome

Høsten 2007

Institutt for litteratur, områdestudier og europeiske språk

VEILEDER: MARIANNE HOBÆK HAFF

Remerciements

Je tiens avant tout à remercier Mme Marianne Hobæk Haff, ma directrice de mémoire, pour ses conseils ainsi que pour ses encouragements. Son aide consciencieuse a été fondamentale dans l'accomplissement de ce travail.

J'aimerais également remercier Inês Espås Bartolo d'avoir lu mon mémoire et de m'avoir encouragée tout au long de son élaboration.

Enfin, merci à Régis qui ne se lasse jamais de me corriger dans mon long apprentissage de la langue française.

Table des matières

1. INTRODUCTION.....	6
1.1. Objectifs.....	6
1.2. Choix des connecteurs	7
1.3. Terminologie.....	8
1.4. Plan du mémoire	8
2. CADRE THEORIQUE.....	9
2.1. La cohérence.....	9
2.2. Les connecteurs	10
2.2.1. Quelques approches théoriques.....	12
2.2.1.1. <i>Riegel</i> et al.	12
2.2.1.2. <i>Nølke</i>	13
2.2.1.3. <i>Luscher</i>	19
2.2.2. Les connecteurs en norvégien	19
2.2.2.1. <i>Heggelund</i>	20
2.2.2.2. <i>Faarlund</i> et al.	21
2.2.2.3. <i>Teleman</i> et al.....	21
2.2.3. Récapitulation	23
2.3. Les connecteurs dans les études contrastives.....	23
2.3.1. <i>Altenberg</i>	24
2.3.2. <i>Nølke</i>	25
2.3.3. Récapitulation	26
3. CORPUS ET METHODE.....	27
3.1. Le corpus dans la recherche linguistique : avantages et inconvénients	27
3.2. Méthode	30
4. QUELQUES CHIFFRES	32
4.1. Absence de connecteur dans les exemples norvégiens	32
4.2. Répartition des contreparties en parties du discours	36
4.3. Récapitulation	36
5. ANALYSE CONTRASTIVE	37
5.1. <i>Cependant</i>	37
5.1.1. Notions théoriques	37
5.1.1.1. <i>La concession</i>	37
5.1.1.2. <i>Cependant</i>	40
5.1.2. Analyse contrastive	41
5.1.2.1. <i>Men</i>	42

5.1.2.2.	<i>Imidlertid</i>	46
5.1.2.3.	<i>Likevel</i>	49
5.1.2.4.	<i>Autres contreparties</i>	50
5.1.2.5.	<i>Absence</i>	50
5.1.2.6.	<i>Sans équivalence</i>	53
5.1.2.7.	<i>Récapitulation</i>	55
5.2.	D'ailleurs	56
5.2.1.	Notions théoriques	56
5.2.1.1.	<i>Ducrot et al.</i>	56
5.2.1.2.	<i>Luscher</i>	58
5.2.2.	Analyse contrastive	61
5.2.2.1.	<i>For øvrig</i>	62
5.2.2.2.	<i>Dessuten</i>	64
5.2.2.3.	<i>Forresten</i>	68
5.2.2.4.	<i>Autres contreparties</i>	70
5.2.2.5.	<i>Absence</i>	70
5.2.2.6.	<i>Sans équivalence</i>	72
5.2.2.7.	<i>Récapitulation</i>	73
5.3.	En effet	73
5.3.1.	Notions théoriques.	75
5.3.2.	Analyse contrastive	78
5.3.2.1.	<i>Nemlig</i>	79
5.3.2.2.	<i>For</i>	82
5.3.2.3.	<i>Faktisk</i>	83
5.3.2.4.	<i>Autres contreparties</i>	86
5.3.2.5.	<i>Absence</i>	86
5.3.2.6.	<i>Sans équivalence</i>	88
5.3.2.7.	<i>Récapitulation</i>	90
5.4.	Donc	91
5.4.1.	Notions théoriques	92
5.4.1.1.	<i>Donc argumentatif</i>	92
5.4.1.2.	<i>Donc marqueur discursif</i>	94
5.4.2.	Analyse contrastive	96
5.4.2.1.	<i>Altså</i>	97
5.4.2.2.	<i>Så</i>	100
5.4.2.3.	<i>Derfor</i>	102
5.4.2.4.	<i>Autres contreparties</i>	104
5.4.2.5.	<i>Absence</i>	104
5.4.2.6.	<i>Sans équivalence</i>	107
5.4.2.7.	<i>Marqueur discursif</i>	110
5.4.2.8.	<i>Récapitulation</i>	111
6.	CONCLUSION	112
	BIBLIOGRAPHIE	115
	APPENDICE	118

1. INTRODUCTION

1.1. Objectifs

Dans ce mémoire, je vais étudier les connecteurs en général, dont quatre feront l'objet d'une analyse approfondie. Ce travail s'inscrit dans le projet de recherche SPRIK à l'Université d'Oslo, qui a pour objectif d'effectuer des analyses contrastives entre les différentes langues afin d'acquérir des connaissances à la fois au niveau de chaque langue et dans une perspective interlinguistique. Je me propose donc d'étudier les connecteurs français sélectionnés en fonction de leurs correspondants (ou absence de correspondants) norvégiens.

« Il est bien connu » qu'il existe des différences entre les langues outre les différences purement morphologiques : sur le plan syntaxique, il n'y a aucun doute que le norvégien et le français connaissent des divergences importantes. Sans fondement théorique, mais après des années d'observations empiriques, j'ose avancer que les francophones cherchent davantage à employer des tournures « élégantes » (ou « compliquées », selon les goûts) ; les énoncés semblent plus longs, contenant un nombre plus important d'éléments détachés (des subordonnées, des appositions, etc.) demandant une attention supplémentaire. J'ai également été frappée par l'emploi des connecteurs en français. Constat peu controversé, certes, mais en même temps peu nuancé. Peut-on vraiment dire qu'il existe des différences à ce niveau entre les langues ; est-il donc possible de démontrer scientifiquement que le français privilégie l'utilisation de connecteurs plus que ne le fait le norvégien ? J.P. Vinay et J. Darbelnet (1977 : 222) affirment que les connecteurs ont une place privilégiée en français ; « langue articulée » restant « dans la tradition classique latine et surtout grecque ». Selon eux, le français suit un mode de développement stylistique *raisonné*, alors que l'anglais, plus proche du norvégien, serait plutôt *intuitif* ou *sensoriel* (*ibid.*). A. Chesterman (1998 : 185) constate que « some cultures (more homogeneous ones, such as Finnsih) value implicit coherence ; in other (more heterogeneous), the norm is for more explicit expression ». Or, selon M. Mossberg (2006 : 33), d'autres études encore ont montré que ces tendances sont dues à des différences individuelles plutôt qu'à des divergences interlinguistiques. Je pense, pour ma part, qu'il existe une différence à ce niveau entre le français et le norvégien, mais elle ne rentre pas dans le cadre de cette étude. Ce qui m'intéresse est, en premier lieu, le fonctionnement et l'emploi de quatre connecteurs français, que j'étudierai par la suite en fonction de leurs contreparties norvégiennes. Une analyse contrastive permet, justement, de dévoiler des différences de sens et d'utilisation qui peuvent nous apporter des informations relatives aux deux langues.

1.2. *Choix des connecteurs*

Afin de pouvoir étudier de plus près les connecteurs en français et en norvégien, une délimitation du champ de recherche s'impose. Il serait évidemment impossible d'étudier tous les connecteurs (s'il existait une classe de connecteurs bien définie) dans un mémoire de master ; je me suis donc efforcée de sélectionner d'une façon réfléchie des termes de liaison à la fois intéressants et fréquents.

Au départ, je me suis basée sur les connecteurs traités par Riegel *et al.* dans la *Grammaire méthodique du français*, la GMF, (1994 : 616 – 623). Ils y sont répartis en deux classes principales : les connecteurs ordonnant « la réalité référentielle » ainsi que ceux qui « marquent les articulations du raisonnement » (*op. cit.* : 618). J'ai choisi de me concentrer sur la deuxième classe, subdivisée en trois : « connecteurs argumentatifs, énumératifs et de reformulation » (*ibid.*). Ensuite, afin de cerner davantage le champ de recherche, il m'a semblé intéressant d'étudier de plus près les connecteurs argumentatifs. Encore une fois, il a fallu effectuer un choix : Riegel *et al.* mentionnent 38 connecteurs argumentatifs. Ils les classent selon leur rôle sémantique, c'est-à-dire leur rôle dans le raisonnement. Ainsi, on a affaire aux connecteurs « opposition-concession », « explication et justification », « complémentation » et « conclusion ». Au lieu de choisir une seule de ces sous-classes, j'ai appliqué deux critères avant de commencer ma recherche : (1) les connecteurs doivent être relativement fréquents, c'est-à-dire figurer souvent dans le corpus informatisé utilisé (*Oslo Multilingual Corpus*, OMC) que j'ai à ma disposition, et (2) les connecteurs doivent être intéressants au niveau contrastif. Après une vérification rapide dans le corpus, la conjonction *mais* est traduite en *men* 9 fois sur 10, *car* en *for* 3 fois sur 4. Bien que cela nous apprenne également quelque chose, j'estime que mon mémoire aura plus d'intérêt si j'étudie des connecteurs reflétant certaines différences entre le français et le norvégien au niveau de la cohérence textuelle. L'objet d'étude n'est donc pas l'utilisation de connecteurs dans les deux langues en général, mais les comportements et les traductions, dans ce corpus particulier, d'un groupe restreint de connecteurs argumentatifs selon les définitions de Riegel *et al.* Le groupe choisi, au nombre de quatre, est le suivant :

donc (conclusion) ***cependant*** (opposition-concession), ***d'ailleurs*** (complémentation) et ***en effet*** (explication et justification).

Les quatre sous-classes sont, tout au hasard, représentées dans la sélection. Le connecteur le plus fréquent dans le corpus est *donc* (rencontré 715 fois), le plus rare est *en effet* (rencontré 137 fois ; cela me semble tout de même assez pour être en mesure de faire quelques constats).

J'ai choisi de traiter les connecteurs comme appartenant à une grande classe ouverte dans laquelle figurent aussi bien des conjonctions, des adverbes, des locutions, etc. ; tous les termes qui ont comme fonction de relier des éléments du discours, aussi extralinguistiques. Le problème de définition des connecteurs sera discuté dans le chapitre théorique.

1.3. Terminologie

Dans cette étude seront employés les termes *locuteur* et *allocutaire* pour distinguer entre les participants de la situation communicative, c'est-à-dire celui qui émet et celui à qui est destiné le message. Je ne m'occuperai donc pas de la problématique de *locuteur* vs. *énonciateur*, etc. Quant à la *cohérence*, je la traiterai d'une façon générale et ne ferai pas de distinction avec la *cohésion* (cf. Riegel *et al.* 1994 : 603 et Mossberg 2006 : 27). Je me servirai à la fois des termes *énoncé* et *proposition/phrased* pendant l'analyse de mes exemples, qui sont tous extraits de textes écrits. Quant au *contexte*, j'emploie ce terme lorsqu'il s'agit de la situation extralinguistique, alors que le *cotexte* désigne le texte dans lequel se trouve un exemple donné. Pour ce qui est des termes plus techniques, par exemple la dénomination des arguments, j'emprunte la terminologie de Nølke. Quand je présente la théorie d'autres linguistes, en revanche, je me sers de leurs dénominations. Ainsi seront employés à la fois *X* et *Y/A* et *B* ainsi que *P* et *Q/p* et *q*.

1.4. Plan du mémoire

Je commencerai donc par l'étude des courants théoriques dans ce domaine : que disent les linguistes et les grammairiens de la cohérence textuelle en général et des connecteurs en particulier ? Ensuite sera présenté le corpus ainsi que la méthode appliquée dans l'analyse contrastive. Un petit aperçu des chiffres ressortissant de la recherche précèdera le chapitre le plus important, c'est-à-dire l'analyse qualitative des quatre connecteurs avec leurs contreparties norvégiennes. Pour chaque connecteur français seront présentées quelques notions théoriques sur lesquelles je m'appuierai afin d'étudier en détail ces connecteurs en fonction du cotexte/contexte et du texte original/traduit correspondant norvégien.

2. CADRE THEORIQUE

Lors de ce chapitre, je tenterai de présenter quelques études antérieures dans le domaine des connecteurs ; ces travaux constitueront le fondement théorique de l'analyse ci-après. Les connecteurs que j'étudie assurent la cohérence textuelle, j'entamerai donc le chapitre théorique en abordant brièvement ce phénomène. Ensuite j'emprunterai les idées des grammairiens et linguistes francophones et scandinaves afin de délimiter le champ de définition des connecteurs ; enfin je m'intéresserai à quelques études portant sur les connecteurs dans le cadre contrastif.

2.1. *La cohérence*

Traditionnellement, les chercheurs en langue étudient les mots constituant les syntagmes, les syntagmes constituant les propositions et les propositions constituant les phrases, en s'intéressant aux propriétés syntaxiques, sémantiques et morphologiques etc. Fait non pas étonnant : ces unités sont les outils de base dont nous nous servons tous les jours afin d'exprimer la moindre pensée, oralement ou à l'écrit. Or, l'univers langagier qui nous entoure n'est pas constitué de syntagmes, de propositions et de phrases indépendants qui n'entrent pas en interaction avec d'autres éléments linguistiques plus vastes. Il forme donc un texte ou discours composé de ces unités de sens. Chaque unité de sens se trouve dans une relation plus ou moins forte avec ce qui précède ou qui suit. Ainsi, toute proposition, toute phrase est à interpréter selon ce qui vient d'être exprimé, et de la même façon, elle influence l'interprétation de ce qu'elle précède. Z.S. Harris propose : « Toutes les occurrences de la langue ont une cohérence interne. La langue ne se présente pas en mots ou phrases indépendantes, mais en discours suivi, que ce soit un énoncé réduit à un mot ou un ouvrage de 10 volumes, un monologue ou un discours politique » (Adam 1990 : 12). Ou encore: « Le texte peut être constitué de morceaux successifs, sortes de sous-textes à l'intérieur du texte principal, comme des paragraphes ou des chapitres » (*ibid.*).

Si un texte ou un discours est constitué de phrases ou d'énoncés qui ensemble forment un sens global, qui ensemble véhiculent le vouloir-dire du locuteur, ces phrases ou énoncés doivent être reliés d'une façon intelligible pour le destinataire. L'information apportée par un texte serait difficilement accessible si les phrases se trouvaient dans n'importe quel ordre. Riegel *et al.* affirment que:

La structuration du texte, comme celle de la phrase, obéit à des règles (...). Un texte n'est pas une simple suite linéaire de phrases, de même qu'une phrase n'est pas une

simple suite de mots. Un texte possède une structure globale; il est formé de parties ou de séquences dont le sens se définit par rapport à son sens global. De même que l'on évalue la grammaticalité et l'acceptabilité d'une phrase, on peut juger de la cohérence d'un texte, qui dépend de facteurs sémantiques et syntaxiques. Un texte cohérent est un texte bien formé du point de vue des règles d'organisation textuelle, ce qui lui confère son unité (Riegel *et al.* 1994 : 603).

Selon la GMF, deux conditions sont à respecter si un texte se veut cohérent : la règle de répétition et la règle de progression. Afin d'assurer la continuité thématique, il est important d'avoir recours à une reprise d'information, c'est-à-dire à des éléments qui reviennent tout au long du texte. Ensuite, le texte doit apporter de l'information nouvelle pour que le message respecte une contrainte de communication : le locuteur doit passer à l'allocutaire une information que ce dernier ignore. Riegel *et al.* introduisent enfin une troisième règle, celle de la non-contradiction : l'information nouvelle introduite dans le texte doit être en rapport logique avec ce qui précède afin d'éviter toute confusion (*op.cit.* : 604).

Selon W. Bublitz, un texte n'est pas cohérent ou incohérent en soi, mais le devient lorsque l'allocutaire se sert à la fois des éléments linguistiques et des éléments extralinguistiques lors de l'interprétation. Il ne s'agit donc pas d'un phénomène objectivement analysable, mais de plusieurs cohérences possibles pour un seul ensemble d'énoncés : « Since it is not texts but rather people that cohere when understanding texts (...), it can be said that for one and the same text there exist a speaker's (or writer's), a hearer's (or reader's) and an analyst's coherence, which may or may not match. » (Bublitz *et al.* 1999 : 2.) Un texte qui semble tout à fait compréhensible et logique pour un lecteur, peut paraître inintelligible et manquer de logique pour un autre. Le locuteur doit parfois limiter l'explicitation, mais comme principe général, il essaie de rendre son message cohérent et compréhensible en se basant sur l'environnement cognitif supposé de l'allocutaire. « Normally speakers (or writers) are set to help create coherence by (more or less subtly) guiding their hearers (or readers) to a suggested line of understanding which comes close to or, ideally, even matches their own » (*ibid.*). Cela nous mène vers l'objet d'étude de ce mémoire : les connecteurs, un outil dont peut se servir le locuteur lorsqu'il cherche à rendre son message cohérent et ainsi à s'assurer que l'allocutaire l'interprète correctement.

2.2. Les connecteurs

C'est seulement pendant les dernières décennies que les linguistes se sont intéressés vraiment aux connecteurs en tant que tels. La distinction traditionnelle entre conjonctions et adverbes ne permettaient pas de les classer ensemble, même si les deux catégories peuvent relier des énoncés en vue d'assurer la cohérence. Etant donné que les linguistes ne se sont toujours pas

mis d'accord pour définir une classe distincte de connecteurs, ils opèrent avec des critères définitoires divergents. Je présenterai ici les points de vue de quelques linguistes qui constituent le cadre théorique de mon analyse, mais tout d'abord nous allons voir, brièvement, comment certains théoriciens ont considéré ces termes de liaison durant les derniers siècles :

J.-M. Adam retrace leur chemin historique dans *Eléments de linguistique textuelle* (1990). Ainsi, nous apprenons que Nicolas Beauzée définit les termes de liaison de la manière suivante, sous l'article "Mot" de l'Encyclopédie Méthodique du XVIIIème siècle: "Les Conjonctions sont des Mots qui désignent entre les propositions une liaison fondée sur les rapports qu'elles ont entre elles" (*op.cit.* : 80). Ensuite Beauzée cite l'abbé Girard (son affirmation va bien de pair avec ce que nous avons vu jusqu'à maintenant) :

(...) Les Conjonctions sont proprement la partie systématique du discours, puisque c'est par leur moyen qu'on assemble les phrases, qu'on lie les sens, et que l'on compose un Tout de plusieurs portions, qui, sans cette espèce, ne paraîtraient que comme des énumérations ou des listes de phrases, et non comme un ouvrage suivi et affermi par les liens de l'analogie (*ibid.*).

Regardons enfin quelques-unes des remarques de Hugh Blair concernant les "Connectives" en 1788:

It is abundantly evident that all these connective particles must be of the greatest use in Speech; seeing they point out the relations and transitions by which the mind passes from one idea to another. They are the foundation of all reasoning, which is no other thing than the connexion of thoughts. (...) In every language, much of the beauty and strength of it depends on the proper use of conjunctions, prepositions, and those relative pronouns which also serve the same purpose of connecting the different parts of discourse. It is the right, or wrong management of these, which chiefly makes discourse appear firm and compacted, or disjointed and loofe; which causes it to march with a smooth and even pace, or with gouty and hobbling steps (Blair 1788: 190-191).

Je constate que Blair fournit ainsi une excellente justification de mon sujet d'étude, et cela il y a plus de deux siècles.

L'auteur du *Bon Usage*, bien plus tard, M. Grevisse, n'emploie pas non plus le terme de connecteur. Il traite les conjonctions et les adverbes séparément ; selon sa définition, les quatre connecteurs sélectionnés pour ce mémoire sont des adverbes. Il s'agit plus précisément d'adverbes marquant une relation logique:

Les **adverbes anaphoriques** sont des adverbes qui établissent un lien avec ce qui précède dans le discours (...). Les uns sont des adverbes de temps : *ensuite, alors, auparavant...* ; - d'autres de lieu : *ailleurs...* ; la plupart concernent des relations logiques : *donc, partant (...), pourtant, en outre...* (Grevisse 1993: 1350).

Grevisse justifie son choix de classer les adverbes de relation logique comme tels et non pas

comme des conjonctions : ils ne correspondent pas aux critères de ces derniers (ils n'ont pas de place fixe dans la phrase, ils peuvent se combiner à des conjonctions, ils peuvent garder leur signification « en dehors de toute coordination » et sont enfin des compléments dans les phrases ou propositions où ils figurent) (*op.cit.* : 1350-1351).

Cependant est classé comme un adverbe d'opposition ou de concession, *donc* est un adverbe qui exprime « le rapport de cause à conséquence » (*op.cit.* : 1470-1471). *Donc* est également pourvu d'un autre sens, il s'agit alors d'un adverbe explétif : ces adverbes « (...) peuvent être supprimés sans modifier le contenu de la communication. Ils servent seulement à renforcer ou à atténuer l'expression (...) » (*op.cit.* : 1348). Voici quelques exemples donnés par Grevisse:

- (1) Ma pauvre Muse, hélas! qu'as-tu DONC ce matin?
Prenez DONC un cigare (*op.cit.* : 1349)

Nous allons revenir à ces « adverbes explétifs » par la suite, il s'agit sans doute de ce que l'on appelle marques du discours. A mon avis, bien que l'énoncé ne soit pas agrammatical sans cet élément, les adverbes explétifs sont cependant importants et ajoutent bien un sens pour celui qui doit interpréter le message.

2.2.1. Quelques approches théoriques

La division traditionnelle en « classes de mots » constitue donc un défi quant à la classification et la définition des connecteurs. Riegel se base sur des critères logico-sémantiques, Nølke traite en plus de certaines problématiques syntaxiques, alors que Luscher a une approche liée à la pragmatique et la théorie de la pertinence.

2.2.1.1. Riegel et al.

L'enchaînement linéaire du texte est un des éléments qui assurent sa cohérence, de façon à ce qu'il y ait une transition intelligible et logique entre les éléments formant les unités de sens. Riegel définit les connecteurs comme « des éléments de liaison entre des propositions ou des ensembles de propositions ; ils contribuent à la structuration du texte en marquant des relations sémantico-logiques entre les propositions ou entre les séquences qui le composent » (Riegel *et al.* 1994 : 616). Il souligne aussi qu'ils ont une fonction énonciative, représentant la marque du locuteur. Enfin, la valeur des connecteurs diffère en fonction du type de texte (le sens d'*alors* dans un texte narratif n'est pas le même que celui dans un texte argumentatif) (*op.cit.* : 1994 : 618).

En raison des difficultés de délimitation, Riegel *et al.* opèrent avec deux listes de connecteurs. Au sens restreint, les connecteurs ont pour rôle la cohérence dans la phrase complexe : les conjonctions de coordination et de subordination. Au niveau sémantique, il s'agit de relations de cause-conséquence et d'opposition-concession. Au sens large, les connecteurs assurent l'organisation d'un texte et non seulement d'une phrase. Nous trouvons alors, hors les conjonctions, des adverbes, des groupes prépositionnels, des présentatifs, des locutions, des procédés anaphoriques ainsi que des expressions spatiales. Riegel *et al.* définissent leur sélection de la manière suivante : « On limitera (...) la liste des connecteurs aux unités linguistiques qui ne font pas partie intégrante des propositions, mais qui assurent leur liaison et organisent leurs relations, sans être des expressions anaphoriques. » Reste deux sortes de connecteurs : ceux « dont c'est toujours le rôle » et ceux « dont ce n'est pas le seul rôle » (*op.cit.* : 617). Nous verrons que Nølke choisit de les nommer connecteurs analytiques et synthétiques.

Les adverbes sélectionnés sont donc définis comme connecteurs selon la GMF. Ils ne font pas partie du contenu sémantique proprement dit de la proposition ; ils assurent la liaison en mettant une proposition en relation avec celle qui la précède ; ils ne sont pas des expressions anaphoriques et ne renvoient pas à un antécédent. Selon la terminologie de Nølke, il s'agit de connecteurs analytiques.

La GMF propose un classement sémantique des connecteurs, basé sur leur rôle dans le texte. Il les organise en deux sous-groupes ; les connecteurs temporels et spatiaux, mettant en place la « réalité référentielle » (*op.cit.* : 618), et les connecteurs argumentatifs, énumératifs et de reformulation, jouant un rôle important pour la structuration logique du raisonnement. Les connecteurs que j'ai sélectionnés appartiennent au deuxième sous-groupe.

Le locuteur n'a pas le même besoin de recourir aux connecteurs dans tous les énoncés, dans tous les textes : selon Riegel *et al.*, un texte narratif simple en contient moins qu'un texte argumentatif ou descriptif (*op.cit.* : 623). Les connecteurs sélectionnés figureraient alors plus souvent dans les deux derniers. L'emploi des connecteurs en fonction du genre n'est pas l'objet d'étude primaire de ce mémoire, pour des raisons que j'expliquerai par la suite, mais la brève analyse quantitative pourrait peut-être donner quelques indications concernant une différence éventuelle.

2.2.1.2. Nølke

Selon H. Nølke également, les connecteurs sont des éléments qui assurent les relations dans le texte, entre les propositions, sans faire partie intégrante des propositions mêmes. L'emploi des

connecteurs est facultatif, ils peuvent par conséquent être omis sans que pour autant la phrase soit incorrecte au niveau grammatical. C'est justement ce que nous verrons tout au long de ce mémoire : dans un quart des exemples tirés du corpus, il n'y a pas de terme de liaison dans la version norvégienne. Les connecteurs sont cependant importants pour notre compréhension langagière et nous aident à interpréter un énoncé aussi bien que l'attitude de l'énonciateur : « (...) De styrer i høj grad vores opfattelse af hvad der bliver sagt og afslører ofte holdninger som afsender måske endda ikke engang selv er bevidst om » (Nølke 2005a : 1). Nølke explique les rôles des connecteurs ainsi : traditionnellement, ils relient des phrases ou des énoncés. Au niveau syntaxique, ils coordonnent ; sémantiquement, ils lient le contenu ou le sens des phrases (*ibid.*). De quels termes s'agit-il ? Cette question n'est pas évidente, car Nølke opère lui-même avec différentes définitions. Dans *Det franske sprog* (Nølke 2005b : 49-66), les connecteurs traités sont des adverbes conjonctifs et les conjonctions n'y sont pas comprises, alors que dans « Hvad konnekerer konnektorene ? » (Nølke 2005a : 3-4) les connecteurs comprennent à la fois des conjonctions, des adverbes, des groupes prépositionnels ainsi que d'autres locutions. Il s'appuie sur la définition suivante afin d'effectuer sa sélection dans « Hvad konnekerer konnektorene? » : « En prototypisk konnektor forbinder ytringer og danner en kompleks mening ved at kombinere og specificere de enkelte ytringers meninger » (*op.cit* : 3). Nølke fait aussi une distinction entre connecteurs analytiques et connecteurs synthétiques. Les premiers ont comme fonction primaire celle de connecteur, alors que les seconds ont une autre fonction primaire. Il donne comme exemple le complément adverbial d'énonciation *helt ærlig* (*franchement*), qui, bien qu'il lie deux phrases, a comme fonction primaire de décrire l'énonciation. Nølke nous propose deux tests (Nølke 2005b : 50) :

- (2) Ph ? – Oui, ____.
 Marie est-elle fasciste ? – *Oui, *donc*.
 Marie est-elle fasciste ? – Oui, *entre nous*.
 Marie est-elle fasciste ? – Oui, *sans doute*.
- (3) C'est ____ probablement F qui S'
 C'est *donc* probablement Paul qui l'a fait.
 ?C'est *entre nous* probablement Paul qui l'a fait.
 ?C'est *sans doute* probablement Paul qui l'a fait.

Ces tests sont utiles pour classer les quatre connecteurs qui constituent l'objet de la présente étude (pour *donc* voir ci-dessus) :

- (2') Marie est-elle fasciste ? – *Oui, *d'ailleurs*.
 Marie est-elle fasciste ? – *Oui, *cependant*.
 Marie est-elle fasciste ? – Oui, *en effet*.

Remarquons que *en effet* peut avoir comme fonction de décrire l'énonciation, avec le sens affirmatif (voir 4.3.). Or, ici c'est le sens de justification qui nous intéresse. *En effet* concurrence alors *car*, je propose donc d'appliquer le test pour cette conjonction :

- (2'') Marie est-elle fasciste ? – *Oui, *car*.
- (3') C'est *cependant* probablement Paul qui l'a fait.
 C'est *d'ailleurs* probablement Paul qui l'a fait.
 C'est *en effet* probablement Paul qui l'a fait.

Ainsi, les quatre adverbes sélectionnés sont analytiques. Puisque leur fonction primaire est de relier les énoncés ou parties du texte, tout comme les conjonctions, je pense qu'il est logique de mettre ces deux catégories ensemble. Nølke donne dans *Det franske sprog* (2005b : 49) des raisons syntaxiques pour lesquelles il ne veut pas mettre ensemble les adverbes conjonctifs et les conjonctions (cf. Grevisse ci-dessus). Il emploie pourtant ces derniers afin d'illustrer les différentes relations sémantiques véhiculées par les connecteurs (c'est-à-dire les adverbes conjonctifs selon sa définition) : « Konnektorer, der angiver paralleller, vil vi kalde ensrettere. Konjunktionen *et* er den neutrale grammatikaliserede repræsentant for denne klasse » (*op.cit.* : 56). Je pense pour ma part qu'il serait plus clair de traiter et les conjonctions et les adverbes conjonctifs comme des connecteurs, à cause de leurs ressemblances logico-sémantiques : je suis donc d'accord avec la classification faite par Nølke dans « Hvad konnektorer konnektorene ? », reprise ci-dessus.

Nølke introduit ensuite certains termes qui doivent avoir leur place dans une « konnektorgrammatik » (Nølke 2005a : 7) ; nous allons rapidement les étudier, puisqu'ils seront utiles par la suite : il s'agit de la portée du connecteur, de sa fonction de détection, de ses arguments et de sa fonction sémantico-logique.

Le connecteur influence les éléments formels qui l'entourent. Ceux-ci constituent deux parties, une partie à gauche et une autre à droite du connecteur. La portée du connecteur affecte ces deux parties. Syntaxiquement, le connecteur est relié à celle de droite. Nølke nous propose la formule suivante :

(4) X, Con Y (Nølke 2005a : 8)

Nous allons voir, plus loin, que ces éléments peuvent être extralinguistiques. Nølke affirme toutefois qu'il s'agit d'éléments formels (« En situation er jo med alt hvad den indeholder også en formel størrelse », cf. *op.cit.* : 18). Pour ma part, je ne pense pas qu'il convienne d'appeler un élément extralinguistique *formel*, mais il peut en revanche être décrit formellement, p.ex. : X[regard mécontent].

Nous pouvons illustrer la portée du connecteur par un extrait du corpus (j'ajoute X et Y) :

(5) [Il ne comprenait pas leur langue, dit-il encore, "sinon par conjecture"(15.1.1493)X]; [on sait **cependant** combien peu fiable est cette méthode...Y] (TT1)

Cependant est lié syntaxiquement à la seconde proposition, celle-ci constitue donc la partie droite Y concernée par la portée du connecteur. Le connecteur met cette proposition en relation avec celle qui la précède, X. X constitue la partie gauche. Nølke affirme que la proposition affectée par la portée gauche du connecteur n'est pas obligatoirement la première qui précède la proposition dans laquelle figure le connecteur : selon lui, le connecteur peut renvoyer à une proposition bien avant dans le texte. Je vais lui emprunter un exemple, tiré de *Madame Bovary* (*p* et *q* désignent les arguments sémantiques, nous y reviendrons) :

(6) Emma se repentit d'avoir quitté si brusquement le percepteur. [X(*p*) Sans doute, il allait faire des conjectures défavorables X(*p*)]. L'histoire de la nourrice était la pire excuse, tout le monde sachant bien à Yonville que la petite Bovary, depuis un an, était revenue chez ses parents. D'ailleurs, personne n'habitait aux environs ; ce chemin ne conduisait qu'à la huchette ; [Y(*q*) Binet **donc** avait deviné d'où elle venait Y(*q*)], et il ne se tairait pas, il bavarderait, c'était certain ! (*op.cit.* : 14)

Selon Nølke, il n'est pas possible que *donc* renvoie à la proposition qui le précède, car il manquerait un élément pour pouvoir donner au connecteur son sens de conclusion d'un raisonnement. Nølke propose que le fait que *donc* soit antéposé au verbe indique une focalisation du sujet, et qu'afin de trouver la ou les propositions auxquelles renvoie le connecteur, il faut chercher ce même sujet dans le passage qui précède. Ce serait la fonction de détection qui nous aide ainsi à repérer la partie gauche de la portée du connecteur (*op.cit.* : 14). Il n'est cependant pas tout à fait clair si nous avons vraiment réussi à la trouver : par la suite

Nølke dit que finalement, il s'agit plutôt d'une combinaison de cette phrase et la phrase qui précède *donc* – ou bien de tout le passage entre *Sans doute* et *Huchette* (*op.cit.* : 15). Pour ma part, je pense qu'il n'est pas impossible que *donc* renvoie au passage qui précède le connecteur : « la pire excuse » ne suffit pas pour tromper Binet, Emma explique pourquoi, ce qui lui permet de conclure qu'il avait sûrement deviné.

Ces difficultés pour repérer la partie gauche affectée par la portée du connecteur montrent bien, du moins, qu'il ne s'agit pas uniquement de la proposition qui précède directement le connecteur. Il peut s'agir de tout un ensemble de phrases (cf. la solution de Nølke ci-dessus), ou même d'un élément non-verbal, comme pour l'exemple : *Tu n'as donc rien compris* (*op.cit.* : 16). Nølke explique que cet énoncé peut être la réaction à quelque chose de non-verbal dans la situation d'énonciation : un geste de la part de l'allocutaire, par exemple, qui exaspère le locuteur.

D'un point de vue sémantique, les connecteurs relient deux arguments, que Nølke appelle antécédent et conséquent. Ceux-ci sont symbolisés par *p* et *q*. La relation entre ces arguments est interprétée par l'interlocuteur selon sa connaissance du monde :

- (7) Il fait beau, donc Pierre se promène (*p donc q*)
Pierre se promène, donc il fait beau (*q donc p*) (*op.cit.* : 9)

Nous ne savons que trop bien que le temps ne se laisse pas influencer par nos envies de nous promener, il est donc exclu que la deuxième phrase puisse s'interpréter par *p donc q*. Notre faculté extra-langagière de comprendre les mots et les phrases en fonction de la réalité qui nous entoure est sans cesse mise en jeu lorsque nous devons interpréter un énoncé ou un texte. Le constat *q donc p* est possible mais, pour qu'elle soit intelligible, la phrase doit être interprétée ainsi : « Pierre se promène, donc il doit faire beau, car en général nous ne nous promenons pas lorsqu'il fait mauvais. » *Donc* est donc un connecteur qui permet aux arguments de changer de place. Il n'en serait pas de même avec *parce que*, par exemple : **Il fait beau, parce que Pierre se promène* – l'interprétation *q parce que p* n'est pas possible dans notre réel.

Selon Nølke, c'est grâce à la fonction logico-sémantique que nous savons comment interpréter les arguments et le nouveau sens complexe véhiculé à l'aide du connecteur. Il donne l'exemple suivant :

- (8) Vi håber, De har haft en kort, **men** behagelig rejse (*op.cit.* : 10)

En opposant les deux arguments [De har haft en kort rejse] et [(De har haft) en behagelig rejse] par le connecteur *mais*, le locuteur fait comprendre que, selon lui, un voyage court est à considérer comme quelque chose de plutôt négatif. L'emploi de la conjonction *og* aurait imposé l'interprétation inverse : qu'il n'y a pas d'opposition entre un voyage court et un voyage agréable. Ainsi, le connecteur joue un rôle décisif pour l'interprétation d'un énoncé ou d'un segment de texte.

Nølke propose une formulation de la fonction logico-sémantique de *donc* : « I sekvensen *X donc Y* præsenteres *Y* som en konsekvens af *X* fundet ved et ræsonnement » (*op.cit.* : 10). Puisqu'il s'agit des arguments et par conséquent du niveau sémantique, j'emploierais plutôt *p* et *q*. (La différence entre (*p et q*) et (*X et Y*) n'est peut-être pas très claire : les premiers désigneraient le contenu sémantique, les arguments, alors que les derniers constitueraient les éléments (propositions, ensembles de phrases, éléments non-verbaux...) reliés par le connecteur et affectés par la portée de celui-ci.) Cette formulation peut s'appliquer à des exemples en *donc* extraits du corpus :

- (9) Quand le maître d'Antioche, Yaghi Siyan, fut informé de l'approche des Franj, il redouta un mouvement de sédition de la part des chrétiens de la ville. Il décida **donc** de les expulser. (P) (AMA2)

X correspond ici à la première phrase, *Y* à la deuxième. Le maître d'Antioche apprend quelque chose qui le mène à une décision. *Y* (*q*) est donc bien une conséquence de *X* (*p*) trouvée par un raisonnement. Sans le *donc* nous ne pouvons pas être sûrs que la décision prise ait un rapport quelconque avec l'information apportée par la phrase qui précède, bien que ce soit probable. Le connecteur influence alors notre façon de comprendre les arguments et le message complexe.

Si le rôle des connecteurs est d'assurer une relation logique entre deux arguments, ces arguments peuvent être présentés soit comme des oppositions, soit comme des parallèles. Les connecteurs peuvent ainsi être regroupés en connecteurs à sens unique ou à sens inverse. Nølke donne *et* comme exemple de la première classe, *mais* de la deuxième. On peut dire que les connecteurs à sens unique ne mettent pas les deux arguments en opposition (« Je vous souhaite un court et agréable voyage » > un voyage court peut être considéré comme un voyage agréable) alors que ceux à sens inverse le font (« Je vous souhaite un court mais agréable voyage » > un voyage court serait plutôt désagréable). Quant aux quatre connecteurs de ce mémoire, *en effet*, *donc* et *d'ailleurs* sont à sens unique alors que seul *cependant* est à sens inverse (Nølke 2005b : 56-57). Nølke décrit *d'ailleurs* ainsi (en comparant les connecteurs à des véhicules) : « *d'ailleurs* er et lille argument, der kører lige efter det store, afsender sidder i.

Det kan tråde til, hvis det kniber » (*op.cit.* : 58). *En effet* est un connecteur de cause, *donc* de conséquence et *cependant* de concession (*op.cit.* : 57).

2.2.1.3. Luscher

J.M. Luscher affirme dans *Langage et pertinence* (1994 : 176) que l'appellation *connecteur* est employée pour désigner des termes de liaison de fonctions diverses. Il les divise en quatre : il existe, en effet, des connecteurs syntaxiques, logiques, sémantiques et pragmatiques. Les trois premiers opèrent au niveau des termes ou des propositions seulement, alors que les connecteurs pragmatiques ont une fonction de connexion au niveau du discours (*op.cit.* 181). Selon Luscher, les connecteurs pragmatiques sont référentiellement vides : « ils ne font sens qu'en situation et ne sont pleinement interprétables qu'en contexte ». Nous allons voir, dans l'analyse contrastive, que je serai à maintes reprises obligée d'avoir recours au cotexte afin de repérer les éléments liés par le connecteur, et pour bien cerner la fonction de celui-ci. Si le contexte est important pour l'interprétation, Luscher se base aussi sur la théorie de la *pertinence*, qui veut que le locuteur s'efforce toujours de produire l'énoncé « le plus pertinent dans les circonstances » ; l'allocutaire suppose pour sa part que l'énoncé produit est d'une « pertinence optimale » (*op.cit.* 187-188). Ainsi, l'allocutaire va interpréter l'énoncé en fonction du contexte, mais il sera peut-être obligé de modifier sa perception de celui-ci afin que la condition de pertinence soit respectée. Le connecteur constitue un élément qui guide l'allocutaire dans l'interprétation : « le rôle du connecteur, par l'intermédiaire des instructions qui lui sont rattachées, est d'amener l'interprète à opérer un lien entre les deux propositions et à constituer ainsi un contexte dans lequel l'énoncé complet sera pertinent » (*op.cit.* 191). Luscher introduit ainsi les *instructions inférentielles*. En effet, il existe des opérations mentales que doit effectuer l'allocutaire lorsqu'il interprète un message. Les connecteurs comportent des instructions qui organisent ces opérations, Luscher en donne un exemple : « récupérer une assomption X du contexte d'interprétation d'un énoncé Y » (*op.cit.* 192). Un seul connecteur peut comporter plusieurs instructions, et celles-ci peuvent expliquer les différents emplois possibles d'un seul connecteur. Nous allons étudier ces instructions inférentielles de plus près lors de l'analyse contrastive ; je me contenterai ici de montrer comment Luscher traite les connecteurs comme des outils spécifiques pour l'interprétation d'un message en fonction du contexte et du principe de pertinence à la fois.

2.2.2. Les connecteurs en norvégien

Puisque nous nous trouvons dans le cadre d'une étude contrastive, il faut également s'informer

sur les travaux des linguistes norvégiens au sujet des connecteurs. Je n'ai pas réussi à trouver beaucoup de littérature concernant les connecteurs en tant que tels, mais Heggelund et Faarlund traitent des adverbes de liaison. Ensuite j'ai consulté *Svenska akademis grammatik* afin d'y trouver des renseignements supplémentaires ; le suédois et le norvégien sont si proches que cette recherche me semble justifiée, elle m'a d'ailleurs bien éclairci quant aux adverbes de liaison en norvégien.

2.2.2.1. Heggelund

Kjell Heggelund traite des compléments adverbiaux de phrase dans son mémoire *Setningsadverbial i norsk* (1981). Le groupe de compléments adverbiaux de phrase traité par Heggelund qui rentre le mieux dans notre cadre, semble être celui qu'il nomme « konjunksjonelle setningsadverbialer », des compléments adverbiaux de phrase conjonctionnels, que j'appellerai par la suite adverbiaux conjonctionnels. Ils ont pour fonction de relier les phrases (*op.cit.* : 64). Parmi les compléments adverbiaux qu'étudie Heggelund nous en retrouvons 13 dans les résultats obtenus lors des recherches dans le corpus : *dessuten, ellers, heller, likevel, nettopp, også, på den annen side, derfor, imidlertid, følgelig, dermed, nemlig* et *altså*. Heggelund constate que les adverbiaux conjonctionnels expriment le plus souvent une suite logique ou une opposition à ce qui précède. Voici quelques exemples empruntés :

- (10) Saga Solreiser har i høst lansert flere 100-kronersrabatter... **Dessuten** har man startet opp med kredittreiser.
- (11) **Derimot** sier utvalget seg enig i de nye planene om kjønnskvotering. (Heggelund 1981 : 66)

Altså n'exprime pas une suite mais une conclusion basée sur ce qui vient d'être exprimé :

- (12) Eg lever, **altså** er eg til. (Heggelund 1981 : 67)

Heggelund propose ensuite de classer les adverbiaux conjonctionnels en quatre sous-groupes : *vidareførende adverbial, motsetjande adverbial, slutningsadverbial og utpeikande adverbial* (*op.cit.* : 68). Heggelund compare les adverbiaux conjonctionnels avec les conjonctions. Selon lui, les conjonctions peuvent lier les propositions aussi bien lorsque la seconde contient de l'information nouvelle que lorsqu'elle n'en contient pas ; les adverbiaux conjonctionnels ont besoin d'information nouvelle pour pouvoir relier les propositions :

- (13) Han gjekk **og** han gjekk.
 *Han gjekk. **Dessuten** gjekk han.
 Han plystra **og** han song.
 Han plystra. **Dessuten** song han. (*Op.cit.* : 201)

Heggelund constate également que le locuteur qui emploie les compléments adverbiaux conjonctionnels le fait en ordonnant et interprétant les éléments du texte qu'il cherche à transmettre à un allocataire. Ainsi on a souvent affaire à des adverbiaux de temps qui ordonnent les éléments d'une façon chronologique, ou à des locutions organisant le texte selon l'importance qu'y attache l'auteur (*først og fremst, sist men ikke minst...*). Une autre organisation possible est celle de la logique (opposition, conséquence, affirmation...) (*ibid.*).

2.2.2.2. *Faarlund et al.*

Dans *Norsk referansegrammatikk* (1997), Faarlund *et al.* abordent également ces compléments adverbiaux conjonctionnels ou conjonctifs lorsqu'il étudie les compléments adverbiaux de phrase. Il décrit ces derniers comme des éléments qui ne font pas partie du prédicat et qui modifient la proposition dans sa totalité. C'est le cas de *jo, vel* et *derfor*, entre autres (*op.cit.* : 44). Ces adverbes peuvent relier une phrase à celle qui la précède, ou au contexte général, d'une façon explicite. Ils ont donc la même fonction que les connecteurs qui constituent notre objet d'étude. Ils sont le plus souvent placés en tête de la proposition, mais ce n'est pas une condition obligatoire :

- (14) (Noreg vart meir eller mindre manipulert inn i NATO av visse regjeringspolitikarar...) **Dessuten** var press frå USA i samarbeid med norske handlangarar avgjerande (*op.cit.* : 816).
- (15) (Etter ei tid med undrande kviskring var alt gløymt, og Kaiser var herre som før.) Nokon endegyldig destruksjon av Løve-Kaiser oppnådde eg **altså** ikkje (*ibid.*).

Faarlund indique d'autres « kontekstbindende adverbialer » : *derfor, forresten, for øvrig, likevel, til gjengjeld, ikkje desto mindre, så* (*ibid.*).

2.2.2.3. *Teleman et al.*

Dans *Svenska akademiens grammatik*, Teleman *et al.* n'emploient pas non plus le terme de connecteur, ils parlent de *konjunktionella satsadverbial* comme Heggelund. Teleman souligne cependant leur lien avec d'autres termes de liaisons, comme les conjonctions : « de konjunktionella satsadverbialen erinrar till sin betydelse om konjunktionerna. Liksom

konjunktionerna anger de konjunktionella adverbialen prototypisk den logiska relationen mellan två propositioner (A, B) » (Teleman *et al.* 1999 : 122). Teleman dresse ensuite un classement selon la relation logique exprimée par l'adverbial conjonctionnel : « additiva, adversativa, konklusiva, explanativa og disjunktiva ».

Comme l'a déjà indiqué Nølke, un tel terme de liaison peut, en plus de marquer les relations logiques entre des propositions ou énoncés, relier l'énoncé auquel il appartient syntaxiquement à quelque chose de non verbal, quelque chose dans la situation d'énonciation, le contexte. Il s'agirait alors de *diskursmarkörer*, des marqueurs discursifs.

Teleman décrit de plus près les différentes sous-classes. Je ne m'appuierai pas sur ses remarques concernant la syntaxe etc. puisqu'il s'agit tout de même du suédois, mais il peut être intéressant de retenir quelques remarques générales que je juge également valables pour les adverbiaux conjonctifs en norvégien.

« Konklusiv betydelse » : un complément adverbial de phrase conjonctionnel indique que la partie B (donc la partie affectée par la portée droite du connecteur, cf. Nølke ci-dessus) constitue une conclusion basée sur la partie A (partie affectée par la portée gauche du connecteur). Teleman fournit des exemples d'adverbiaux conjonctionnels conclusifs que nous retrouvons dans les résultats des recherches dans le corpus : *alltså*, *då*, *därmed*, *således* (*op.cit.* : 144). Un adverbial conjonctionnel conclusif peut être remplacé par la conjonction *så*, fait que nous retrouvons également en norvégien, cf. les exemples suivants tirés du corpus :

- (16) — Neinei, sa jeg, men tok ikke pengene tilbake.
— **Så** la potetene bli i jorden til Steingrim en dag dukker opp. (BHH1)

— Soit, soit, ai-je dit sans toutefois reprendre l'argent.
Eh bien, laisse-les **donc** en terre jusqu' au jour où Steingrim fera sa réapparition." (BHH1TF)

La conclusion peut aussi être tentative, surtout en langue parlée et suivie par un point d'interrogation :

- (17) Du har **altså** inte varit i affären? (*op.cit.* : 145)

Då est surtout employé pour marquer l'encouragement ainsi que l'émotion (*op.cit.* : 146). Nous pouvons l'illustrer à l'aide d'un extrait tiré du corpus :

- (18) (P) — Kom inn og sett dæ hos mæ **då**, sa Oline. (HW2)

(P) "Viens **donc** t'asseoir près de moi", dit Oline. (HW2TF)

Il est sans doute question ici des marqueurs discursifs de fonction emphatique déjà mentionnées par Grevisse et Heggelund.

« Explanativt konjunktionellt satsadverbial » : *nemlig* apparaît souvent pendant les recherches des contreparties en norvégien du connecteur *en effet*. Selon Telemann, un adverbial conjonctionnel explicatif indique que la partie B est une explication à la partie A. Telemann constate que « de explanative satsadverbialen är alltså konverser till de konklusiva » (*op.cit.* : 147). Ils peuvent souvent être remplacés par des conjonctions explicatives comme *för* ou *det vill säga*.

(19) Han är nog hemma, **för** det lyser i hans fönster. (*Ibid.*)

Nous allons voir par la suite que je préférerai les désigner de connecteurs de *justification* (voir 5.3.1.).

2.2.3. Récapitulation

Les connecteurs sont des termes de liaison qui mettent des énoncés ou des ensembles d'énoncés en relation afin d'en assurer la cohérence globale, ce qui rend le message intelligible pour l'allocutaire. Les connecteurs peuvent être définis différemment selon les théoriciens. Pour ce qui est de ce mémoire, j'ai choisi d'opter pour une classe large dans laquelle sont compris à la fois des conjonctions de coordination, des adverbes conjonctifs, des locutions prépositionnelles ainsi que d'autres locutions. J'entends donc par connecteurs des termes qui créent un lien entre deux énoncés ou deux ensembles d'énoncés en apportant une information à l'allocutaire qui doit prendre celle-ci en considération lors de l'interprétation du message.

Au niveau sémantique, les connecteurs relient deux arguments *p* et *q* représentés par les éléments (formels ou non) *X* et *Y*. La fonction logico-sémantique nous aide à déterminer le lien sémantique entre *p* et *q*, la fonction de détection indique la portée du connecteur sur *X* et *Y*. Les connecteurs seraient, par ailleurs, pourvus d'instructions inférentielles qui obligent l'allocutaire d'effectuer telle ou telle opération mentale lors de l'interprétation, afin d'obtenir un message à la fois cohérent et pertinent.

2.3. Les connecteurs dans les études contrastives

Puisque cette étude se trouve dans le cadre de la recherche contrastive, il serait également

intéressant de jeter un coup d'œil sur des recherches contrastives antérieures effectuées dans ce même domaine.

2.3.1. Altenberg

Bengt Altenberg décrit dans « Adverbial Connectors in English and Swedish : Semantic and Lexical Correspondences » (1999) une recherche effectuée sur des connecteurs en anglais et suédois, à l'aide d'un corpus constitué de textes originaux et traduits des deux langues. Selon lui, « the task of contrastive linguistics is to establish and describe the degree of correspondence between two or more languages » (*op.cit.* : 249). La possibilité de se servir d'un corpus est une aide très importante pour ce faire (je discuterai les avantages et les inconvénients d'un corpus dans 3.1.).

Altenberg reprend des questions déjà posées par Salkie avant de commencer sa recherche. Elles semblent intéressantes pour notre étude également :

(...) translation equivalents in two languages rarely have the same distribution or 100% correspondence in parallel corpora. This raises a number of important questions. For example, how regular does an observed difference have to be in order to count as systematic (rather than random or unpredictable)? Where should the difference be located – in the language system (langue) or in language use (parole)? Do some contrasts co-occur regularly? To what extent can linguistic (sub)systems be isolated from each other, and in what ways do they interact? (*op.cit.* : 250)

Surtout la première question est pertinente pour notre étude ; que faut-il afin de pouvoir constater une différence significative entre l'utilisation des connecteurs en français et norvégien ? Nous y reviendrons par la suite.

Selon Altenberg, il est intéressant d'étudier les connecteurs d'une façon contrastive pour de nombreuses raisons. Nous avons déjà vu qu'ils assurent le balisage et la cohérence du discours : ils rendent les textes clairs et intelligibles. Nous savons également que leur utilisation est facultative, et c'est grâce à cela que les variations interlinguistiques sont susceptibles de nous intéresser. Altenberg affirme par ailleurs que « (...) the use of connectors tends to vary a great deal from one text type to another (e.g. in speech vs. writing, in narrative vs. argumentative prose, etc.)(...) » (*ibid.*). Y-a-t-il vraiment une différence claire et nette quant à leur apparition dans des textes de nature différente ? La question est très intéressante et pertinente, mais nous allons voir que les résultats dans ce mémoire ne seront qu'indicatifs à cet égard.

Altenberg traite ses données surtout d'une façon quantitative. Je ne présenterai pas ici tous ses résultats, puisqu'ils ne concernent pas cette étude directement, mais certains points

sont à retenir : *Mutual correspondence* : « (...) the frequency with which different (grammatical, semantic and lexical) expressions are translated into each other. »

$$(20) \quad \frac{(A_t+B_t) \times 100}{A_s + B_s} \quad (op.cit. : 254)$$

où A_t et B_t correspondent aux termes dans la traduction, alors que A_s et B_s correspondent à ceux dans les textes originaux. 0% : aucune correspondance, 100% : correspondance totale. Ainsi, Altenberg obtient par exemple qu'il y a une correspondance mutuelle entre l'anglais et le suédois de 78% pour les connecteurs d'énumération, contre 12% pour les connecteurs explicatifs. Il donne comme explication possible que les connecteurs d'une correspondance mutuelle élevée seraient plus importants dans le discours puisqu'ils représentent des relations sémantiques qui demandent un terme marquant la désambiguïsation. Les connecteurs ayant une correspondance mutuelle basse seraient moins importants puisque la relation qu'ils indiquent est déjà marquée dans le contexte par un autre moyen. Il pourrait également être question de la quantité de connecteurs accessibles dans chaque langue pour cette relation sémantique (*op.cit.* : 255). Selon Altenberg, il y a peu de correspondance mutuelle très élevée ou très basse. « The reason for this is that each semantic relation can normally be expressed by a set of items in either language » (*op.cit.* : 256). C'est ce que j'ai observé moi-même lors des recherches de corpus ; pour *donc* j'ai obtenu 58 contreparties différentes correspondantes en norvégien, par exemple. Altenberg affirme cependant que les correspondances mutuelles restent un outil important afin d'établir des paradigmes sémantiques dans les langues différentes. Dans la présente étude, j'analyserai les résultats surtout d'une façon qualitative, pour des raisons que je présenterai dans le chapitre suivant. Le calcul de correspondance mutuelle ne sera donc pas une priorité. Dans une autre étude, en revanche, elle pourrait certainement apporter des renseignements précieux.

2.3.2. Nølke

Nølke a étudié les connecteurs dans une étude contrastive franco-danoise. Selon lui, une étude contrastive devrait comporter trois étapes : « 1) Independent analysis of each language (taken separately) within exactly the same conceptual framework. 2) Systematic comparison. 3) (If necessary) derivation of more general principles and/or rules » (Nølke 1995 : 314). Ainsi on peut s'assurer que les questions posées sont pertinentes ; de même pour les éléments comparés. Je passerai par les deux premières étapes dans l'analyse contrastive ; je garderai la troisième

pour les remarques finales.

Nølke souhaite trouver les contreparties danoises des connecteurs français *donc* et *car*. Il nous présente un réseau contrastif, « the contrastive network » (*op.cit.* : 315). Il s'agit en effet d'un outil pour trouver les contreparties des connecteurs dans les deux langues. On fait traduire les connecteurs de la langue L1 en langue L2, ensuite on fait traduire ces mêmes connecteurs de L2 en L1 et ainsi de suite. Le but est d'obtenir un champ sémantique qui constituera le cadre de l'étude contrastive. Ce procédé me semble bien utile pour cerner les contreparties les plus importantes dans les deux langues. Dans la présente étude j'ai sélectionné des connecteurs français uniquement, pour ensuite les comparer à leurs contreparties norvégiennes ; dans une étude ultérieure il serait en effet intéressant d'appliquer le réseau contrastif et ainsi révéler les correspondances dans les deux directions.

Nølke souligne également l'utilité de combiner l'étude contrastive avec la théorie linguistique argumentative. Nous avons déjà vu que Nølke étudie l'ordre des arguments (*p* et *q*) et les met en rapport avec le connecteur qui les relie. Les études contrastives sur les connecteurs seraient donc d'un grand intérêt « in areas so diverse as linguistics, language pedagogics, translation (theory), the writing of learner grammars and dictionaries, computational linguistics, etc. » (*op cit.* : 326).

2.3.3. Récapitulation

Si l'étude contrastive est utile pour comparer les occurrences de phénomènes linguistiques dans des langues différentes, elle l'est également pour fournir des éclaircissements au sein de chaque langue. Les analyses quantitatives peuvent nous renseigner, à l'aide de calculs de fréquences et de correspondances, sur les tendances générales des langues, alors que les analyses qualitatives nous aident à étudier les phénomènes de plus près en fonction du contexte/cotexte. A travers une telle analyse qualitative et contrastive il est, par exemple, possible de distinguer des différences de sens chez un seul connecteur autrement que si l'on avait à sa disposition un corpus monolingue seulement.

3. CORPUS ET METHODE

3.1. *Le corpus dans la recherche linguistique : avantages et inconvénients*

L'utilisation de corpus dans les recherches linguistiques a été sujet de débat pendant longtemps. Au cours de la première moitié du XXI^{ème} siècle, des recherches basées sur des corpus étaient largement répandues, avant une période de rejet où ceux-ci ont été considérés comme inaptes et biaisés ; les corpus ont ensuite eu leur renouveau dans les années 80 avec le développement informatique. Ils constituent un outil précieux et indispensable pour celui qui connaît leurs inconvénients et qui peut ainsi éviter les pièges potentiels. Mais d'abord quelques mots concernant les corpus en général :

J. Sinclair propose la définition suivante d'un corpus : « A corpus is a collection of pieces of language that are selected and ordered according to explicit linguistic criteria in order to be used as a sample of the language » (McEnery *et al.* 2006 : 4). Les extraits de texte ou de parole sont ainsi choisis avec soin afin de former un ensemble d'utilisation langagière fiable et applicable dans le cadre d'étude du chercheur. Selon G. Leech, ces collections « are generally assembled with particular purposes in mind, and are often assembled to be (informally speaking) *representative* of some language or text type » (*ibid.*). Ainsi, nous allons voir que les extraits de texte dont je me servirai lors de cette étude sont classés selon leur genre : en effet, j'ai un corpus non littéraire et deux corpus littéraires à ma disposition. Les extraits dont sont composés ces corpus sont, bien évidemment, d'une qualité linguistique jugée incontestable ; autrement dit, les extraits en norvégien doivent être rédigés dans un norvégien acceptable pour la majorité des norvégiens, et de même pour les extraits en français.

Il existe plusieurs types de corpus adaptés pour des utilisations différentes. Selon S. Johansson (1998 :4), nous avons des « corpora of comparable original texts in two or more languages » qui s'opposent aux « corpora of original texts and their translations ». Pour les premiers, la comparabilité réside dans les points communs entre les textes de chaque langue, tels que l'époque, le domaine, le genre, le public visé etc. (*op.cit.* : 5). Les textes devraient donc plus ou moins appartenir à un même registre. Quant aux corpus de traduction, ceux-ci ont pour avantage indiscutable de rendre possible la comparaison directe de passages supposés véhiculer le même message au niveau sémantique, et éventuellement des correspondances au niveau syntaxique. Il faut cependant se servir des résultats avec précaution : la tâche du

traducteur est difficile, il doit transmettre le message le mieux possible à l'aide des moyens disponibles dans la langue cible, tout en respectant la forme du texte original. Un texte traduit ne peut donc pas être considéré tout à fait comme un texte original, puisqu'il risque d'avoir subi une légère influence de la part du texte de départ. Nous y reviendrons.

Puisque les deux types de corpus comportent des avantages aussi bien que des inconvénients, une troisième sorte de corpus s'impose : le corpus *parallèle* dans le sens où il contient à la fois des textes originaux et des traductions dans les deux langues, comme c'est le cas pour OMC. Le chercheur peut ainsi comparer des phénomènes linguistiques en étudiant comment les traducteurs ont transmis ces phénomènes dans la langue cible, ensuite il peut vérifier les résultats en comparant les textes traduits avec les textes originaux de la même langue. Si un phénomène apparaît bien plus souvent dans les textes traduits que dans les originaux, il est probablement question d'un biais de traduction. Le chercheur peut se servir des textes originaux uniquement, s'il le souhaite, ou des traductions. Ce corpus propose donc de multiples possibilités de recherches, et il est aussi bien adapté pour les études monolingustiques que contrastives. *Oslo Multilingual Corpus* contient *French-Norwegian Parallel Corpus* (FNPC), qui est constitué d'un corpus littéraire et un corpus non littéraire. Dans le premier, il y a 11 extraits de textes en tout : 5 en français et 6 en norvégien. Il contient, au moment de cette étude, 340 100 mots, dont 174 500 en français (textes originaux : 111 200, textes traduits : 63 300) et 165 600 en norvégien (textes originaux : 55 800, textes traduits : 109 800). Quant au corpus non littéraire, celui-ci contient 525 119 mots : 270 517 en français (dont 135 567 originaux et 134 950 traduits) et 254 602 en norvégien (dont 117 382 originaux et 137 220 traduits). Afin d'obtenir une fréquence plus importante de connecteurs et ainsi davantage d'exemples, je me suis également servie d'un corpus de traduction unidirectionnel : il est constitué de 8 textes littéraires norvégiens qui sont traduits en français, allemand et anglais. Ce corpus (sans compter les extraits allemands) contient 1 144 194 mots : 547 507 pour les textes originaux norvégiens et 596 687 pour les traductions françaises.

La base de données que constitue un corpus est, à mon avis, d'une utilité incontestable lorsqu'on cherche à observer et étudier des phénomènes langagiers. On a là des extraits (de texte, dans ce cas particulier, mais il existe également des corpus oraux) d'utilisation courante d'une langue, et nous pouvons étudier les énoncés en fonction de leur cotexte et contexte. Quelles sont les alternatives ? Traditionnellement, les chercheurs en langue se basaient sur des énoncés construits exprès pour rentrer dans leurs études. Bien qu'on s'efforce de trouver des énoncés grammaticalement corrects et d'un usage répandu, les exemples utilisés dépendent forcément de l'utilisation (souvent inconsciente) de la langue chez le chercheur : les aspects

socioculturels, géographiques ainsi que personnels risquent d'influencer la sélection des exemples. Le corpus constitue un outil beaucoup plus fiable, puisqu'il est composé de textes réels qui ne sont pas créés dans le but d'illustrer un phénomène particulier. Le corpus constitue aussi une base de données observable d'une façon objective. En même temps, il peut également avoir des défauts. W. Chafe (1992 : 88) propose par conséquent : « My principal message is that we should combine all available techniques of observation, keeping in mind the advantages and disadvantages of each, and that corpora occupy a favoured place among them ». Quels sont donc ces inconvénients ? A mon avis, il est surtout question d'un certain nombre de pièges à éviter, mais qui, si le chercheur en est conscient, ne devraient pas constituer un vrai problème. D'abord, il doit décider s'il veut se baser sur un corpus de textes écrits ou oraux, l'écart entre les deux étant parfois très important. Ensuite, il faut prendre en compte la nature du texte ou de la parole, le public visé, l'époque ainsi que le nombre d'auteurs, de traducteurs ou de locuteurs. Lors de cette étude, je me suis particulièrement occupée du fait que mon corpus contient des textes traduits. Comme nous venons de voir, même si un traducteur se doit de traduire le *message* et non la *forme*, il est évident, et peut-être encore plus en littérature où le style joue un rôle très important, que le traducteur s'efforce de rester fidèle à l'original. Ou il est influencé inconsciemment, employant des termes en norvégien qu'il aurait omis s'il était lui-même le locuteur, mais sans s'en rendre compte. Quoi qu'il en soit, à mon avis, on doit faire attention aux données ressortissant de traductions. Par conséquent, j'ai choisi de ne pas mettre l'accent sur les résultats quantitatifs lors de cette étude, et de plutôt étudier l'emploi des connecteurs d'une façon qualitative. Il s'agit cependant d'un grand nombre de traducteurs (seul le corpus No-Fr-Ge contient plusieurs traductions effectuées par un même traducteur), et de traducteurs reconnus. Je trouve donc que les avantages d'un corpus de traduction (la possibilité de comparer des passages véhiculant le même message) justifient son emploi malgré les risques d'un léger biais de traduction, lorsque ce dernier est pris en compte.

Un autre problème, dont je me suis rendu compte en étudiant les exemples, est lié à la sélection des textes dans la partie littéraire du FNPC. Beaucoup de passages dans la partie littéraire me semblent être d'une nature peu littéraire, ce qu'illustre l'exemple suivant :

- (21) Un des modèles proposés pour penser les processus sous-jacents à l'état de ralentissement dépressif, le "learned helplessness" (désarroi appris), part de l'observation selon laquelle, toutes issues fermées, l'animal aussi bien que l'homme apprend à se retirer au lieu de fuir ou de combattre. Le ralentissement ou l'inaction, qu'on pourrait appeler dépressifs, constitueraient donc une réaction apprise de défense

contre une situation sans issue et contre des chocs inévitables. (JK1)

Si l'étude vise à distinguer entre l'emploi des connecteurs dans les textes littéraires et non littéraires, le chercheur doit s'efforcer de trouver des textes qui correspondent à un certain nombre de critères fixes afin de s'assurer que l'étude ne soit pas biaisée dès le début. Pour ma part, cette distinction est d'une moindre importance dans la présente étude : j'ai voulu étudier les connecteurs dans les situations argumentatives aussi bien dans les textes littéraires que non littéraires. Si je cherchais à comparer les genres, en revanche, j'aurais dû écarter certains exemples afin d'obtenir deux corpus bien distincts à ce niveau.

3.2. Méthode

J'ai choisi d'étudier des exemples en *cependant*, *d'ailleurs*, *en effet* et *donc* en me basant sur des textes originaux et traduits français. Il aurait également été possible de sélectionner des connecteurs norvégiens et ensuite effectuer l'étude dans les deux sens ; le nombre d'exemples aurait cependant été trop important pour cette étude. J'ai donc mis l'accent sur les connecteurs français, mais l'analyse contrastive à l'aide d'exemples originaux et traduits norvégiens m'a tout de même permis d'étudier de plus près des connecteurs norvégiens fréquents. Au total j'ai traité 1411 exemples. Afin de les classer, je me suis servie de FileMaker Pro 5.5. Un tel logiciel de traitement de données constitue, à mon avis, un outil indispensable pour l'analyse d'exemples extraits d'un corpus. Il m'a permis d'établir mes propres critères de classification : langue d'origine, contrepartie dans la version norvégienne, classe syntaxique, genre. Pour *donc* j'ai distingué les emplois discursifs des emplois argumentatifs proprement dits, j'ai marqué les cas où la traduction m'a semblé étrange etc. Il a ensuite été aisé d'effectuer des recherches pour obtenir une indication concernant les différences entre les langues et les genres au niveau quantitatif, et d'analyser les exemples et en sélectionner les plus intéressants pour cette étude. Le logiciel permet en outre de revenir en arrière, de vérifier les classifications et d'ajouter de nouveaux paramètres.

Bien que les résultats quantitatifs ne soient pas d'une importance primordiale dans ce mémoire, pour les raisons que je viens d'expliquer, quelques pages seront tout de même consacrées à un petit aperçu. Les chiffres donnent des indications qui peuvent être utiles pour l'élaboration d'hypothèses ultérieures. Il est également possible de comparer les fréquences dans traductions avec les fréquences dans les textes originaux de la même langue, pour voir à quel point les traducteurs sont influencés par le texte source.

L'analyse de chaque connecteur français sera précédée d'une introduction théorique où je présenterai les idées de certains linguistes ; ce fondement me permettra de déterminer la fonction du connecteur dans chaque exemple et dans les deux langues. Je tâcherai ensuite de déceler les différences entre les versions françaises et norvégiennes. Pour chaque connecteur français j'étudierai ses trois contreparties norvégiennes les plus fréquentes dans le corpus ; je donnerai ensuite des exemples d'absence et sans équivalence. Les cas avec absence montrent surtout comment on peut se passer du connecteur, autrement dit, comment le cotexte ou le contexte guide l'allocataire dans le processus d'interprétation ; les constructions différentes illustrent comment le locuteur peut créer la cohérence textuelle et étayer son argumentation à l'aide d'autres moyens linguistiques que les connecteurs.

4. QUELQUES CHIFFRES

Avant d'étudier de plus près les exemples tirés du corpus, nous allons jeter un regard sur les données quantitatives ressortissant des recherches. Il a été expliqué dans le chapitre précédent pourquoi je m'appuierai avant tout sur une analyse qualitative dans ce mémoire ; néanmoins, les chiffres valent toujours un moment d'attention. Il s'agit de voir les grandes lignes afin de pouvoir proposer quelques hypothèses générales. L'étude de chaque connecteur nous permettra par la suite d'établir une analyse contrastive plus approfondie.

Ce qui m'intéresse dans ce mémoire est de comparer la présence de certains connecteurs argumentatifs dans des textes français originaux et traduits avec leurs contreparties norvégiennes, dans le dessein de pouvoir dire quelques mots sur la façon de créer la cohérence dans les deux langues respectives. Dans cette première partie de l'analyse, j'étudierai d'abord le cas d'absence d'un connecteur correspondant norvégien dans de nombreux extraits du corpus, ensuite sera comparée la répartition des connecteurs correspondants norvégiens en parties du discours.

4.1. *Absence de connecteur dans les exemples norvégiens*

Par *absence de connecteur*, j'entends les extraits où, dans le texte norvégien traduit ou original, il ne figure aucun terme correspondant au connecteur dans l'extrait français, alors qu'il y a une forte correspondance entre l'original et la traduction dans le reste du passage de texte :

- (22) Vakker var hun også den gangen jeg kastet øyne på henne. Det er fire mannsaldre siden noen i hennes slekt var treller. (TTH2)

Et lorsque j'ai jeté mon dévolu sur elle, c' était un beau brin de fille... **D'ailleurs**, cela fait quatre générations que personne dans sa famille n' est plus esclave. (TTH2TF)

Que signifie une telle absence ? Nous avons déjà vu que le rôle des connecteurs consiste à relier des énoncés ou des segments d'énoncés, afin d'assurer la cohérence du message véhiculé par un locuteur. Traditionnellement, le français est connu comme une langue à forte tendance à employer les éléments structurants comme les connecteurs, alors qu'on a tendance à décrire le norvégien comme plus « naïf », préférant une simple juxtaposition. Un premier

regard sur les données quantitatives issues de mes recherches dans le corpus semble confirmer une telle hypothèse, le connecteur étant en effet absent dans plus d'un quart des exemples en moyenne :

Tableau 1. Fréquence des exemples avec absence du connecteur dans la version norvégienne

	Nombre d'extraits	Nombre d'absences	%
Donc	715	234	32,73%
Cependant	341	50	14,66%
D'ailleurs	218	52	23,85%
En effet	137	49	35,77%
Total	1411	385	27,29%

Le taux d'absence de connecteur varie entre 35,77 % pour *en effet* et 14,66% pour *cependant*.

Une des défaillances majeures de l'utilisation d'un corpus comme celui-ci est, comme nous avons déjà vu, l'influence qu'exerce le texte original sur la traduction. Il se peut que, s'il existe un connecteur correspondant en norvégien, le traducteur choisisse, consciemment ou non, d'employer celui-ci même s'il est moins couramment utilisé que sa contrepartie française. Il est donc intéressant d'étudier les absences classées par texte source et texte cible, afin de voir s'ils témoignent d'une telle influence. Or, le corpus ne contient pas autant de mots dans les deux langues : en effet, il y a 3.5 fois plus de textes norvégiens que de textes français (1 564 396 vs. 445 017 mots). Il est donc inutile de présenter les chiffres absolus, puisqu'ils sont incomparables. En revanche, si je modifie les données de l'original français en les multipliant par 3.5, nous obtenons une petite indication (des traductions non biaisées devraient avoir la même fréquence d'absence que les textes originaux) :

Tableau 2. Répartition des exemples avec absence : texte source vs. texte cible

	Original norvégien	Traduction norvégienne
Donc	47%	53%
Cependant	77%	23%
D'ailleurs	55%	45%
En effet	22%	78%
Moyenne	46%	54%

En moyenne, il n'y a pas de différence importante entre la fréquence d'absence dans les textes sources vs. les textes cibles. Il en est de même pour *donc* et *d'ailleurs*. Pour *cependant* et *en effet*, en revanche, les écarts entre les fréquences sont très grands, et en sens inverses. Deux interprétations sont possibles : *cependant* se traduit facilement en norvégien et *en effet* difficilement (autrement dit, il y aurait une correspondance forte entre *cependant* et ses contreparties norvégiennes ainsi qu'une correspondance faible entre *en effet* et ses

contreparties) ; ou le norvégien manque de marqueurs de concession alors qu'il n'en manque pas pour la justification (le traducteur français est ainsi souvent obligé d'en rajouter pour expliciter les relations de concessions, alors que les relations de justification sont déjà explicitées en norvégien). Dans tous les cas, les textes traduits me semblent être biaisés quant il s'agit des occurrences de *cependant* et *en effet*, puisque leur répartition est inégale. Il ne s'agit toutefois que de simples indications et non pas de résultats statistiquement valables.

Une telle comparaison peut également être effectuée entre les textes littéraires et non littéraires. Bien que nous ayons vu que les extraits du corpus ne sont pas forcément fiables à cet égard (voir 3.1.), les exemples sont nombreux (1411) et peuvent nous donner une idée, du moins, quant à une différence éventuelle entre l'emploi des connecteurs dans les genres respectifs :

Le choix et le nombre des connecteurs dépendra des décalages existant entre la linéarité du texte et l'organisation souvent hiérarchique du domaine référentiel. Dans un texte narratif où la succession chronologique est relativement simple, la succession des énoncés suffit souvent à figurer le déroulement chronologique, sans qu'il soit nécessaire d'utiliser massivement des connecteurs temporels. Mais dans un texte argumentatif ou descriptif, la complexité du référent impose l'emploi de connecteurs appropriés (Riegel *et al.* 1994 : 623).

Puisque nous avons uniquement affaire à des exemples contenant des connecteurs (du moins en français) dans les deux genres (textes littéraires/non littéraires), la tâche ne consiste pas à vérifier cette affirmation. On peut néanmoins s'imaginer que s'il existe un écart entre l'emploi de connecteurs en norvégien et en français, cet écart serait modifié selon la nature du texte, car les connecteurs seraient plus indispensables et par conséquent leur emploi moins facultatif. On pourrait ainsi s'attendre à une fréquence plus importante de connecteurs norvégiens dans les textes argumentatifs. Autrement dit, la fréquence des absences y serait moins grande.

Le corpus contient 2.8 fois plus de textes littéraires que non littéraires, je dois par conséquent modifier les données en fonction de cette différence. Ce qui donne le tableau suivant :

Tableau 3. Répartition des exemples avec absence en fonction du genre

	Textes littéraires	Textes non littéraires
Donc	58%	42%
Cependant	72%	28%
D'ailleurs	38%	62%
En effet	36%	64%
Total	53%	47%

L'écart moyen n'est pas important ici non plus. Il existe cependant des différences entre les connecteurs ; de *cependant* où presque les trois quarts des absences figurent dans des textes littéraires, jusqu'à *en effet* où presque les deux tiers des absences sont dans des textes non littéraires. L'hypothèse est soutenue par *cependant* et légèrement par *donc* ; en revanche, *d'ailleurs* et *en effet* s'y opposent. Une explication pourrait être l'existence de plusieurs emplois possibles pour ces connecteurs ; j'y reviendrai dans l'analyse contrastive.

Mes quatre connecteurs appartiennent à quatre sous-classes : conclusion, opposition-concession, complémentation ainsi qu'explication et justification. Dans le cadre d'une analyse contrastive ultérieure, il pourrait s'avérer utile de comparer la fréquence d'absence d'un terme connecteur en norvégien par rapport à une telle catégorisation sémantique. La base de données est trop restreinte pour pouvoir en tirer des conclusions, bien évidemment, mais cela pourrait constituer un point de départ pour des recherches ultérieures. Reprenons les résultats donnés dans la première table ci-dessus :

Tableau 4. Répartition des exemples avec absence en fonction de la catégorie sémantique

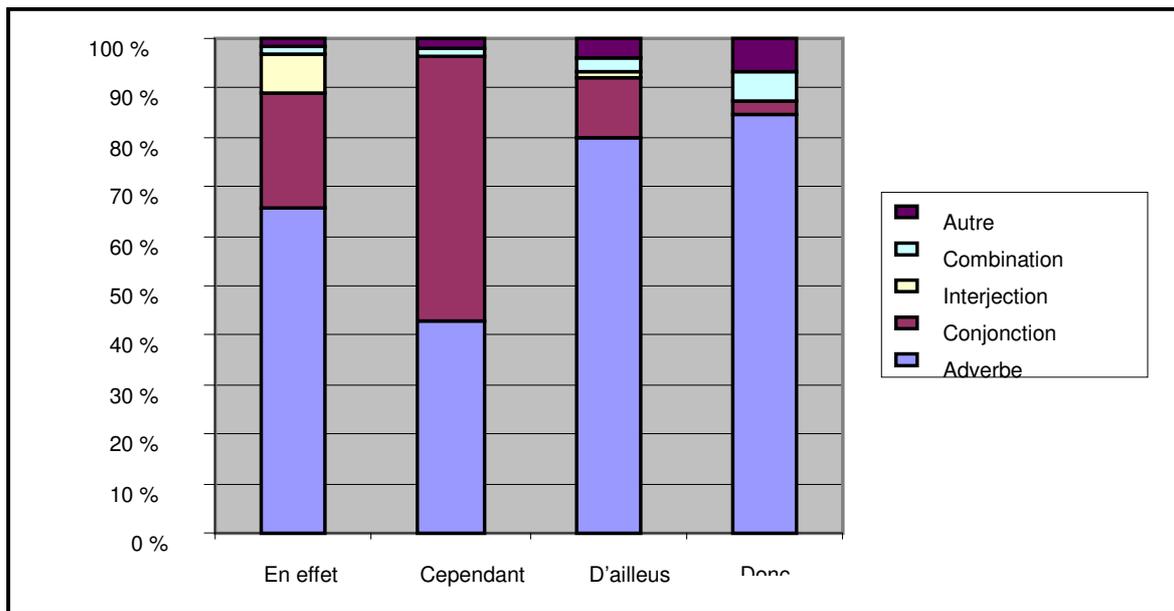
	% d'absences
Conclusion (<i>donc</i>)	32,73
Opposition-concession (<i>cependant</i>)	14,66
Complémentation (<i>d'ailleurs</i>)	23,85
Explication et justification (<i>en effet</i>)	35,77
Total	27,29

Nous pouvons constater, entre autres, que le terme appartenant à la sous-classe d'explication et justification (*en effet*) a une contrepartie norvégienne dans 64,23% des extraits seulement, alors que pour le connecteur d'opposition-concession (*cependant*) le taux est de 85,34%. Quant à la conclusion (*donc*) et la complémentation (*d'ailleurs*), il y a respectivement 67,27% et 76,15% de correspondance. Une explication superficielle pourrait être que le connecteur d'opposition-concession dont il s'agit ici détient un rôle plus important pour la compréhension du texte dans lequel il figure, alors que le marqueur de justification peut plus facilement être absent sans que pour autant le message devienne difficile à cerner. S'il est vrai que ceux qui emploient la langue norvégienne aient une tendance plus marquée que ceux qui parlent français à omettre les connecteurs n'apportant pas une information indispensable à l'interprétation du discours, les connecteurs auraient logiquement une présence moins importante dans les extraits norvégiens du corpus. Or, puisqu'il s'agit ici de si peu de connecteurs, il est impossible de distinguer entre l'importance de la sous-classe sémantique et l'importance du connecteur même. Un autre connecteur d'explication et justification obtiendrait peut-être un taux d'absence bien moins élevé.

4.2. Répartition des contreparties en parties du discours

Autre chose à étudier dans cette introduction quantitative : les parties du discours auxquelles appartiennent les termes correspondants norvégiens. Cela pourrait éventuellement aussi nous donner une petite idée, à développer, concernant les moyens de créer la cohérence en norvégien (sachant que nous comptons comme connecteurs aussi bien des conjonctions de coordination que des adverbes de phrase et d'autres locutions).

Tableau 5. Répartition des contreparties en parties du discours



Seulement *cependant* a plus que 50% de contreparties norvégiennes appartenant à d'autres classes de mots que l'adverbe (la conjonction). *En effet* correspond à une plus grande partie d'interjections que les autres, ce qui est peut-être dû au fait que *en effet* a aussi un sens emphatique. Nous y reviendrons lorsque *en effet* sera traité d'une façon qualitative.

4.3. Récapitulation

Ces résultats sont présentés uniquement à titre indicatif, la présente étude cherchant plutôt à traiter les exemples d'une façon qualitative en illustrant des notions théoriques. La recherche dans le corpus m'a toutefois fourni ces chiffres ; j'ai choisi de les présenter parce qu'ils me semblent, après tout, intéressants. Ils ne seront cependant pas décisifs pour l'analyse contrastive, ni pour les remarques finales.

5. ANALYSE CONTRASTIVE

5.1. *Cependant*

Nous avons déjà vu que *cependant* est un adverbe connecteur argumentatif d'« opposition-concession ». *Le Petit Robert* donne les exemples suivants de termes et d'expressions avec lesquels *cependant* détient un rapport de sens : *néanmoins, nonobstant, pourtant, toutefois, toujours est-il, avec tout cela, n'empêche que*. Selon le *Trésor de la langue française*, *cependant* marque l'opposition. Il est traité comme un adverbe de liaison plutôt qu'une conjonction de coordination à cause de la variabilité de sa position ; variabilité toutefois limitée, selon le *TLF*. Les arguments liés par les connecteurs d'« opposition-concession » conduisent en « sens inverse » sur l'autoroute de Nølke (voir 2.2.1.2.) ; autrement dit, le locuteur peut prononcer deux énoncés allant dans des sens opposés, tout en véhiculant un message cohérent et intelligible. Avant de commencer l'analyse des exemples en *cependant*, je vais présenter quelques idées concernant la concession, et plus précisément ce connecteur, afin de mieux pouvoir comprendre les mécanismes mis en jeu lors d'une connexion de cette nature.

5.1.1. Notions théoriques

5.1.1.1. *La concession*

Selon l'auteur de *La concession en français* (1996), M.A. Morel, la concession est définie, au XIX^{ème} siècle, comme une « relation logique unissant deux propositions » (*op.cit.* : 5). Traditionnellement, les marqueurs concessifs mettent en valeur l'opposition, la restriction et la « cause qui n'a pas été suivie de l'effet attendu » (*ibid.*). Morel opte pour une tripartition de ces marqueurs, qui sont, selon elle, 1) logiques, 2) rectificatifs ou 3) argumentatifs (*op.cit.* : 6).

La concession logique exige une prémisse implicite telle que :

(23) Normalement quand il pleut, on ne sort pas (*op.cit.* : 7)

Cette prémisse en tête, le locuteur peut prononcer la relation de concession suivante :

(24) Bien qu'il pleuve, il sort (*op.cit.* 6)

(Morel emploie les conjonctions de subordination concessives dans ses exemples, mais d'autres marqueurs, comme *cependant*, sont également concessifs à condition d'être paraphrasables en *bien que* (cf. *op.cit.* : 52).) Si les propositions liées par le marqueur concessif sont A et B, la seconde proposition de la prémisse implicite (Morel la note B1) doit être l'inverse de B, donc sa négation (on *ne sort pas*). Morel propose que « deux énoncés A et B sont en relation concessive si

(25) A est normalement associé à <B1> et = <non B1> » (*op.cit.* : 7)

Morel propose un autre schéma pour les relations non causales :

(26) Normalement de A on peut tirer la conclusion <C1> et de B la conclusion <C2>, et <C2> = <non C1> (*op.cit.* : 9)

Dans un énoncé tel que *Bien que tu fumes moins qu'avant, tu fumes encore trop* (*ibid.*), une conclusion possible de A pourrait être que le locuteur est content (C1), mais B donne lieu de tirer la conclusion inverse (C2) : C2 constitue la négation de C1.

Ensuite la concession rectificative, qui peut se baser sur une relation implicite telle que :

(27) Normalement quand c'est interdit de tourner, on ne tourne pas (*op.cit.* : 10)

La relation concessive rectificative correspondante serait alors *Vous pouvez tourner sur la petite place là bien que ce soit interdit. Tout le monde le fait* (*ibid.*), ce qui donne le schéma :

(28) Normalement B est associé à A1 et <A> = <non A1> (*op.cit.* : 11)

A étant la subordonnée introduite par la conjonction de concession, qui se trouve ici postposée à B. Cet emploi est rectificatif parce que le locuteur remet en cause ce qu'il vient de dire : *vous pouvez y tourner, mais c'est interdit*.

La concession argumentative, en revanche, associe selon Morel les deux types de

concessions expliqués ci-dessus. Il s'agit, en effet, de deux propositions liées où la première contient un élément linguistique doté de la même fonction que les conjonctions de concession dans la concession logique, alors que la deuxième proposition rectifie la première de la même façon que les subordinées concessives rectificatives. Ce type de concession se trouve toujours dans un dialogue ou une situation argumentative entre un locuteur et son allocataire : le locuteur reprend dans la première proposition le point de vue de l'autre, avant de revenir sur cette assertion dans la deuxième proposition. Ce qu'illustre l'exemple suivant, emprunté de Morel :

- (29) Certes je reconnais qu'elle a grand air, et elle a bien ces yeux extraordinaires dont tu me parlais, mais enfin je ne la trouve pas tellement inouïe que tu me disais (*op.cit.* : 16)

M. Mossberg traite également de la concession dans sa thèse *La relation de concession* (2006). Elle compare la relation de concession avec la relation adversative et la relation causale. La concession et l'adversativité ont en commun de présenter une « polarité négative », qui « unit le contenu d'un segment de texte avec la négation de ce même contenu dans un autre segment de texte » (*op.cit.* : 33). Ensuite Mossberg distingue entre les deux relations de polarité négative en se basant sur les relations paradigmaticque et syntagmaticque. Dans la relation paradigmaticque, les propositions sont formées de constituants appartenant au même « paradigme sémantique » (*op.cit.* : 34), c'est-à-dire qu'ils ont quelque chose en commun, ce qui n'est pas le cas pour la relation syntagmaticque. Mossberg emprunte deux exemples de Nølke & Gettrup, le premier est paradigmaticque et le second syntagmaticque :

- (30) Paul est parti, alors que Pierre est resté

Je vais sortir, bien qu'il fasse mauvais temps (*ibid.*)

Selon Mossberg, la relation paradigmaticque est adversative et la relation syntagmaticque concessive. En outre, elle affirme que la relation paradigmaticque est additive (il s'agit de deux énoncés liés où le deuxième apporte une information supplémentaire à celle qui est véhiculée par le premier énoncé), alors que la relation syntagmaticque est basée sur une relation causale (comme la suivante : *Je ne vais pas sortir, parce qu'il fait mauvais temps*, transformée en relation concessive par la négation de la première proposition). Une autre différence entre

l'adversativité et la concession est celle de la symétrie-asymétrie : en effet, dans la relation adversative les arguments peuvent changer de place : *Paul est parti, alors que Pierre est resté* vs. *Pierre est resté, alors que Paul est parti* ; ce n'est pas possible pour la relation concessive : *Il fait mauvais temps, bien que je sorte* (*ibid.*). Enfin, dans une relation concessive on peut distinguer entre un « premier plan » et un « arrière-plan » (*ibid.*), où le premier plan véhicule le message principal alors que le contenu de l'arrière-plan lui est antérieur (c'est-à-dire à la base de la relation causale éclatée par la concession avec la négation de la suite logique et attendue). Selon les termes de Morel, A constituerait l'arrière-plan et B le premier plan.

5.1.1.2. *Cependant*

Si Morel se base sur les conjonctions de concession lorsqu'elle décrit la relation de concession, elle désigne également des adverbes de phrase traditionnellement considérés comme des marqueurs d'opposition ou de restriction (Morel 1996 : 52). Un de ces adverbes concessifs est *cependant* : il peut assurer la connexion entre deux propositions qui sont permutablement entre elles, et n'opère ainsi pas dans des liaisons asymétriques typiques pour la relation de concession (voir ci-dessus). Selon Morel, *cependant* marque la concession logique (*op.cit.* : 53).

Selon Mossberg, en revanche, « les connecteurs concessifs français se placent sur un continuum, allant de la concession logique à la concession argumentative, et dont les extrémités sont respectivement occupées par *pourtant* (concession logique) et *quand même/tout de même* (concession argumentative), *cependant* et *néanmoins* étant situés à mi-chemin de ces deux extrêmes » (Mossberg 2006 : 133). *Cependant* ne serait donc pas uniquement employé dans les relations de concession logique, contrairement à ce qu'affirme Morel. Mossberg constate en outre que *cependant* est doté d'une nuance adversative et restrictive, ce qui le rapproche de la conjonction *mais* (nous verrons que la contrepartie norvégienne de *mais*, *men*, figure dans une grande partie des versions norvégiennes comme correspondant de *cependant*). Ce trait est dû au fait que le connecteur puisse nier une partie de A, sans qu'il y ait négation totale (cf. l'exemple emprunté à Blumenthal : *En général oui, mais pas toujours*, *op.cit.* : 134). La parenté avec *mais* explique également pourquoi *cependant* peut avoir des emplois paradigmatiques aussi bien que syntagmatiques : *Paul est parti, Pierre est cependant resté*.

Mossberg fait aussi mention de la fonction que peut détenir *cependant* au niveau textuel, pour relier des segments de texte au-delà du niveau propositionnel (*ibid.*). Autres

points intéressants au niveau pragmatique sont la possibilité de *cependant* de marquer une rupture thématique ainsi que de marquer une ouverture pour d'autres arguments. J'ajoute pour ma part que la prosodie joue un rôle important au niveau pragmatique, ainsi le locuteur peut choisir, à l'aide de virgules ou l'ordre des constituants, d'accentuer soit le connecteur soit un autre constituant de l'énoncé. L'élément accentué sera doté d'une importance particulière par rapport au reste.

Lorsque je m'appuie sur des études antérieures, comme indiqué dans la traduction, je me servirai des appellations du linguiste en question (p.ex. A et B), sinon je respecterai la terminologie utilisée dans le reste du mémoire (comme *p* et *q*).

5.1.2. Analyse contrastive

Une simple recherche dans deux dictionnaires franco-norvégiens (*Fransk-norsk ordbok*, *Fransk-norsk/Norsk-fransk*) aboutit aux termes correspondants suivants : *imidlertid*, *dog*, *likevel*. Les recherches effectuées dans le corpus révèlent cependant un nombre bien plus important de termes ou expressions supposés avoir un sens plus ou moins équivalent :

Tableau 6. Les contreparties norvégiennes de *cependant* dans le corpus

Men	136	39,88%
Imidlertid	57	16,71%
Absence	50	14,66%
Likevel/allikevel	45	13,20%
Sans équivalence	34	9,97%
Og	3	0,88%
Men likevel	3	0,88%
Nå	2	0,59%
På den annen side	1	0,29%
Men på den annen side	1	0,29%
Og likevel	1	0,29%
Forøvrig	1	0,29%
Likefullt	1	0,29%
Bortsett fra	1	0,29%
Til gjengjeld	1	0,29%
Samtidig	1	0,29%
Dessverre	1	0,29%
Dessuten	1	0,29%
Skjønt	1	0,29%
Totale	341	100%

Fait étonnant que le terme figurant dans 40% des extraits ne soit même pas mentionné dans les dictionnaires ! Cette correspondance va toutefois de pair avec la parenté entre ce connecteur et la conjonction *mais* expliquée ci-dessus. Quant aux résultats révélés du corpus de Mossberg, elle a 35% de *men* suédois.

Dans presque 10% des extraits où apparaît *cependant* dans la version française, le passage en norvégien diffère trop de l'original ou de la traduction pour qu'il y ait une équivalence comparable. Dans les 90% restants, 17 expressions ou termes différents correspondent à *cependant*, ou il y a simplement absence du terme connecteur (15%). Si nous ne comptons pas les constructions différentes et les absences, 3 termes seulement sont employés dans 93% des extraits : *men*, *imidlertid*, *likevel/allikevel*. Il faut croire que les dictionnaires ne sont pas mis à jour, puisque nous ne trouvons *dog* nulle part. Cet adverbe me semble effectivement être d'une utilisation quelque peu démodée.

Il faut enfin ajouter que je n'ai pas compté les exemples en *cependant que*, issus d'un emploi temporel qui ne rentre pas dans le cadre de cette étude sur les connecteurs.

5.1.2.1. *Men*

La conjonction *men* est sans aucun doute le terme connecteur correspondant à *cependant* le plus souvent employé dans les textes du corpus. Si nous ne comptons pas les constructions différentes et les absences, *men* se trouve dans 53% des extraits.

Men vient du mot bas-allemand *men* (*man*) qui signifie « bare », en passant par le danois et le suédois, ainsi que du mot norrois *meðan* (*medens*, *mens*) (cf. *Norsk Riksmålsordbok*, 1983 et *Bokmålsordboka*, 1986). Selon Faarlund *et al.* (1997 : 1137), *men* constitue un « adversativ konjunksjon » qui « bind saman setningar eller ledd som har innhald som står i kontrast eller motsetning til kvarandre ». *Men* correspond donc à *mais*, qui, comme nous venons de le voir, peut avoir des traits en commun avec *cependant*. Au niveau sémantique, les deux arguments que lie *men* sont en opposition : *p* [*Det var vinter*], *men q* [*varmt*] (*ibid.*). Normalement, selon notre connaissance du monde, du moins avant que le réchauffement de la terre n'engendre trop de changements climatiques, il fait froid l'hiver (en Norvège). Une phrase comme *Det var vinter og varmt* porterait alors à confusion. L'emploi de la conjonction adversative nous aide cependant à interpréter l'énoncé.

Faarlund propose de diviser *men* en deux groupes d'utilisations différentes : dans la première, *men* marque la négation du premier argument en s'appuyant sur le deuxième argument : *Ho heiter ikke Kirsten, men Kristin* (*op.cit.* : 1138). Dans cette utilisation *men* ne correspond pas à *cependant* :

(31) *Elle ne s'appelle pas Kirsten, cependant Kristin

Alors que :

Elle ne s'appelle pas Kirsten, cependant elle s'appelle Kristin

La seconde utilisation de *men* devrait donc être celle qui correspond à l'utilisation de *cependant*. Il est ici question d'arguments dont les conséquences, ou les situations dans lesquelles nous avons tendance à les situer, ne sont pas compatibles normalement :

(32) C'était l'hiver, cependant il faisait chaud

Le *mais* français est également pourvu de ce double emploi ; d'autres langues telles que l'espagnol et l'allemand ont deux conjonctions adversatives, alors que le français (ainsi que le norvégien) n'en dispose qu'un seul, qui recouvre les deux. M. Hobæk Haff les désigne « *mais* exclusif » et « *mais* non-exclusif » dans sa thèse *Coordonnants et éléments coordonnés* (1987 : 29). Le *mais* exclusif est précédé d'une négation, comme dans l'exemple norvégien de Faarlund, puisque B réfute A : *Il n'est pas intelligent, mais seulement bûcheur* (*ibid.*). Quant au *mais* non-exclusif, la négation n'est pas obligatoire : *Il est républicain, mais (il est) honnête* (*op.cit.* : 30). Il ne s'agit pas d'une réfutation de A, mais d'une restriction (*il est républicain, mais quand même pas tout à fait, puisqu'il est honnête*). Nous revenons par conséquent à l'affirmation de Mossberg reprise ci-dessus, quant au caractère adversatif de *cependant* ; on peut traduire *men* par *cependant*, mais uniquement dans son deuxième emploi.

Le corpus nous fournit de nombreux exemples de passages de texte où *cependant* et *men* ont cette fonction, restrictive donc, de lier deux arguments normalement incompatibles :

(33) Ce sera donc une solution d'attente, pendant que je chercherai quelqu'un en remplacement de Nicolas. **Cependant**, vous n'ignorez pas que l'on ne trouve pas quelqu'un comme cela en ce genre de circonstances. (CA1)

Dette er altså en midlertidig løsning, mens jeg leter etter en som kan erstatte Nicolas. **Men** De er vel klar over at i tider som disse finner man ikke en slik person uten videre. (CA1TN)

Il existe une légère différence entre les deux passages au niveau sémantique, le groupe prépositionnel *uten videre* n'a pas de correspondant dans le texte original français. Il pourrait

éventuellement être traduit par *comme cela*, mais à ce moment-là *en slik* n'aurait pas de contrepartie. Puisque *comme cela* suit *quelqu'un* directement, j'opte pour une interprétation où les deux appartiennent au même groupe nominal, au lieu d'avoir un groupe verbal *ne trouve pas...comme cela* divisé par le groupe nominal. Par ailleurs, l'exemple souligne bien ce que dit Faarlund concernant l'utilisation de *men* comme élément liant des phrases ou des membres en contraste ou opposition. Sans le terme connecteur, on aurait l'impression d'avoir affaire à deux phrases contradictoires : *Ce sera donc une solution d'attente, pendant que je chercherai quelqu'un en remplacement de Nicolas* → Puisque le locuteur prend la peine de chercher quelqu'un, il faut supposer qu'il est possible de le trouver. *Vous n'ignorez pas que l'on ne trouve pas quelqu'un comme cela en ce genre de circonstances* → Le locuteur nie en quelque sorte ce qu'il vient de dire – pourquoi il chercherait quelqu'un, si cela constitue une tâche impossible ? La présence de *cependant* et *men* marque que le locuteur se rend compte de la contradiction : il va essayer de trouver quelqu'un, mais sans grand espoir. La présence du connecteur modifie ainsi l'interprétation du premier argument. Nous avons affaire à une restriction, puisque *men* est utilisé d'une façon non-exclusive : le premier argument n'est pas complètement refuté, puisque le locuteur va toujours essayer, mais il est modifié et par conséquent restreint : le locuteur admet que ce sera difficile. Nous avons vu que le traducteur a ajouté un élément dans la version norvégienne qui atténue l'opposition : *uten videre*. Ce groupe prépositionnel implique que la tâche est difficile, mais possible. L'emploi de *men* s'impose toutefois pour rendre le message cohérent.

(34) (P) "Nei, jeg har faktisk ikke det, **men** etter det jeg vet, har han vært en respektert lege." (TS1)

"— Non, je ne les ai pas lus. **Cependant**, d'après ce que je sais, il était un médecin respecté. (TS1TF)

La traduction française nous apporte des renseignements concernant ce qui précède dans le cotexte : il doit y avoir une question « Est-ce que vous les avez lus ? » à laquelle répond le locuteur. L'argument *p* est le contenu sémantique de la première partie de la réponse, qui indique qu'il ne sait pas ce qui est écrit ; *q* constitue la seconde partie de la réponse, où il affirme avoir, toutefois, des connaissances sur le sujet. Nous avons donc affaire à une restriction : une interprétation logique de *p* serait de croire que le locuteur ne serait pas au courant de ce dont il s'agit ; l'ajout de *q* modifie cependant cette interprétation, puisque même s'il ne « les » a pas lus, il n'est pas sans connaissances concernant le sujet.

Le connecteur norvégien se trouve en tête de proposition, après une virgule. Sa contrepartie française, en revanche, suit un point et prend donc de l'importance au niveau de l'accentuation, et par conséquent au niveau pragmatique. La fonction du connecteur, de marquer la restriction de l'argument précédent, est ainsi accentuée par rapport à *men* dans l'original norvégien.

(35) — Je l'admets, nulle part je n'ai rencontré pareille générosité. Me permettriez-vous **cependant** de poser une question qui me hante l'esprit? (AM2)

"Jeg innrømmer at jeg ikke har møtt en slik gavmildhet noen steder. **Men** vil De **allikevel** tillate meg å stille et spørsmål som plager meg?" (AM2TN)

Le locuteur dans l'original n'a recours qu'à un seul connecteur, *cependant*, alors que le traducteur a ajouté un *mais* en début de proposition dans la version norvégienne. La combinaison de ces deux connecteurs apparaît 29 fois dans le corpus de traduction No-Fr-Ge, en ce qui concerne les exemples norvégiens, contre une seule fois dans la traduction française. La présence de deux connecteurs renforce le lien entre les deux énoncés ; plus précisément l'opposition explicitée par *cependant* et *allikevel*.

Cet exemple me semble correspondre à l'emploi argumentatif proposé ci-dessus par Morel : le locuteur répond à un allocutaire qui lui a déjà adressé la parole, il reprend d'abord l'avis de celui-ci (*je l'admets*) avant d'introduire une sorte de rectification (*poser une question qui me hante l'esprit*).

Alors, pourquoi *men* ne figure-t-il pas dans les dictionnaires comme traduction de *cependant* ? Nous avons vu que *men* est une conjonction adversative et la contrepartie naturelle de *mais*. Les deux coordonnent des membres de phrase ou des propositions en indiquant une opposition, spécification, concession etc. *Cependant* est un adverbe avec les caractéristiques que cela implique : il se positionne plus librement dans le cadre de la phrase, peut se combiner avec une conjonction etc. Nous avons toutefois vu qu'il y a un lien entre *mais/men* et *cependant/imidlertid*, puisque le dernier couple est doté, selon Mossberg, d'une nuance adversative qui le lie à la conjonction. Les critères syntaxiques semblent néanmoins l'emporter lorsqu'il s'agit de trouver les synonymes dans les dictionnaires. Cela dit, la présence de *men* dans 40% des extraits m'étonne, puisqu'il y a également une différence de sens, au moins d'une nuance, entre les deux connecteurs.

5.1.2.2. *Imidlertid*

Nous trouvons l'adverbe *imidlertid* dans un sixième des extraits du corpus résultant de la recherche de *cependant*, et dans un cinquième des extraits contenant une contrepartie norvégienne directe. *Imidlertid* est donné comme terme correspondant dans les dictionnaires et semble plus proche de *cependant* au niveau sémantique que *men*. *Imidlertid* vient du bas-allemand *middeler tît* (« i mellomtiden ») (*Norsk Riksmålsordbok*). Il contient ainsi à l'origine le même aspect temporel que *cependant* (*ce pendant*). Cette utilisation est maintenant devenue archaïque, et les encyclopédies consultées donnent les définitions suivantes d'*imidlertid* : *dog, forresten, hvorom allting er, ikke desto mindre, likevel, men, på den annen side*. *Imidlertid* me semble marquer plus fortement l'opposition entre les arguments que *men*, en soulignant davantage un raisonnement où les deux arguments sont pesés et comparés à l'aide de ce connecteur argumentatif, fait peut-être dû simplement à ces quatre syllabes. *Men* me semble moins fort et a par conséquent une étendue plus importante (c'est également valable pour *mais*). Il est employé 2.5 fois plus souvent dans les extraits contenant *cependant* – nous pouvons supposer que le fait que *men* soit plus couramment utilisé en norvégien l'emporte sur le fait qu'*imidlertid* correspond mieux au niveau sémantique. *Cependant* et *imidlertid* n'auraient alors pas la même valeur dans leurs langues respectives, c'est-à-dire qu'un francophone et un « norvégophone » ne les emploieraient pas de la même façon. *Imidlertid* est probablement ressenti comme plus « lourd » ou appartenant à un registre plus soigné en norvégien que *cependant* en français. Effectivement, si nous calculons les fréquences respectives de ces deux connecteurs en fonction du nombre de mots de chaque langue dans le corpus, il s'avère que *cependant* est employé deux fois plus souvent qu'*imidlertid* (0,28 ‰ versus 0,14 ‰). Evidemment, pour un calcul correct il faudrait prendre en compte le nombre de phrases et non pas le nombre de mots, mais nous avons toutefois là une indication quant à la fréquence des connecteurs.

Il existe une différence importante entre *mais/cependant* et *men/imidlertid* : la position du connecteur dans la proposition. Alors que les conjonctions *mais* et *men* doivent figurer en début de proposition (Riegel *et al.* 1994 : 525), les adverbes de phrase *cependant* et *imidlertid* sont plus libres quant à leurs positions. Ainsi le locuteur peut choisir l'élément qu'il cherche à focaliser dans le message en l'antéposant :

- (36) Il signalait son existence dans le discours détaché du déprimé qui dispose d'un artifice dont il ne sait pas jouer, méfiez-vous de l'enfant trop sage et de l'eau qui dort... Chez le maniaque, **cependant**, le déni franchit le double reniement dont s'était la tristesse : il entre en scène et devient l'outil d'une construction

écran contre la perte. (JK1)

Stille vann, dypest grunn... Hos den maniske frigjør **imidlertid** fornektelsen den dobbelte benektelsen som er tungsinnets bærebjelke. Fornektelsen entrer scenen og blir et redskap for beskyttelsen mot tapet. (JK1TN)

La phrase s'analyse en deux parties, selon la GMF (*op.cit.* : 605), au niveau communicatif : « le thème est ce dont parle le locuteur, le support, le « point de départ » de la communication et de la phrase » alors que « le propos est ce qu'on dit du thème, l'apport d'information sur le thème ». Normalement, l'ordre de l'information est linéaire en ce que le thème précède le propos. Or, parfois le propos est antéposé au thème. La GMF affirme que « Dans un texte, la détermination du thème dépend du contexte antérieur. Le thème assure la continuité du texte, selon la règle de répétition, alors que le propos, qui apporte une information nouvelle, assure la progression » (*op.cit.* : 607). Dans l'exemple (36), il est déjà question du déni, chez le déprimé. Le deuxième énoncé marque une rupture en ce qu'il met en valeur le propos : il s'agit d'une *focalisation* (*op.cit.* : 606). Il s'agira par la suite du déni chez le maniaque. Les compléments antéposés font donc partie du propos, assurant la progression en apportant une information nouvelle. Les groupes prépositionnels *Chez le maniaque* et *Hos den maniske* sont détachés du reste de la phrase par l'adverbe connecteur. Si le locuteur avait choisi d'employer la conjonction *mais* à la place, ce dernier aurait obligatoirement été antéposé, et le détachement serait par conséquent impossible : **Chez le maniaque, mais, le déni franchit le double reniement...* **Hos den maniske frigjør men fornektelsen den dobbelte benektelsen...* Nous remarquons qu'en norvégien, le verbe fait partie du détachement et donc de la focalisation. La fonction textuelle du connecteur reste la même. Celui-ci lie la phrase au milieu de laquelle il se trouve à un élément précédent – lequel ? Dans les deux versions, la portée gauche du connecteur semble se trouver avant l'énoncé qui précède directement le connecteur. Il faut alors chercher dans le cotexte afin de trouver le segment concerné, le segment dans lequel se trouve l'argument en opposition à *q*[*Chez le maniaque, le déni franchit...*] Il se trouve quelques phrases plus haut : *p*[*compagnon sournois et consolateur du chagrin, le déni de la dénégation bâtissait un sens dubitatif et faisait du langage morne un semblant incroyable. Il signalait son existence dans le discours détaché du déprimé qui dispose d'un artifice dont il ne sait pas jouer...*] Plusieurs phrases constituent en fait le premier argument auquel renvoie le deuxième : dans la première est présenté le déni, dans la deuxième le déprimé qui ne sait pas se servir de ce déni, en opposition au maniaque. Il en est de même

dans la version norvégienne ; un premier argument qui s'étend sur deux phrases s'oppose au deuxième argument dans la phrase avec *imidlertid* : p[Fornektelsen tilkjennegir sin eksistens i den deprimertes løsrivede diskurs. Den deprimerte disponerer på sin side et redskap han ikke behersker...] La présence du connecteur est bien justifiée : il est question d'un extrait de texte non littéraire avec beaucoup de termes psychologiques. Une bonne organisation textuelle s'impose afin de faciliter la lecture et d'éviter les erreurs de compréhension ; un lecteur allant un peu vite pourrait effectivement ne pas remarquer que l'on change de focalisation : on se déplace du déprimé vers le maniaque. Ce qui rejoint notre propos ci-dessus concernant le détachement comme moyen de souligner l'élément important de l'énoncé. Le connecteur *cependant/imidlertid* détient donc une double fonction ici : il marque l'opposition entre le déprimé et le maniaque, et il détache le syntagme contenant « le maniaque » du reste de la phrase afin de souligner l'importance de celui-ci. Selon Mossberg (2006 : 146), *cependant* peut avoir une fonction structurante, lorsque « l'orientation prospective du connecteur est exploitée pour introduire un changement de perspective ou un nouvel aspect du thème ». Son affirmation me semble appropriée pour l'exemple (36).

(37) Hotellet var ikke så kummerlig at det manglet heis. Heisen var **imidlertid** i ustand. (GS2)

L'hôtel n'était pas minable au point de ne pas avoir d'ascenseur. **Cependant**, il était en panne. (GS2TF)

D'abord, dans l'original norvégien le complément d'objet direct de la complétive est repris comme sujet dans le second énoncé. Ce n'est pas le cas dans la traduction française, où le connecteur prend de l'importance et son rôle est souligné par sa position initiale.

(38) (P) **Cependant**, le traitement des personnalités narcissiques a fait comprendre aux analystes modernes une autre modalité de la dépression. (JK1)

(P) **Imidlertid** har moderne analytikere oppdaget en annen modalitet ved depresjonen, i og med behandlingen av narsissistiske personligheter. (JK1TN)

La remarque de Mossberg concernant la fonction structurante de *cependant* reprise ci-dessus me semble également pertinente pour cet exemple (38). « Un nouvel aspect du thème » semble correspondre à « une autre modalité de la dépression ». Par ailleurs, le détachement de *cependant* à l'aide d'une virgule dans l'original français le met en valeur par rapport à sa contrepartie norvégienne.

5.1.2.3. Likevel

Le troisième connecteur norvégien traduisant *cependant* dans le corpus est *likevel*. Des recherches dans les dictionnaires donnent les traductions suivantes : *quand même, tout de même, cependant, toutefois, néanmoins, pourtant*. *Likevel* vient du bas-allemand *allikewol* (« like fullt ») et signifie *like fullt, ikke desto mindre, når alt tas i betraktning, under alle omstendigheter* (*Norsk Riksmålsordbok* et *Bokmålsordboka*). Le locuteur admet la vérité d'un premier argument, tout en soulignant le changement de direction du deuxième – *en dépit* de ce qui précède. Faarlund *et al.* (1997: 1034) constatent le suivant à propos de la concession : « Ein kan òg uttrykje at forholdet mellom årsak og følge ikkje er som ein skulle vente. » L'allocutaire s'attend à une évolution du discours en fonction de ce qu'il a déjà entendu, mais ce qui suit prend une autre direction, la modification soulignée est rendue compréhensible par le connecteur de concession.

(39) En hest med angst for store hinder. **Likevel** sprang han. (HW2)

Un cheval qui avait peur des grands obstacles. Et qui **cependant** sautait. (HW2TF)

Le lecteur lit une phrase avant de, grâce à ses connaissances du monde, en déduire une suite possible. Après avoir enregistré que le cheval a peur des grands obstacles, le lecteur peut penser qu'il ne saute pas. Or, c'est exactement ce qu'il fait. Donc l'inverse de la conséquence logique. Une simple juxtaposition des deux phrases ne respecterait pas la règle de la non-contradiction de la GMF (voir 2.1.), qui cherche à éviter toute confusion. La présence de *cependant/likevel* aide le lecteur à accepter la contradiction des deux phrases : il ne s'agit donc pas d'une erreur, l'écrivain admet par lui-même le manque de logique. Une juxtaposition de phrases telle que: *En hest med angst for store hinder. Han sprang* semble difficilement acceptable outre qu'au niveau purement grammatical.

(40) (P) **Allikevel**, helt alene er aldri noen, selv ikke i en så fortvilet situasjon. (JW1)

(P) **Cependant**, même dans une situation aussi désespérée, personne n'est jamais vraiment seul. (JW1TF)

Une recherche dans le cotexte précédent cette proposition s'impose pour trouver *p* auquel *q* semble introduire une restriction. Effectivement, dans le passage qui précède, il est question d'une femme qui se retrouve toute seule dans la rue avec un enfant à nourrir. Le connecteur renvoie au segment de texte entier et me semble avoir une fonction structurante, en introduisant un aspect nouveau. Il s'agit également d'une concession et non d'une relation adversative, selon les conditions proposées par Mossberg (2006 : 33-35) : les arguments ne se trouvent pas dans une relation paradigmatique et additive, et ils ne sont pas permutables.

- (41) Mais l'année d' après, Laure s'engagea, un peu à contre-coeur, à lui écrire (comme il va de soi, poste restante). A contre-coeur, et **cependant** elle eût été blessée de ne pas pouvoir le faire. (DS1)

Men året deretter lovet Laure noe motvillig å skrive til ham (poste restante, selvfølgelig). Motvillig, men **likevel** ville det ha såret henne om hun ikke hadde fått lov. (DS1TN)

Les deux connecteurs de concession français et norvégien sont ici accompagnés de chacun leur conjonction : *et* pour *cependant* et *men* pour *likevel*. On aurait tout aussi bien pu avoir *og* et *men*. Les combinaisons de conjonction/adverbe marque une restriction plutôt qu'une négation de l'argument qui précède [elle lui a écrit à contre-coeur].

5.1.2.4. *Autres contreparties*

Le reste des contreparties de *cependant* dans le corpus ont une fréquence peu importante (de 1 à 3 apparitions). Il s'agit de conjonctions, adverbes, combinaisons de conjonctions/adverbes, groupes prépositionnels etc. (voir tableau 6 ci-dessus).

5.1.2.5. *Absence*

Plus intéressants sont les extraits sans connecteur d'opposition-concession ou autre en norvégien. Nous avons alors affaire à des extraits où le traducteur français a délibérément choisi d'ajouter un connecteur là où il n'y en a pas en norvégien, ou bien le traducteur norvégien a opté pour l'absence du connecteur dans la traduction. (Le reste du segment est comparable dans les deux versions au niveau de la structure grammaticale et du contenu sémantique.) Nous allons en étudier certains exemples :

- (42) Men om han legger armene rundt meg, snakker kroppen min høylydt og iskaldt om hat. Straks han er ute av døren, angrer jeg og tenker ut nye kjærtegn som skal finne vei forbi frosten. (SL1)

Mais, s'il lui prend l'envie de m'enlacer, mon corps lui parlera ouvertement et glacialement de haine. **Cependant**, à peine aura -t-il franchi la porte que, prise de regrets, je me mettrai à imaginer de nouvelles caresses qui dissiperont le froid. (SL1TF)

Les deux arguments liés par *cependant*, apportent deux informations : *p*[mon corps lui parle de haine], *q*[je regrette après], le deuxième argument poussant le lecteur vers une interprétation globale du passage : → je l'aime au fond. En français, le connecteur souligne la nuance d'opposition entre les deux arguments. Cette opposition n'est toutefois qu'apparente, puisque dans la première phrase c'est « mon corps » qui parlera de haine – ainsi, la véritable opposition se trouve entre le corps et l'âme du locuteur qui subit un clivage entre ce qu'elle fait et ce qu'elle aimerait faire. La présence du groupe nominal « mon corps » évite toute confusion éventuelle. Il en est de même en norvégien, ce qui peut expliquer l'absence d'un terme de liaison.

(43) På norske restauranter er det små sjanser for å sette sammen sin egen meny ved å ta litt herfra og derfra (hotellenes lunsjbord ødelegger generaliseringen). (TL1)

(P) Dans les restaurants norvégiens, il y a peu de chance de pouvoir composer son menu en choisissant un mets çà et là, les buffets des hôtels contredisant **cependant** cette généralisation. (TL1TF)

Les arguments mis en jeu sont les suivants : *p*[peu de chance de composer son menu dans les restaurants norvégiens], *q*[dans les buffets des hôtels on peut le faire]. Le second argument contredit en quelque sorte celui qui le précède. Or, le groupe verbal « contredisant cependant cette généralisation » souligne que l'information apportée par la deuxième proposition rompt avec la première. En français, *cependant* met en valeur la différence entre les restaurants et les buffets des hôtels, alors qu'en norvégien aucun terme connecteur ou autre n'assure la transition. Il faut cependant noter que dans l'extrait original norvégien, la seconde proposition est mise entre parenthèses. Mossberg (2006 : 37) affirme que « la relation de concession peut très bien s'établir à l'aide des signes de ponctuation (notamment les tirets ou les parenthèses) ».

(44) (P) Cette difficile réconciliation de la beauté et de la moralité chez Kant nous apporte **cependant** un

enseignement précieux que nous avons pu entrevoir dans la découverte d'Eros dans Le Banquet et dans la définition nouvelle de la contemplation esthétique chez Shaftesbury. (JLA1)

(P) Denne vanskelige forbindelsen mellom skjønnheten og moralen hos Kant fører oss mot den samme konklusjon som vi har møtt i oppdagelsen av Eros i "Symposion" og i den nye definisjonen for estetisk kontemplasjon hos Shaftesbury. (JLA1T)

Cet exemple se distingue des précédents en ce que les deux arguments se trouvent dans la même proposition. Pour reconnaître p et q j'en fais deux propositions indépendantes : p [la réconciliation de la beauté et de la moralité chez Kant est difficile] et q [elle nous apporte un enseignement précieux]. Ce qui est difficile n'est pas forcément incompatible avec ce qui est bien, il ne s'agit par conséquent pas d'une contradiction ici mais plutôt d'une précision. Il en est de même en norvégien et l'élément assurant la cohérence est omis dans la traduction. Quelles étaient les solutions possibles pour le traducteur ? *Men* est éliminé d'office, puisque cette conjonction doit obligatoirement se placer en tête de phrase. Dans *Men denne vanskelige forbindelsen...* il aurait un autre rôle, en liant toute la phrase à celle qui précède, au lieu de lier p à q comme le fait *cependant*. Quant à *imidlertid*, nous avons vu qu'il est moins utilisé que sa contrepartie française, mais il pourrait bien s'insérer dans cette phrase. *Likevel* également. Il me semble toutefois que les deux phrases (avec *imidlertid* et *likevel*, et surtout ce dernier) paraissent lourdes et moins naturelles en norvégien que la solution choisie : celle sans connecteur. Une solution qui se justifie par le manque de véritable opposition.

- (45) Depuis, il fallait passer par la cour pour accéder à la pièce, et son occupante ne peut présentement entrer chez elle qu'après avoir grimpé les cinq étages de l'escalier de service. Elle est **cependant** la seule à savoir que la marche palière est mobile et qu'en la soulevant elle peut trouver une clef supplémentaire. (BHH1TF)

Etter det har hybelen bare adkomst gjennom gården, og hun som bor der, må klatre opp baktrappen fem etasjer før hun er hjemme. Det er hennes godt bevarte hemmelighet at dørtrinnet er løst, og at hun kan få tak i en ekstranøkkel ved å løfte det opp og stikke hånden inn. (BHH1)

Arguments : ?[informations concernant l'accès à l'appartement], q [elle est la seule à savoir que la marche palière...] Il ne semble pas y avoir d'opposition quelconque entre ces arguments, la présence de *cependant* dans la traduction française est donc difficile à expliquer.

Une recherche plus approfondie dans le cotexte, avec un nombre plus important de phrases précédant le connecteur, révèle cependant la phrase suivante : « L'hôpital en conserve la clef et, dans leur grande sagesse, mes bienfaiteurs croient qu'il n'y en a qu'une. » Il s'agit sans doute de *p* auquel renvoie le connecteur. Nous avons alors affaire à une portée gauche du connecteur se trouvant plusieurs phrases plus haut dans le texte (cf. Nølke 2.2.1.2.).

5.1.2.6. *Sans équivalence*

Enfin nous allons étudier les extraits où il n'y a pas d'équivalence directe permettant de comparer la présence de connecteur ou non. Une traduction n'est pas un simple transcodage mot à mot, certaines divergences ont par conséquent été acceptées dans la catégorie des absences, mais un grand nombre d'extraits sont si différents qu'il est impossible de comparer leurs marqueurs de cohérence textuelle éventuels directement.

Il faut d'abord remarquer que pour 34 extraits, un seul est un original français, 33 sont des originaux norvégiens. Il est vrai que la base de données contient une plus grande partie d'exemples d'origine norvégienne (282 versus 59 pour *cependant*), fait qui n'explique tout de même pas ce déséquilibre écrasant. Peut-être le traducteur a-t-il changé la structure d'origine justement pour mieux adapter le passage aux procédés de cohérence de la langue de traduction ? Puisque les extraits français originaux contiennent tous un marqueur de cohérence (*cependant*), le traducteur norvégien peut simplement se baser sur celui-ci pour la traduction, éventuellement l'omettre, alors que le traducteur français doit justement chercher un moyen de mettre un marqueur de cohérence explicite là où il n'y en a pas dans l'original.

- (46) I retrospekt kan altså Munchs kunst fra årene like etter Det syke barn sees som en relativ tilpasning til miljøets krav. Men om Munch ble påvirket og til dels tilpasset seg, var der alltid elementer av opprør og av vilje til å gi nytt psykologisk innhold til aksepterte former, hvilket ble oppfattet som ubehagelig og støtende. (AE1)

Avec du recul, l'art de Munch dans les années immédiatement postérieures à *L'enfant malade* peut en effet être considéré comme faisant preuve d'une relative soumission aux impératifs du temps. Mais **cependant** subsistèrent toujours en lui une révolte sous-jacente ainsi que la volonté d'infuser un contenu psychologique nouveau dans des formes communément acceptées, ce qui heurtait le public. (AE1TF)

Deux arguments sont liés par *cependant* dans (46) : *p*[l'art de Munch fait preuve d'une soumission aux impératifs du temps], *q*[une révolte sous-jacente et une volonté d'infuser un

contenu psychologique...subsistent en lui]. L'opposition entre les deux se trouve donc entre la soumission et la révolte. La version norvégienne contient une proposition concessive (*Men om Munch ble påvirket og...*) qui a été remplacée par le connecteur de concession dans la traduction. Cette proposition concessive reprend ce qui précède (*relativ tilpasning – til dels tilpasset seg*), répétition qui n'a pas lieu dans la version française. Le connecteur est sans doute censé avoir les deux fonctions : c'est à la fois un marqueur de concession et un élément liant ce qui suit avec ce qui précède. Remarquons la combinaison *mais cependant* peu utilisée (elle ne figure pas du tout dans les textes originaux français du corpus), peut-être due à une influence du texte source sur le texte cible, *mais* traduisant *men* et *cependant* traduisant la proposition concessive.

- (47) Resten av søndagen satt de tre barna som fortryllet og flyttet rundt på de små figurene, opp av trapper og ned av trapper, bort korridorer og ut og inn av dører, alt etter som leken ville det. Bare én av dem falt iblant i tanker og var ikke helt med. (BHH1)

Comme ensorcelés, les trois enfants passèrent le reste de leur dimanche à déplacer les figurines, leur faisant monter et descendre les escaliers, longer les corridors et franchir les portes pour entrer ou sortir selon les exigences du jeu qu'ils avaient choisi. **Cependant**, moins absorbée que les autres, une des jumelles restait parfois plongée dans ses pensées. (BHH1TF)

Arguments : *p*[les enfants étaient ensorcelés et jouaient], *q*[une était moins absorbée et restait plongée dans ses pensées]. L'opposition entre les arguments en français consiste en ce qu'un des enfants ne jouait pas tout le temps. Cette opposition est moins marquée en norvégien à l'aide du syntagme introduit par l'adverbe focalisant *bare*. Il est question d'une restriction plutôt que d'une véritable opposition : *q* ne nie pas *p*, mais il le modifie, puisque les trois enfants ne jouaient pas comme ensorcelés tout le reste du dimanche. Remarquons également la différence de construction typique entre le français et le norvégien : dans la version française il y a un groupe adjectival composé d'une épithète détachée (*moins absorbée que les autres*) alors qu'en norvégien la même information est apportée par un groupe verbal (*var ikke helt med*) contenant un verbe copule et un attribut du sujet.

- (48) Den gamle damen går nesten aldri ut og får ikke besøk av andre enn sine aller nærmeste. Det eneste problemet var om min søster torde ta sjansen og var innstilt på å holde seg i dekning til krigen var slutt. (BHH1)

La vieille dame ne sort presque jamais, et seuls ses proches viennent la voir. Restait **cependant** à savoir si ma sœur oserait courir le risque de rester aussi longtemps cachée. (BHH1TF)

Deux arguments sont liés dans chaque version, mais les arguments *q* diffèrent : *p*[la dame voit peu de monde], *qN*[om min søster torde ta sjansen og var innstilt på å holde seg i dekning til krigen var slutt], *qF*[si ma sœur ose prendre le risque de rester si longtemps cachée]. Ici, la différence importante quant à la liaison des phrases semble être le groupe nominal *Det eneste problemet* en norvégien versus le groupe verbal *Restait cependant à savoir*. Le premier semble plus fort que le second, c'est-à-dire que la mention d'un problème indique une opposition entre le premier et le deuxième argument. *Restait à savoir* semble plus neutre, ne soulignant pas une opposition claire et nette, le traducteur a donc eu recours au connecteur de concession afin de rendre explicite le contraste.

(49) Allerede mens den befant seg på tegnebrettet, protesterte mange eldre mennesker som mente at den ikke lignet noe Gudshus. I lengre tid raste en intens diskusjon i pressen. Imens reiste kirkebygget seg, og en ting kunne alle enes om, det var meget spesielt. (JW1)

Et, à peine dévoilé, le projet avait suscité les protestations d'une majeure partie de l'ancienne génération, qui refusait d'y voir une église. Il s'en était suivi une longue et virulente polémique qui n'avait **cependant** pas empêché la mise en chantier du bâtiment, et tout le monde s'était au moins accordé à penser qu'il était très spécial. (JW1TF)

La version originale semble manquer la relation de concession marquée dans la traduction par *cependant*. Une autre différence frappante entre les deux extraits est le nombre de propositions indépendantes juxtaposées en norvégien. Le traducteur a choisi des plus longues phrases complexes contenant des subordonnées. C'est la subordonnée « qui n'avait...pas » qui impose le connecteur, sans lequel l'énoncé aurait été moins clair au niveau du message.

5.1.2.7. *Récapitulation*

Nous venons de voir que *cependant* est le plus souvent traduit par, ou traduit, *men*, *imidlertid* et *likevel*. Ce sont tous des connecteurs d'opposition-concession, présentant toutefois des différences légères entre eux au niveau sémantique et/ou syntaxique.

Dans un grand nombre d'exemples, le connecteur est simplement absent et nous avons

affaire à deux arguments qui ne sont pas liés entre eux. Le connecteur est souvent omis en norvégien lorsqu'il n'y a pas de véritable opposition entre les deux arguments qui risque de porter à confusion pour l'allocutaire. Lorsqu'il s'agit des exemples sans équivalence, nous trouvons dans les versions norvégiennes des éléments ayant les mêmes fonctions que *cependant* assurant une bonne cohérence et ainsi évitant toute confusion.

5.2. *D'ailleurs*

Selon Riegel *et al.*, *d'ailleurs* (du latin populaire, *aliore*) est un connecteur de *complémentation*. C'est une locution adverbiale « marquant que l'esprit envisage un autre aspect des choses, introduisant donc une restriction ou une nuance nouvelle » (*Le Petit Robert*). Selon *le Trésor de la langue française*, cette locution adverbiale de phrase « indique le changement de plan logique et permet d'ajouter un élément nouveau sans rapport nécessaire avec ce que l'on vient de dire. » Ses synonymes sont *d'autre part*, *d'un autre côté*, *en outre*, *de plus*, *du reste*.

D'ailleurs exprime la présence d'un deuxième argument, allant dans la même direction que le premier, cf. les « ensrettere » de Nølke (voir 2.2.1.2.), qui se sert de sa métaphore des véhicules sur l'autoroute afin d'illustrer l'emploi de ce connecteur : « *d'ailleurs* er et lille argument, der kører lige efter det store, afsender sidder i. Det kan træde til, hvis det kniber » (Nølke 2005b : 58). Selon Riegel *et al.* (1994 : 621), « *d'ailleurs* introduit un argument excédentaire, placé à un autre niveau, ou une réserve incidente ». Avant d'étudier les exemples sujets de l'analyse contrastive, je présenterai d'abord quelques notions théoriques concernant *d'ailleurs* afin de disposer d'un meilleur outil pour effectuer le dépouillement.

5.2.1. Notions théoriques

5.2.1.1. Ducrot *et al.*

O. Ducrot *et al.* consacrent un chapitre à *d'ailleurs* dans *Les mots du discours* (1980). Ils proposent un schéma sémantique valable pour tous les emplois de *d'ailleurs*, selon eux (mis à part la locution prépositionnelle dans le sens « d'un autre lieu ») :

(50) $r : P \text{ d'ailleurs } Q$ (Ducrot *et al.* 1980 : 195)

où *r* correspond à une conclusion visée par le locuteur et *P* et *Q* à des arguments co-orientés.

(Cette généralisation de l'emploi du connecteur me semble un peu trop optimiste, nous allons d'ailleurs voir plus loin que Luscher la critique.) Ducrot donne un exemple canonique :

(51) Je ne veux pas louer cette salle (*r*) : elle est trop chère (*P*), d'ailleurs elle ne me plaît pas (*Q*) (*ibid.*)

Le locuteur donne un premier argument *P* justifiant *r*. Il ajoute ensuite un deuxième argument *Q* qui renforce l'argumentation, puisqu'il va dans le même sens que *P*. Ducrot propose que « dans la mesure où *P* tout seul devait conduire à *r*, *Q* est ainsi présenté comme n'étant pas nécessaire pour l'argumentation » (*ibid.*).

Au niveau syntaxique, les arguments sont représentés par des propositions que Ducrot appelle *X* et *Y*. Le connecteur *d'ailleurs* régit *Y* qu'il met en relation avec une proposition qui la précède (ou qui l'enclasse) *X*. Il faut ensuite remarquer que *d'ailleurs* ne se trouve pas toujours en tête de *Y*, il peut même se situer à la fin de l'énoncé. Nous avons déjà vu que cela constitue un des traits distinguant les adverbes de phrase des conjonctions.

Selon Ducrot, l'argument *Q* a toujours une valeur argumentative et *d'ailleurs* ne peut par conséquent figurer que dans un contexte argumentatif. Cela explique pourquoi *d'ailleurs* ne peut pas remplacer *entre parenthèses* et *soit dit en passant* dans des remarques factuelles (Ducrot *et al.* 1980 : 197). Nous allons voir, par la suite, comment Luscher se sert de ces deux expressions justement pour distinguer entre l'emploi argumentatif et digressif de *d'ailleurs*.

Ensuite, Ducrot affirme que l'argument *Q* régi par *d'ailleurs* constitue un argument *supplémentaire*. Cela implique que les deux arguments liés par le connecteur sont tous les deux complets et indépendants l'un de l'autre. La conclusion *r* ne se base pas sur *P+Q* comme une entité, mais d'abord sur le premier argument, ensuite sur le second. Ducrot précise qu'il arrive que *P* n'existe pas explicitement comme un énoncé précédant *Q*, mais comme une information repérable ou non, à l'aide du contexte, pour l'allocutaire. Il en fournit un exemple :

(52) Je ne te le raconterai pas (*r*). D'ailleurs, cela ne t'intéresse pas (*Q*) (*op.cit.* : 199)

Cet emploi du connecteur exige un argument *P* : le locuteur doit avoir une autre raison de ne pas raconter ce dont il est question. Cet argument n'est pas obligatoirement accessible pour l'allocutaire, puisque, comme l'affirme Ducrot, « le sujet assertant sous-entend toujours que

sa parole est autorisée, c'est-à-dire qu'il a des raisons suffisantes pour asserter ce qu'il assertera » (*op.cit.* : 200).

Ducrot montre ensuite pourquoi *P* et *Q* sont toujours co-orientés, en changeant l'exemple canonique repris ci-dessus (X) :

(51') *Il ne faut pas louer cette salle : elle est trop chère, d'ailleurs elle me plaît. (Ducrot *et al.* 1980 : 202)

L'opposition entre les deux arguments liés par *d'ailleurs* rend l'énoncé inintelligible. Si un argument *Q* s'ajoute à un argument *P* dans le but de renforcer l'argumentation du locuteur, il ne peut pas y avoir de contradiction entre *P* et *Q*. Ducrot oppose ainsi *d'ailleurs* à *mais* : « *mais* et *d'ailleurs* ont des fonctions contraires : le premier oppose deux arguments, le second les conjugue. C'est pourquoi, dans la plupart des cas, on ne peut ni les substituer l'un à l'autre ni les combiner » (Ducrot *et al.* 1980 : 203).

Heggelund (1981 : 205) souligne le caractère « en passant » de *forresten* et *for øvrig*, contreparties de *d'ailleurs* dans le corpus. Il en est de même pour *d'ailleurs*, selon Ducrot, puisque *Q* est donné par le locuteur « après coup » (Ducrot *et al.* 1980 : 206). Nous avons alors affaire à deux « mouvements discursifs », avec une énonciation complète *X* liée à une énonciation également complète *Y*. C'est comme si le locuteur pensait d'abord se contenter de l'argument *P*. Ainsi Ducrot peut présenter *Q* « comme n'étant pas nécessaire pour l'argumentation » (*op.cit.* : 214).

5.2.1.2. *Luscher*

Avant d'étudier les propositions de Ducrot en fonction des exemples fournis par l'OMC, passons d'abord à J.M. Luscher qui critique l'exposé de Ducrot concernant *d'ailleurs* sur plusieurs points. Dans son article « Connecteurs et marques de pertinence. L'exemple de *d'ailleurs* » (1989), Luscher s'oppose d'abord à Ducrot quant au caractère argumentatif exclusif que Ducrot attribue à ce connecteur. Selon Luscher, l'emploi argumentatif de *d'ailleurs* est un emploi particulier. Nous y reviendrons par la suite.

Ensuite, il n'accepte pas l'existence automatique d'un argument *P* qui ne figure pas dans un énoncé *X* et qui ne soit pas accessible pour l'allocutaire : « il est impossible d'admettre qu'un énoncé puisse fabriquer un argument, via une loi de discours concernant l'assertion comme Ducrot le propose » (Luscher 1989 : 118). Un argument *Q* n'étant pas précédé par un argument *P* repérable pour l'allocutaire est donc à considérer comme unique,

selon Luscher, qui s'oppose à ce qu'un argument unique puisse être caractérisé comme indépendant.

Si Luscher refuse l'aspect d'indépendance que propose Ducrot, il accepte celui de supplémentarité. Il existe bien une distance entre les deux arguments liés par *d'ailleurs* ; nous avons vu que Ducrot parle de « second mouvement discursif » alors que Luscher choisit l'expression « second acte discursif » (*ibid.*). Ce dernier ne se contente pas de décrire *Y* comme un élément qui se surajoute à *X* après coup : selon lui *d'ailleurs* désigne que l'énoncé, « d'abord présenté comme complet, doit être réévalué comme partie d'un tout » (*ibid.*). Ainsi le rôle de ce connecteur ne serait pas de renforcer un premier élément donné préalablement, mais de le reconsidérer. Il ne s'agit donc pas toujours d'un emploi argumentatif. Luscher en donne deux exemples :

(53) Je ne veux pas louer cette salle, *d'ailleurs* on ne peut pas vraiment parler d'une salle

Je ne veux pas louer cette salle, ni une autre *d'ailleurs* (*op.cit.* : 119)

Il admet tout de même que l'interprétation argumentative est toujours possible pour ces énoncés. A mon avis, une spécification du rôle du connecteur n'est pas incompatible avec sa valeur argumentative : bien que *d'ailleurs* introduise un énoncé qui conteste ce qui vient d'être dit, le locuteur met en valeur *r* en le réévaluant à l'aide de *Q*. Luscher donne cependant un autre exemple d'un emploi de *d'ailleurs* « résolument non argumentatif » :

(54) Je ne veux pas louer cette salle : elle est très chère, *d'ailleurs* je me demande comment on peut oser la louer à un tel prix (*op.cit.* :120)

Il me semble incontestable que le contenu du deuxième argument *Q* ne donne pas de raison supplémentaire expliquant pourquoi le locuteur ne souhaite pas louer la salle. Cependant, un argument en faveur d'une lecture argumentative pourrait être que *Q* renforce *P* en le soulignant : ainsi, *Q* ne constitue pas un deuxième argument supplémentaire (ou indépendant, cf. Ducrot) de *r*, mais apporte un soutien à *P*. Le connecteur renforce ainsi indirectement l'argumentation en faveur de *r*. Dans mon analyse, je m'appuierai cependant sur les idées de Luscher concernant les emplois de *d'ailleurs*, car elles me semblent plus convaincantes et concordent avec l'analyse de mes exemples.

Ainsi, l’allocutaire passe par ces étapes lorsqu’il a affaire à un énoncé avec *d’ailleurs*. Luscher note qu’elles ne sont pas toutes obligatoires : les deux premières suffisent dans le cas d’une digression. L’emploi argumentatif de *d’ailleurs* impose les instructions suivantes : *aa-ba-ca-da*. Nous y reviendrons lors de l’analyse.

5.2.2. Analyse contrastive

Les traductions de *d’ailleurs* proposées par les dictionnaires franco-norvégiens sont les suivantes : *Forresten, for øvrig, dessuten, ellers* (*Fransk blå ordbok*).

Les résultats issus de la recherche dans le corpus :

Tableau 6. Les contreparties norvégiennes de *d’ailleurs* dans le corpus

Absence	52	23,85%
For øvrig	34	15,60%
Dessuten	25	11,47%
Forresten	25	11,47%
Og	14	6,42%
Sans équivalence	13	5,96%
Heller	9	4,13%
Også	8	3,67%
Heller ikke	4	1,83%
Men	3	1,38%
Nettopp	3	1,38%
Eller	3	1,38%
Skjønt	3	1,38%
Imidlertid	2	0,92%
Ellers	2	0,92%
Da også	2	0,92%
Faktisk	2	0,92%
For den saks skyld	2	0,92%
Engang	2	0,92%
Jo	1	0,46%
I hvert fall	1	0,46%
I alle fall	1	0,46%
Og uansett	1	0,46%
Og så	1	0,46%
Til syvende og sist	1	0,46%
Likevel	1	0,46%
Ja	1	0,46%
Nå	1	0,46%
I det hele tatt	1	0,46%
Totale	218	100%

A part *ellers* que nous ne trouvons qu’à deux reprises, les propositions du dictionnaire franco-norvégien vont bien de pair avec les résultats du corpus.

Dans 6% des cas, la version norvégienne diffère trop de la version française pour une comparaison directe, nous y reviendrons cependant afin d’étudier les divergences. Dans

presque un quart des exemples, il n'y a pas de contrepartie norvégienne au connecteur français *d'ailleurs*. Nous trouvons en norvégien une simple juxtaposition des propositions là où en français un connecteur les lie.

Trois adverbess norvégiens correspondant à *d'ailleurs* ont une fréquence plus importante que les autres : c'est le cas de *for øvrig* (16%), *dessuten* (11%) ainsi que *forresten* (11%). Si nous ne comptons pas les constructions différentes et les absences, ces trois adverbess figurent dans 55% des exemples.

5.2.2.1. *For øvrig*

22% des exemples en *d'ailleurs*, les absences et les constructions non équivalentes n'étant pas prises en compte, ont *for øvrig* dans la version norvégienne. Cet adverbe se traduit par *d'ailleurs* et *au/du reste* dans le dictionnaire norvégien (*ibid.*). *For øvrig* vient de l'allemand *für's übrige*, selon *Norsk riksmålsordbok*, et a les emplois suivants : 1) « når det gjelder det annet, hvad resten angår », 2) « forresten, ellers », 3) « for å nevne noe annet (som i sammenheng med det foregående eller rent tilfeldig melder seg for tanken). » *For øvrig* correspondrait donc bien, *a priori*, à un emploi de *d'ailleurs* non argumentatif.

(55) I *Philosophie der Kunst* hadde Schopenhauer under en diskusjon om hvor langt et kunstverk kunne nå i uttrykkskraft, satt en definitiv grense ved muligheten til å gjengi skriket, "das Gesrchei", nettopp den tittel Munch ga motivet. Munch, som **for øvrig** var en stor beundrer av Schopenhauer, har med Skrik, korrigert filosofen på dette punktet. (AE1)

Dans *La philosophie de l'art*, Schopenhauer s'interrogeant sur les limites du pouvoir expressif de l'art s'arrêtait à l'impossibilité de reproduire le cri, "das Geschrei", le titre que Munch choisit précisément pour son tableau. Le peintre est venu sur ce point corriger le philosophe dont il était **d'ailleurs** un grand admirateur. (AE1TF)

Selon Ducrot, *d'ailleurs* serait un outil pour l'argumentation du locuteur. Ainsi, il devrait être possible de trouver $r : P \text{ d'ailleurs } Q$. Or, c'est impossible. La lecture révèle les constituants suivants : r : [Le peintre est venu sur ce point corriger le philosophe] P : [Munch a reproduit le cri] X : [il était un grand admirateur du philosophe]. P est à chercher dans l'information précédant r , donc dans le cotexte. Quant à X , cet élément ne va aucunement dans le même sens que P ! Il s'agit d'une information supplémentaire en rapport avec le COD de la proposition contenant r , mais cette information ne constitue pas un support argumentatif pour le locuteur. J'applique donc la formule proposée par Luscher pour les emplois non-

argumentatifs de *d'ailleurs* :

(56) $r : P \text{ d'ailleurs } X$ (Luscher 1989 : 120)

où X remplace Q , puisqu'il ne s'agit plus d'un argument pour r . Il s'agit sûrement, dans cet extrait, d'un « emploi de commentaire digressif » (*ibid.*). Le locuteur donne une information en rapport avec ce dont il parle, mais qui n'entre pas directement dans l'argumentation. Selon Luscher, cet emploi du connecteur ne met en jeu que les deux instructions de base (obligatoires) de *d'ailleurs* : *aa* [ne pas conserver les assomptions produites par le traitement en cours] et *ba* [récupérer une assomption contextuelle]. X est en rapport avec ce qui précède (donc *ba*), mais vient « en passant », « après coup » (donc *aa*) et ne modifie pas les éléments précédents (donc non pas *ca*). *For øvrig* semble avoir la même utilisation dans l'original norvégien ; le fait que la proposition relative avec le connecteur soit détachée de l'énoncé avec r (dans lequel elle est enchâssée) par des virgules, souligne encore son caractère digressif et non nécessaire pour l'argumentation.

(57) De dekker både det meste av industriens og vanlige husholdningers forbruk av energi. Nordmenn er **for øvrig** ikke kjent for å spare på strøm, de fleste vil si de sløser med den, selv om energisparende tiltak i de senere årene har hatt en viss oppdragende effekt. (GJ1)

On y trouve près de 600 centrales hydroélectriques qui alimentent la majeure partie de la consommation d'énergie autant industrielle que résidentielle. **D'ailleurs**, les Norvégiens ne sont pas reconnus pour économiser l'électricité, la plupart admettent même la gaspiller et ce, malgré les campagnes de sensibilisation des dernières années sur l'économie d'énergie. (GJ1TF)

Il semble difficile d'analyser le rôle de *d'ailleurs* dans ce passage sans plus d'information concernant le cotexte ou contexte. Où est r ? Si le connecteur régit un argument Q pour r , selon la formule de Ducrot, nous devrions pouvoir trouver un énoncé qui nous permettrait de tirer la conclusion r parce que Q . La phrase qui précède l'extrait ci-dessus est la suivante : « L'hydroélectricité représente une source d'énergie importante en Norvège et est d'ailleurs le fondement du développement de la Norvège en un pays industriel moderne. » Si cela constitue r , soit P : [On y trouve près de 600 centrales hydroélectriques...] qui fournit une preuve de l'importance de l'hydroélectricité en Norvège. Ce qui rend possible Q : [Les Norvégiens ne

sont pas reconnus pour économiser l'électricité...], deuxième preuve des ressources naturelles d'électricité dans ce pays. On pourrait donc penser qu'il s'agit d'un emploi argumentatif de *d'ailleurs*. La nature digressive de *for øvrig* me pousse cependant davantage vers une interprétation de la proposition avec le connecteur comme apportant une information supplémentaire et en rapport avec *r*, sans pour autant constituer un argument en sa faveur (voir exemple précédent). Cette interprétation est également possible pour la traduction française. En cas de doute, Luscher propose un test pour vérifier l'emploi digressif de *d'ailleurs* : remplacer ce connecteur par *soit dit en passant* ou *entre parenthèses* (Luscher 1989 : 130) :

- (58) **Soit dit en passant**, les Norvégiens ne sont pas reconnus pour économiser l'électricité
Entre parenthèses, les Norvégiens ne sont pas reconnus pour économiser l'électricité

On effectue la même substitution en norvégien :

- (58') Nordmenn er, **i parentes bemerket**, ikke kjent for å spare på strøm

Il s'agit donc d'une utilisation digressive à la fois dans l'original et la traduction.

- (59) I 1927 ble det faktisk arrangert egne "kvinne-olympiske leker" i Stockholm, som protest. **For øvrig** uten særlig suksess. (KB1)

Les premiers "Jeux Olympiques féminins" furent organisés séparément à Stockholm, en 1927, en signe de protestation. Leur succès fut **d'ailleurs** limité. (KB1TF)

Cet exemple semble également servir d'illustration d'un emploi digressif. La première proposition constitue *r* et la deuxième *X* apportant une simple information supplémentaire sans valeur argumentative. Il en est de même dans les deux versions.

5.2.2.2. *Dessuten*

La deuxième contrepartie norvégienne de *d'ailleurs* dans le corpus est *dessuten*. Dans les dictionnaires (*Fransk blå ordbok* et *Stor norsk-fransk ordbok*), cet adverbe se traduit par *en outre*, *en plus*, et *puis* : il marque fortement l'addition. *Dessuten* vient du norrois *þess* « det » + *uten* (*Bokmålsordboka*) et signifie « i tillegg til det, ellers ». Selon *Norsk Riksmålsordbok*,

dessuten est employé 1) « når man fremfører noe som tjener til ytterligere forklaring eller begrunnelse » et 2) « når man meddeler noe som et innskrenkende eller opphevende tillegg til det foregående ». Il semble donc que *dessuten* correspond bien aux utilisations argumentative de Ducrot et d'auto-correction de Luscher (voir X). Il devrait être moins digressif que *for øvrig* : son caractère d'addition favorise l'ajout d'un second argument à un autre argument en rapport avec une assertion.

(60) Hvorfor skulle jeg si nei når noen av trelleene hans ville stikke seg unna på skipet mitt? **Dessuten** er jarlen død nå. (TTH2)

Pourquoi aurais-je dit non quand quelques-uns de ses esclaves ont voulu s'enfuir sur mon navire? **D'ailleurs** le jarl est mort maintenant. (TTH2TF)

Une analyse de cet extrait révèle les éléments suivants : *r* [pourquoi aurais-je dit non ?] *P* [quelques esclaves ont voulu s'enfuir] et *Q* [Le jarl est mort maintenant]. Cet exemple correspond bien à l'utilisation argumentative de *d'ailleurs* chez Ducrot. Le locuteur communique un énoncé contentant *r* (ici sous forme d'une question rhétorique). Il donne ensuite deux arguments explicites et indépendants, *P* (sous forme d'une subordonnée) et *Q* (dans une proposition indépendante introduite par *d'ailleurs*). Chaque argument exprime une raison sur laquelle s'appuie le locuteur afin d'expliquer pourquoi il n'a pas « dit non », ce qui correspond bien à la première valeur de *dessuten* reprise ci-dessus (« tjener til ytterligere forklaring eller begrunnelse »). Il n'y a pas de relation immédiate entre les deux arguments, nous pouvons donc les qualifier d'indépendants.

Quant au schéma d'instructions proposé par Luscher (et repris ci-dessus), l'interprétation de cet énoncé (apportant *Q*) devrait passer par quatre étapes. L'idée que l'argument *Q* apporte une information supplémentaire, lors d'un « second acte discursif », à un énoncé complet préalable, à savoir *P*, justifie *aa* : ne pas conserver les assomptions produites par le traitement en cours. L'allocutaire ne s'attend donc pas à un second argument de *r*, puisqu'il y a déjà *P*. Cependant, lorsqu'il lit/entend la proposition introduite par le connecteur *d'ailleurs*, il comprend qu'elle contient effectivement une information liée à *r* (*ba* : récupérer une assomption contextuelle (ou cotextuelle)). La nouvelle information apportée par *Q* force l'allocutaire à interpréter le passage à nouveau, à *ca* : « réévaluer » l'assomption contextuelle (cotextuelle), (le locuteur avait-il raison ou non de ne pas dire non ?). Dans le cas

d'une argumentation, comme ici, le locuteur parvient à la renforcer, puisque l'allocutaire devra admettre que l'argument *Q* va dans le même sens que *P* (explicite ou non), soutenant ainsi *r* (*da* : renforcer l'assomption contextuelle (cotextuelle) récupérée et réévaluée).

La présence de *d'ailleurs* semble importante dans ce passage. Sinon, l'allocutaire aurait des difficultés à voir le lien entre *Q* et *r*, autrement dit à voir que *Q* est un argument supplémentaire à *P* apportant une justification à *r*.

Dans l'original norvégien, *dessuten* exprime bien la supplémentarité, l'idée d'un second argument ajouté après coup, condition nécessaire pour l'application du système des instructions de Luscher.

(61) C'était l'unique endroit où il leur était donné de rencontrer des femmes, le plus souvent des paysannes à silhouette de calebasse, alourdies de cabas, qui martelaient le sol d'un pas endolori. Elles posaient **d'ailleurs** un regard méprisant sur les Vêtements-Blancs, ces hommes qui n'étaient pas des hommes, ces êtres efflanqués aux pommettes pâles qui amassaient, année après année, l'or de leurs abondantes récoltes sans jamais en faire profiter femme ni enfant, cette horde fuyante et indésirée à laquelle on attribuait les vices les pires et les pratiques les plus inavouables. (AM1)

Som regel så de bare magre og sjuskete bondekvinne, som bar tunge bærer og trampet avsted med plagede skritt. **Dessuten** så de på De hvitkledde med forakt, de var jo ikke ordentlige menn, disse utmagrede skikkelsene med bleke kinn som år ut og år inn gikk og sparte på gullet fra deres rike grøde og hverken lot kvinner eller barn få glede av det. Denne sky og uønskede horden ble tillagt de verste laster og de mest ujevnelige skikker. (AM1TN)

Une première analyse permet de distinguer les éléments suivants : [C'était l'unique endroit où il leur était donné de rencontrer des femmes] [le plus souvent des paysannes à silhouette de calebasse...] [Elles posaient d'ailleurs un regard méprisant sur les Vêtements-Blancs] La formule *r* : *P d'ailleurs Q* semble plus difficilement applicable ici, du moins d'une façon directe. Il n'y a pas d'énoncé explicite exprimant *r*. L'adjectif épithète *unique* exprime tout de même quelque chose qui semble pertinent à retenir pour l'interprétation du passage, permettant de deviner une assertion *r* [Ils rencontraient rarement des femmes]. Ensuite, l'élément suivant apporte une information concernant ces femmes : [Elles étaient paysannes, peu attirantes, fatiguées]. Enfin la proposition avec *d'ailleurs* : [Elles méprisaient les Vêtements-Blancs]. Puisque la présence de *d'ailleurs* implique, selon Ducrot, qu'il y a deux arguments en jeu (le premier peut être implicite ou non accessible pour l'allocutaire), une

interprétation possible est la suivante : *r* : [les hommes en question avaient du mal à rencontrer des femmes bien] *P* [les seules femmes qu'ils rencontraient étaient peu attirantes] *d'ailleurs* *Q* [ces femmes étaient peu sympathiques].

L'utilisation de *dessuten* renforce l'idée d'une argumentation de la part du locuteur : elle souligne l'ajout d'un deuxième argument *supplémentaire*. Dans ce sens le connecteur est indispensable. Il y a, par ailleurs, une remarque à faire concernant la version norvégienne par rapport à l'original français : « Elles posaient d'ailleurs un regard... » versus « Dessuten så de på De hvitklede » Le référent est évident en français (*des femmes* dans la phrase précédente), alors que la forme *de* qui n'indique pas le genre en norvégien risque de créer une certaine confusion (cf. « Som regel så *de* bare » dans la phrase précédente, renvoyant aux hommes en question). Il ne faut cependant pas oublier qu'il s'agit là d'un extrait de texte et que le cotexte rend de telles confusions moins probables (l'expression *Vêtements-Blancs* est sûrement déjà introduite dans le texte).

(62) Les modes démocratiques de décision qui permettent la gestion des différences sont aujourd'hui, pour l'essentiel, ceux qui furent élaborés au 18^e siècle. Il n'est pas certain qu'ils soient appropriés à des choix peu réversibles, et engageant l'avenir à long terme : nous ne pouvons **d'ailleurs** pas interroger nos descendants — les principaux intéressés — sur l'opportunité de créer des poubelles nucléaires ou des populations d'individus génétiquement identiques. (AMF1)

De demokratiske avgjørelsesmetodene som gjør det mulig å regjere mangfoldet er i det vesentligste fortsatt de samme som de som ble utviklet på 1700-tallet. Det er ikke sikkert at de er egnet til å foreta uomstøtelige valg som forplikter langt inn i fremtiden. **Dessuten** kan vi vanskelig spørre våre etterkommere — som det jo virkelig angår — om det behager dem at vi skaper kjernefysiske søppeldunker og befolkninger som består av genetisk identiske individer. (AMF1T)

Je poursuis la quête d'une conclusion et ses deux arguments : *r* : [Il n'est pas certain qu'ils soient appropriés...] où « ils » a pour antécédent « les modes démocratiques... » de l'énoncé précédent. Les deux points donnent une indication que c'est bien cette affirmation que soutient la proposition avec le connecteur : *Q* : [Nous ne pouvons d'ailleurs pas interroger nos descendants...] Il nous manque alors *P* ; il faut chercher dans le cotexte. Pourquoi les modes démocratiques ne seraient-ils pas appropriés ? Une explication plausible est la suivante, qui se trouve dans l'énoncé précédent : [ils furent élaborés au 18^{ème} siècle]. Il s'agit sans doute de *P*. L'emploi de *d'ailleurs* est par conséquent argumentatif ici.

En norvégien, les deux points sont remplacés par un point, sinon l'analyse reste la même pour les deux versions. *Dessuten* souligne bien la supplémentarité, l'idée d'un deuxième argument venant s'ajouter à un premier qui a déjà été avancé (ou qui se trouve dans le contexte ou cotexte) afin de soutenir une affirmation.

5.2.2.3. *Forresten*

Nous arrivons enfin au troisième connecteur norvégien à traiter dans cette partie : *forresten*. Selon Heggelund (1981 : 205), cet adverbe indique particulièrement une rupture dans le raisonnement. Une association d'idées chez le locuteur fait que le premier argument renvoie au deuxième argument, sans que pour autant celui-ci ne soit obligatoirement un renforcement du premier. Il est traduit par *du reste*, *d'ailleurs* et *en outre* dans les dictionnaires (*Fransk blå ordbok* et *Stor norsk-fransk ordbok*), il est donc lié à la fois à *for øvrig* et à *dessuten*. Il me semble pourtant que *forresten* est moins additif que *dessuten*, parce que *forresten* a davantage ce caractère de « second acte discursif » s'approchant ainsi plus de *for øvrig*. Cet adverbe, qui est d'origine française (*reste*), exprime entre autres, selon *Norsk Riksmålsordbok* : 1) « Hva det øvrige angår, i andre henseender, på andre måter, for øvrig, ellers » et est employé 2) « i utsagn som knytter seg til det foregående som en tilføyelse under et nytt synspunkt, som en vending i talens retning, som noe nytt den talende kommer til å tenke på ». La digression devrait donc être favorisée par ce connecteur, plutôt que l'argumentation.

(63) Gangloftet var bygd oppå den gamle glassverandaen. Det var **forresten** ikke så mye igjen av glasset. (HW1)

Le grenier surplombait la véranda. Où ne restait **d'ailleurs** plus beaucoup de verre. (HW1TF)

Il est d'abord frappant que « glassverandaen » est traduit par « la véranda », l'argument introduit par *d'ailleurs* semble ainsi n'avoir lieu d'être. Il en est de même dans la traduction du titre du roman (*Huset med den blinde glassveranda – La véranda aveugle*). Une recherche dans le cotexte proche ne révèle pas non plus de mention du verre, mais il est possible qu'il en soit question bien avant et que le lecteur soit censé garder cette information en mémoire. L'emploi de *d'ailleurs* semble toutefois peu motivé. En norvégien, en revanche, le connecteur apporte un renseignement supplémentaire en rapport avec ce qui précède : plus précisément, il force le lecteur à effectuer une réévaluation de ce qu'il vient de lire (instruction *ca*), ce qui aboutit à une réinterprétation (*db*) : [la véranda en verre n'est pas en verre !] L'emploi n'est

donc pas argumentatif, mais d'auto-correction.

Forresten en norvégien transmet bien la nature non argumentative de ce passage. Il souligne la présence d'un second acte discursif, d'une information ajoutée après coup, par association d'idées.

(64) — Tu ne dis rien, constate Djahane, ironique mais attendrie. Tant pis, je continuerai à parler seule, **d'ailleurs** c'est moi qui ai tout entrepris jusqu' ici. (AM2)

"Du sier ingen ting," konstaterer Djahan, ironisk, men rørt. "Det gjør ikke noe, jeg kan fortsette å snakke alene, **forresten** er det jeg som har tatt alle initiativer til nå. (AM2TN)

Cet extrait correspond mieux à la formule « canonique » de Ducrot. *r* : [Tant pis] *P* : [je continuerai à parler seule] *Q* : [C'est moi qui ai tout entrepris jusqu'ici] Le deuxième argument apporte un soutien supplémentaire à *r* « tant pis » (= cela ne fait rien). L'emploi est par conséquent argumentatif.

L'emploi de *forresten* nous fait penser que le locuteur vient de se rendre compte du deuxième argument. La présence de *forresten* indique ici également une certaine rupture dans le raisonnement : un argument qui s'impose par une association d'idées, une petite « déviation » sur la route de Nølke. L'aspect argumentatif me semble moins frappant en norvégien qu'en français ; l'aspect digressif d'autant plus fort. L'analyse reste cependant la même aussi pour la traduction norvégienne.

(65) Depuis quatre ans qu'elle l'exerce, Laure ne sait toujours pas si elle aime son métier. Qu'est-ce que cela veut dire **d'ailleurs**? (DS1)

Etter fire år i yrket vet hun fremdeles ikke om hun liker det. Hva vil det si **forresten**? (DS1TN)

r : [(...) Laure ne sait toujours pas si elle aime son métier] *P* : [Information cotextuelle ou inaccessible] *X* : [Qu'est-ce que cela veut dire ?] Il s'agit d'une rupture dans le raisonnement : en employant *d'ailleurs*, le locuteur marque une distance entre le premier acte discursif – où il donne de l'information concernant Laure et son métier – et le second, où il s'adresse à l'allocutaire, ou à tous en général, en posant une question plutôt du domaine de la philosophie.

Cette analyse est en partie vérifiée par le choix du traducteur : *forresten* indique une digression, une rupture dans le raisonnement plutôt qu'une argumentation.

- (66) Mais, de l'éducation de sa fille, la sultane estime qu'elle est seule juge. Comme de toutes les affaires de la maison, **d'ailleurs**... (KM1)

Men når det gjelder datterens oppdragelse, mener sultanaen hun selv best kan bedømme den. Som når det gjelder alt annet i huset, **forresten**. (KM1TN)

r : [La sultane estime qu'elle est seule juge de l'éducation de sa fille] *P* : [non pas donnée explicitement ici] *X* : [Elle l'est aussi de toutes les affaires de la maison]. L'information dans la proposition avec le connecteur est supplémentaire, il y a une petite rupture dans le raisonnement. L'emploi de *d'ailleurs* est donc digressif, ce qui est souligné par l'utilisation de *forresten*, qui, me semble-t-il, privilégie la digression.

5.2.2.4. *Autres contreparties*

24 contreparties norvégiennes à *d'ailleurs* figurent dans près de la moitié des exemples si nous ne considérons pas les absences ou les constructions différentes. Il y a une présence importante de la conjonction *og*, qui par son caractère additif semble correspondre à l'exigence d'ajouter un deuxième argument allant dans (plus ou moins) la même direction que le précédent.

5.2.2.5. *Absence*

Puisque *d'ailleurs* lie deux arguments du même sens, nous pourrions penser qu'il est moins indispensable pour l'interprétation du message qu'un connecteur d'opposition-concession par exemple (*cependant*). Effectivement, nous remarquons que dans 24% des extraits norvégiens, il n'y a pas de contrepartie à *d'ailleurs*, contre 15% pour *cependant* (voir 4.1.). Dans un quart des exemples en *d'ailleurs* en français du corpus, on se passe alors de terme de liaison en norvégien. Nous allons étudier certains de ces exemples :

- (67) Vakker var hun også den gangen jeg kastet øyne på henne. Det er fire mannsaldre siden noen i hennes slekt var treller. (TTH2)

Et lorsque j'ai jeté mon dévolu sur elle, c'était un beau brin de fille... **D'ailleurs**, cela fait quatre générations que personne dans sa famille n'est plus esclave. (TTH2TF)

Dans l'extrait norvégien, il est difficile de voir une liaison nette entre les deux énoncés, mais avec le *d'ailleurs* dans la version française le rapport est plus facile à saisir : le locuteur souligne les qualités de cette fille (*r*) : elle était belle (*P*), et en plus cela fait longtemps que personne dans sa famille n'est esclave (*Q*). Effectivement, lorsque je m'appuie sur le cotexte il s'avère que *Q* renvoie à une phrase plus haut dans le passage : « d'ailleurs, tu as même épousé une fille qui descendait d'une famille d'esclaves... ». Mon interprétation était donc correcte, et il était plus simple de saisir le sens du message hors cotexte avec le connecteur ; mais avec la phrase du cotexte « Giftet deg med en av trelleætt har du også » on peut s'en passer en norvégien.

(68) — Non, il est riche et il a une bonne position au ministère des Finances. C'est **d'ailleurs** le damad, votre père, qui l'a recommandé à la sultane. (KM1)

— Tvert imot, han er rik og har en god stilling i Finansdepartementet. Det er Deres far, damaden, som har anbefalt ham til sultanaen. (KM1TN)

Nous avons ici un emploi canonique du connecteur : *r* : [Non], *P* [il est riche...] *d'ailleurs* *Q* [C'est le damad, votre père, qui...] L'absence dans la traduction norvégienne indique que ce connecteur n'est pas vraiment indispensable, que l'allocutaire est capable de repérer le lien entre les arguments à l'aide du contexte. Il n'y a pas d'opposition entre les arguments, donc le locuteur ne risque pas de mauvaise interprétation de la part de l'allocutaire. Le locuteur perd cependant un peu de sa force argumentative, en ne disant pas explicitement que « voici un deuxième argument qui souligne ce que je viens de dire ».

(69) (P) Respecter, en soi et en autrui, la personne humaine : pour Kant (comme **d'ailleurs** pour St Thomas) cette obligation est absolue et sans exception. (AMF1)

(P) For Kant (som for Thomas Aquinas) er plikten til å respektere mennesket i seg selv og i andre absolutt og unntaksløs. (AMF1T)

r : [L'obligation de respecter la personne humaine est absolue pour Kant] *P* [information non pas explicite dans ce court extrait] *d'ailleurs* *X* [c'est également valable pour St Thomas]. Le

fait que la proposition avec le connecteur soit entre parenthèses, souligne son caractère digressif. Elle ne sert pas à renforcer l'argumentation. Une contrepartie de *d'ailleurs* dans la traduction norvégienne la rendrait, à mon avis, assez lourde.

5.2.2.6. *Sans équivalence*

Pour 6% des exemples en *d'ailleurs* il n'y a pas d'équivalence entre les versions française et norvégienne : les traducteurs ont opté pour une solution différente au niveau syntaxique ou autre. Nous ne pouvons donc pas trouver l'élément équivalent à *d'ailleurs* en norvégien, mais les choix du traducteur peuvent toutefois nous guider.

- (70) Som i Fortvilelse gjenskapte Munch også her en opplevelse fra flere år tilbake. Fra nå av skulle erindringsaspektet få en stadig større betydning, **i overensstemmelse med** hans ofte gjentatte utsagn: "Jeg maler ikke det jeg ser, men det jeg så." (AE1)

Ces retours en arrière allaient désormais devenir presque systématiques chez lui. Il se plaisait **d'ailleurs** à répéter: "Je ne peins pas ce que je vois, mais ce que j'ai vu." (AE1TF)

Ici, la locution prépositionnelle « i overensstemmelse med » semble créer un lien entre les propositions dans l'original norvégien. Il lie un argument à la proposition qui précède, qui constitue une assertion à démontrer. Dans la traduction française, c'est *d'ailleurs* qui souligne la présence d'un deuxième argument *Q* à *r* [Ces retours en arrière allaient désormais devenir...]. La structure argumentative est donc la même dans les deux versions.

- (71) (P) Dessverre var det ikke mange som hørte prekenen, **men** desto mer fikk den vinger og fløy vidt omkring. (BHH1)

(P) Malheureusement, il n'y avait pas eu grand monde pour entendre le sermon, ce qui, **d'ailleurs**, n'en contribua que plus à accroître son audience. (BHH1TF)

L'original norvégien contient une opposition entre les deux propositions, soulignée par la présence de la conjonction *men*. Une interprétation logique du premier argument serait que si peu de monde écoutait le pasteur, celui-ci ferait moins d'effort lors du sermon. Or, ce n'est pas le cas, au contraire ; ce qui justifie l'emploi de *men*. Dans la traduction française, en revanche, cette opposition n'a pas lieu : le traducteur transforme la seconde proposition en une

digression à l'aide de *d'ailleurs*. Remarquons que selon Ducrot (1980 : 203), leur nature différente interdit une substitution de ces deux connecteurs. Dans cet extrait c'est, bien évidemment, le fait que le traducteur se soit libéré de la forme de l'original qui explique la présence de *d'ailleurs* à la place de *mais*. Le cotexte n'est plus le même, le sens véhiculé est légèrement changé, mais la qualité de la traduction n'en est pas pour autant appauvrie.

5.2.2.7. Récapitulation

L'analyse de ces exemples en *d'ailleurs* et ses contreparties norvégiennes montre que l'emploi de ce connecteur peut être digressif aussi bien qu'argumentatif. Luscher nous a fourni des outils afin de distinguer les emplois ; l'analyse contrastive illustre également les différences entre ces emplois par la présence des trois contreparties *for øvrig*, *dessuten* et *forresten*. Bien que les trois correspondent au même connecteur, ils présentent des utilisations différentes : *for øvrig* et *forresten* privilégient un emploi digressif, alors que *dessuten* souligne davantage le caractère argumentatif de l'énoncé.

Si *d'ailleurs* met en valeur l'existence d'un deuxième argument en rapport avec un argument qui précède, les deux sont co-orientés et l'allocutaire serait à même de saisir le message du locuteur aussi sans ce connecteur. Un quart des versions norvégiennes leur manquent, ce qui souligne son caractère non indispensable. Au niveau de la cohérence et de l'argumentation, en revanche, *d'ailleurs* et ses contreparties norvégiennes apportent une information précieuse. Cette information serait-elle moins importante en norvégien ? J'espère pouvoir apporter des petits éléments de réponse à la fin de ce mémoire.

5.3. En effet

L'utilisation de *en effet* m'intriguait beaucoup lorsque j'apprenais le français. Je n'arrivais pas bien à saisir son sens, ni à trouver une traduction satisfaisante en norvégien. Avec le temps j'ai appris à connaître et à apprécier cet adverbe – il me semble toutefois qu'il n'a pas de contrepartie naturelle en norvégien. C'est pourquoi j'ai souhaité l'étudier de plus près à l'aide d'un corpus. Cependant, un défi particulier survient lors de l'étude de cet adverbe : il a deux significations distinctes. D'abord selon Riegel *et al.* : « La locution *en effet* peut concurrencer *car* pour indiquer une justification » ; « Le pléonisme couramment critiqué *car en effet* s'explique par la valeur première d'*en effet* (« effectivement », « en réalité ») (Riegel *et al.* 1994 : 621). Selon *le Petit Robert* de 1992, cette dernière utilisation est archaïque, alors que le sens moderne est le suivant : « S'emploie pour introduire un argument, une explication. V.

car. » Cette distinction m'a posé des problèmes dans mon analyse, puisque j'ai rencontré bien des cas où *en effet* semble correspondre à *effectivement*, en marquant une confirmation d'un élément précédent. Or, plus tard je me suis servie d'un *Petit Robert* de 1993, dans lequel un sens moderne a été ajouté à celui que nous venons de voir : « S'emploie pour confirmer ce qui est dit (⇒ assurément, effectivement) ». Une consultation du *Trésor de la langue française* se rejoint à cette division de l'utilisation moderne de *en effet* : « a) Confirme ce qui vient d'être dit » et b), avec valeur de conjonction de coordination : « Sert de liaison ; (...) Synonyme *car.* »

C'est l'utilisation décrite dans *b)* qui nous intéresse avant tout ici, puisqu'il s'agit d'un connecteur qui lie deux propositions en y ajoutant une explication qui aide à interpréter le sens global. Riegel *et al.* opposent également cet *en effet* à celui de *a)*, en qualifiant *b)* seulement de connecteur (Riegel *et al.* 1994 : 621). Or, comment distinguer entre les deux emplois ? Cela constitue une tâche parfois compliquée ; il arrive en effet que les deux interprétations semblent possibles. Chose qui est, à mon avis, dûe au fait que dans les deux cas il est question d'un énoncé qui en soutient un autre. *En effet a)* confirme un énoncé précédent dans le sens « oui, c'est vrai », alors que *en effet b)* justifie un énoncé précédent en apportant un argument en sa faveur. Vus sous cet angle, les deux emplois peuvent avoir une valeur argumentative et connective : l'un confirme alors que l'autre justifie l'énonciation précédente, en liant la proposition à laquelle ils sont liés syntaxiquement à une proposition antérieure. Parfois *en effet* peut figurer tout seul, sans une proposition *Y* explicite, mais celle-ci existe toujours, seulement d'une façon implicite (p.ex. dans le cas d'une question avec une réponse confirmative). Il me semble donc approprié de traiter des deux utilisations modernes de *en effet*. En revanche, j'ai choisi d'écarter les exemples en *en effet* dans le sens « en réalité », où la locution adverbiale ne me semble pas servir de connecteur (c'est le cas de 27 exemples sur 164) :

(72) Et puis, Félicie était devenue bien vieille, et Nicolas était le parfait valet de chambre: style soigneux, toujours à sa place et digne. Cela dit, M. Proust l'avait trouvé **en effet** terriblement changé. (CA1)

Les synonymes *car* et *effectivement* sont utiles pour distinguer entre les emplois *a)* et *b)*, c'est-à-dire l'emploi confirmatif et l'emploi justificatif :

(73) Ce soir-là, j'avais du mal à dormir. **En effet**, j'avais fait une sieste auparavant.

Ce soir-là, j'avais du mal à dormir. **Car** j'avais fait une sieste auparavant.

*Ce soir-là, j'avais du mal à dormir. **Effectivement**, j'avais fait une sieste auparavant.

Le troisième exemple peut être correct, mais seulement dans le cas où le locuteur répond d'une façon confirmative à un énoncé précédent (p.ex. l'allocutaire qui interrompt : « C'est normal, tu avais fait une sieste ! ») Sinon cette construction n'est pas acceptable, ce qui prouve l'existence d'un *en effet* argumentatif (*b*) qui introduit un argument pour justifier ce qui vient d'être dit (cf. *car*). Le contenu du deuxième énoncé est nouveau et ne paraît pas comme une confirmation directe du premier énoncé (on peut bien faire une sieste et tout de même s'endormir facilement la nuit). Un autre exemple :

(74) Lyon comprend beaucoup d'habitants. **En effet**, c'est la deuxième ville de France.

Lyon comprend beaucoup d'habitants. **Car** c'est la deuxième ville de France.

Lyon comprend beaucoup d'habitants. **Effectivement**, c'est la deuxième ville de France.

Ici, l'emploi de *en effet* peut toujours être interprété comme argumentatif, parce que le premier énoncé contient une affirmation que justifie le second en donnant un argument. Ce que prouve la construction avec *car*. Si *effectivement* est également possible, la relation doit en même temps pouvoir être interprétée comme de confirmation, c'est-à-dire que le second énoncé confirme le premier directement (cf. remplacement de *effectivement* par *oui* : « Lyon comprend beaucoup d'habitants. Oui, c'est la deuxième ville de France »).

5.3.1. Notions théoriques.

« Le groupe λ -1 » met en avant un certain nombre de différences syntaxiques et sémantiques entre *car*, *puisque* et *parce que* dans leur article justement intitulé « Car, parce que, puisque » (1975). Comme *en effet* est donné comme synonyme de *car* par les dictionnaires et grammaires consultés, les deux partagent peut-être quelques propriétés syntaxiques. Je vais donc tenter d'appliquer les tests proposés par λ -1 aussi pour *en effet* :

Car a besoin d'un avant-texte :

(75) Puisque tu me le dis, je le crois.

Parce qu'il a eu son bac du premier coup, il se croit un génie

*Car il fait beau, je vais sortir (« Le groupe λ -1 » 1975 : 249)

Ce test est difficilement applicable pour *en effet* à cause de son double sens (on peut bien dire « En effet, il fait beau, je vais sortir »). Les auteurs de l'article affirment que « *p* existe toujours dans le texte précédant *car q* » (*ibid.*). Nous pouvons supposer qu'il en est de même pour *en effet b*), introducteur d'un argument, qui a besoin d'un énoncé précédent à justifier.

Ensuite, *car* et *puisque* ne peuvent pas introduire des propositions qui répondent à une question avec *pourquoi*, en opposition à *parce que* :

(76) *Pourquoi le triangle ABC est-il rectangle ? Puisqu'il a un angle droit.

*Pourquoi est-il parti ? Car il était fatigué. (*op.cit.* : 250)

*Pourquoi tu as abandonné l'école ? En effet, je suis maintenant décidé à devenir peintre.

D'autres tests encore montrent qu'il existe une opposition syntaxique entre *parce que* et *car/puisque*. *En effet* serait donc peut-être aussi synonyme de *puisque*. Or, au niveau sémantique, il existe bien une différence entre *car* et *puisque*, soulignée par Ducrot *et al.* dans *Les mots du discours* (1980). Cette différence résulte de ce que Ducrot appelle la *polyphonie*. Il s'agit de savoir si le locuteur prend son énonciation à son propre compte où si ce qu'il prononce est l'avis de quelqu'un d'autre. Je lui emprunte un exemple :

(77) Sortons, puisqu'il fait beau

Sortons, car il fait beau (*op.cit.* : 47)

Ainsi, l'énoncé avec *puisque* peut renvoyer à un énoncé précédent où une autre personne que le locuteur a mentionné le beau temps ; l'énoncé avec *car*, en revanche, ne peut transmettre que l'avis du locuteur lui-même. Il me semble que *en effet* n'a pas non plus cette possibilité de reprendre l'avis d'une autre personne, mais introduit au contraire une justification de la part du locuteur par rapport à l'énonciation précédente.

Le groupe λ -1 propose d'autres différences sémantiques afin d'expliquer les différences entre *car* et *parce que*, je vais essayer de me baser sur leurs idées afin de décrire le connecteur *en effet*. Ils affirment que *parce que* est entièrement lié aux contenus des propositions *X* et *Y* qu'il lie : « il constitue à partir d'eux une idée nouvelle, l'idée d'une action

causale de *Y* par rapport à *X* » (« Le groupe λ -1 » 1975 : 257). Ce qui donne la formule « X CAUS Y » (CAUS→ « avoir pour cause ») (*ibid.*). Le locuteur emploie *parce que* afin de marquer une relation de causalité entre deux arguments *p* et *q*. La conjonction peut bien figurer dans des interrogations ainsi que dans des ordres, mais son rôle est toujours affirmatif : l'acte de parole effectué par le locuteur est en effet d'affirmer le lien de causalité entre les deux arguments *q* et *p*.

Quant à *car*, cette conjonction sert à lier deux actes de paroles successifs. « Le premier consiste à énoncer *p*, et le second, à fournir une justification du premier » (*op.cit.* : 265). Ainsi, avec l'énoncé introduit par *car*, le locuteur justifie ce qu'il vient de dire. La justification peut porter sur la façon dont a été dit *p*, sur le mode (affirmation, interrogation, ordre) et sur la vérité :

(78) C'est un franc salaud, car il faut appeler les choses par leur nom

Viens, car j'ai quelque chose à te dire

Pierre est chez lui, car ses fenêtres sont éclairées (*op.cit.* : 265-266)

λ -1 propose la formule suivante pour un énoncé affirmatif : « A « *p* », J_{AP} « *q* » » (*ibid.*) où nous avons d'abord l'affirmation de *p*, ensuite une justification de l'affirmation de *p* à l'aide de *q*. *Car* argumentatif porte, selon eux, surtout sur la vérité d'une affirmation ; autrement dit, il introduit le plus souvent un argument *q* qui justifie *p* en fournissant une preuve de *p*. *En effet* peut avoir la même utilisation, cf. cet exemple tiré du corpus :

(79) Car, les dimanches suivants, les bancs de celle-ci furent aussi remplis que lors de mémorables journées pascales. Nombreux étaient **en effet** les gens qui avaient envie de voir à quoi ressemblait un pasteur qui, ayant été surpris à forniquer, avait dû se marier en catastrophe dans une autre paroisse. (BHHITF)

Le locuteur affirme d'abord *p* [les bancs furent aussi remplis qu'à Pâques]. Afin de justifier cet acte de parole, il continue avec *en effet q* [beaucoup de gens avaient envie de voir à quoi ressemblait ce pasteur qui avait dû se marier en catastrophe] (le connecteur étant enchâssé dans la proposition). Selon les idées de λ -1 présentées ci-dessus, une substitution de *parce que* à *en effet* dans ce passage transformerait les deux actes de parole (affirmation + justification de l'affirmation) en un seul (affirmation d'une relation causale).

λ -1 explique pourquoi le groupe *p car q*, c'est aussi le cas pour *p puisque q* (et j'ajoute pour ma part *p en effet q*) ne peut pas être l'objet d'une question (voir test ci-dessus) : « il ne présente aucune unité au niveau du contenu mais seulement au niveau de l'activité de parole (le second acte est accompli « à propos » du premier) » (« Le groupe λ -1 » 1975 : 268) :

(80) *Pourquoi les bancs furent-ils aussi remplis qu'à Pâques ? **En effet**, nombreux étaient les gens qui avaient envie de voir...

Autrement dit, si *en effet* soit introduit un argument pour justifier l'énonciation qui précède, soit confirme directement celle-ci, il ne peut pas servir comme réponse à une question avec « pourquoi ».

Car est une conjonction et doit par conséquent se placer en tête de la proposition à laquelle il est lié. *En effet*, en revanche, est une locution adverbiale et donc plus libre au niveau de la position syntaxique. Dans 60% des exemples, *en effet* se trouve enchâssé dans la proposition sans être détaché de celle-ci par des virgules. Dans un quart des exemples il est en tête, suivi par une virgule, alors que dans 15% il est enchâssé mais détaché à l'aide de virgules. Comparé à *en effet* non connecteur, ce dernier semble encore plus libre, se plaçant aussi souvent en fin de proposition et seul, en plus des positions mentionnées ci-dessus. Sur les 27 exemples étudiés de *en effet* avec cet emploi, aucune position ne semble vraiment l'emporter sur les autres. Le choix de position syntaxique joue un rôle important au niveau communicatif, comme la prosodie.

5.3.2. Analyse contrastive

Les dictionnaires fournissent des équivalents divers : *faktisk, ganske riktig, det stemmer (Fransk-norsk/norsk-fransk), virkelig [også], da også, jo også ; sagen er den at ; riktignok, ganske vist, ganske riktig ; faktisk, nemlig (Fransk-dansk ordbog)* – cette multitude de traductions montre que mon intuition était juste : il n'existe pas vraiment de contrepartie naturelle, il faut plus ou moins trouver une solution unique pour chaque apparition de *en effet*, en se laissant guider par les exemples donnés ci-dessus.

Dans le corpus nous trouvons les résultats suivants :

Tableau 7. Les contreparties norvégiennes de *en effet* dans le corpus

Absence	49	35,77%
Sans équivalence	20	14,60%
Nemlig	19	13,87%

For	14	10,22%
Faktisk	12	8,76%
Jo	5	3,65%
Fordi	4	2,92%
Egentlig	2	1,46%
Også	2	1,46%
I virkeligheten	2	1,46%
Ja	1	0,73%
Riktignok	1	0,73%
Altså	1	0,73%
Og	1	0,73%
Nettopp	1	0,73%
I sannhet	1	0,73%
Visstnok	1	0,73%
Ganske riktig	1	0,73%
Total	137	100%

Il est frappant que 50% des exemples avec *en effet* ont une version norvégienne soit sans élément équivalent à ce connecteur, soit avec une construction différente. 68 exemples seulement contiennent donc une contrepartie norvégienne. Les trois qui apparaissent le plus souvent sont *nemlig*, *for* et *faktisk*. Les résultats peuvent souligner la difficulté à cerner et à distinguer entre les deux sens de *en effet* (p.ex. *nemlig* et *for* vs. *faktisk*) : j’y reviendrai lors de l’analyse.

5.3.2.1. *Nemlig*

Le plus fréquent de ces trois dans le corpus est *nemlig*. Heggelund (1981 : 215) affirme qu’il existe un rapport entre les deux propositions liées par ce connecteur, mais que ce rapport n’est pas forcément évident à première vue. Selon *Norsk Riksmålsordbok*, cet adverbe vient de l’allemand *nemlîk* et signifie au départ « nevnt ved navn ». Son rôle est d’introduire et souligner une explication ou une justification. Je pense pour ma part qu’il marque plutôt la justification d’une énonciation précédente, cf. les tests proposés ci-dessus qui distinguent entre *parce que* et *car/puisque/en effet*. *Nemlig* ne peut ni introduire une réponse à une question avec *hvorfor*, il a également besoin d’un avant-texte. Il rentre donc bien dans mon étude comme correspondant à *en effet* connecteur. *Bokmålsordboka* propose encore une utilisation : comme réponse confirmative, au lieu de *oui*. Ce qui correspond à l’autre sens de *en effet*, qui marque une confirmation mais sans introduire un argument. *Nemlig* semble donc détenir ce même double sens que sa contrepartie française. Les dictionnaires norvégien/français soulignent la même chose, car les termes suivants sont censés traduire *nemlig* : *en effet*, *effectivement*, à savoir, *c’est-à-dire*, *deux points* (*Stor norsk-fransk ordbok*).

(81) "Jeg er nu igjen meldt ut af den tekniske skole. Min bestemmelse er nu **nemlig** at blive maler." (AE1)

"J'ai de nouveau abandonné l'Ecole technique. **En effet**, je suis maintenant décidé à devenir peintre." (AE1TF)

Le locuteur affirme d'abord *p* en disant [J'ai de nouveau abandonné l'Ecole technique]. Il effectue, selon Ducrot, un « acte de parole » qu'il aimerait justifier. Comment justifier pourquoi on a dit ce qu'on vient de dire ? En donnant un argument qui affirme la vérité de l'énonciation. Le locuteur cherche donc à justifier le fait qu'il a dit *p*, il le fait en fournissant une explication lors d'un second acte de parole *q* : [Min bestemmelse er nu **nemlig** at blive maler.]

Il n'y a pas de lien évident entre les deux énoncés, ce qui justifie la présence d'un connecteur dans les deux versions. L'expression déictique *maintenant* apporte une information suffisante pour marquer le lien et guider l'allocutaire dans l'interprétation. Le connecteur renforce cependant ce lien, qui est encore plus fort dans la traduction française où *en effet* figure au début de la proposition. Détaché par une virgule en tête, le connecteur est mis en valeur : ainsi le locuteur souligne ce qui vient d'être exprimé lors du premier acte de parole, en même temps qu'il annonce l'arrivée d'une justification. Enchâssé dans l'énoncé sans être détaché par des virgules, le rôle de *nemlig* est moins mis en valeur dans l'original norvégien.

(82) Som så ofte i Munchs kunst er dette imidlertid en feildatering. Familien flyttet **nemlig** tilbake til Fossveien (nå til nr. 9) allerede i oktober 1883, og bildet må derfor høyst sannsynlig være malt før dette tidspunkt. (AE1)

Comme souvent chez Munch, la date est erronée. La famille avait **en effet** réemménagé à Fossveien (cette fois au n° 9) dès octobre 1883 et le tableau doit donc très probablement avoir été peint plus tôt. (AE1TF)

Le locuteur affirme dans *p* qu'il s'agit d'une erreur : [la date est erronée]. L'acte de parole consiste donc à critiquer. Lorsqu'on critique, et surtout dans une situation comme celle-ci, où nous avons sans doute affaire à un bibliographe cherchant à être pris au sérieux, il est d'usage de justifier sa critique en donnant des arguments qui démontrent sa vérité. Le locuteur effectue

donc un second acte de parole, où il explique pourquoi il a dit ce qu'il vient de dire : [La famille avait réeménagé dès octobre 1883...]. Le connecteur n'est pas indispensable pour l'interprétation du message véhiculé ; le passage « et le tableau doit donc très probablement... » lie l'énoncé à ce qui précède en explicitant justement la justification. *En effet/nemlig* apporte tout de même une marque de liaison et de justification supplémentaire qui rend plus simple l'interprétation. Un lecteur pourrait, en effet, penser que l'auteur passe à autre chose, avant de réaliser que le passage est toujours en rapport avec ce qui précède (la date erronée). Laissons-nous nous inspirer des instructions inférentielles de Luscher (voir 5.2.1.2.) : le lecteur devrait donc mettre de côté « les assomptions produites par le traitement en cours » (Luscher 1994 : 196), avant de devoir les récupérer une proposition plus loin, après création d'une nouvelle assomption. En revanche, le connecteur présent, le lecteur sait qu'il peut toujours garder l'interprétation effectuée en tête, sans devoir la mettre de côté pour enfin la récupérer.

Le connecteur est enchâssé sans virgules dans les deux versions, il a donc la même importance dans la traduction que dans l'original.

(83) Cet homme providentiel est un ancien esclave, ce qui, pour les émirs turcs, n'a rien de dégradant. Les princes seldjoukides ont, **en effet**, pris l'habitude de désigner leurs esclaves les plus fidèles et les plus doués à des postes de responsabilité. (AMA2)

Denne skjebnens utvalgte var en tidligere slave, men dét var overhodet ikke noen hemske for en tyrkisk emir. De seltsjukiske fyrstene hadde **nemlig** for vane å utpeke sine mest trofaste og dyktige slaver til ansvarsfulle stillinger. (AMA2T)

Le locuteur affirme que pour les émirs turcs, être un ancien esclave n'a rien de dégradant (*p*). Affirmation qui peut étonner, considérant le rang inférieur social des esclaves ainsi que leur manque de droits. Après avoir effectué un tel acte de parole, susceptible de rendre confus l'allocutaire (« tiens, c'est bizarre, non ? »), le locuteur, du moins s'il souhaite être pris au sérieux, s'engage dans un deuxième acte de parole, comme nous l'avons déjà vu : la justification de *p* par *q* [Les princes seldjoukides ont pris l'habitude de désigner leurs esclaves les plus fidèles...]. Ce qui permet à l'allocutaire, de son côté, de rajuster sa réaction : « bon ; c'est intéressant, je n'étais pas au courant ! ».

Le connecteur est détaché du reste de la proposition par des virgules dans la version française, alors qu'il ne l'est pas dans la traduction norvégienne. *En effet* prend ainsi plus

d'importance à l'aide des pauses prosodiques.

5.3.2.2. *For*

Passons ensuite à la conjonction *for* : dans *Stor norsk-fransk ordbok*, *for* a comme correspondants *car* et *c'est que*. Il devrait donc bien rentrer dans ce cadre comme une marque de justification.

- (84) Tous commencent par baiser le sol, puis ils se relèvent, saluent à nouveau d'une courbette prolongée, jusqu' à ce que le monarque leur fasse signe de se redresser. Alors leur porte-parole prononce quelques phrases, puis ils se retirent à reculons; il est **en effet** interdit de tourner le dos au souverain avant d'avoir quitté la pièce. (AM2)

Alle kysser først marken, så reiser de seg, hilser på nytt med en dyp bøyning helt til monarken gir tegn til dem at de skal reise seg. Da uttaler deres talsmann noen setninger, og de trekker seg baklengs tilbake; **for** det er forbudt å vende ryggen mot herskeren før en har forlatt værelset. (AM2TN)

Cet exemple rejoint le précédent : *p* constitue une affirmation un peu inattendue – bien que cela se fasse toujours devant les majestés européens – qui demande une justification, apportée ensuite par *q*. Puisque *for* est une conjonction, il doit obligatoirement se placer en tête de la proposition, alors que dans l'original français le connecteur se place entre le verbe copule et l'attribut. Cette position privilégie l'accent sur *interdit*, effet peut-être souhaité de la part du locuteur afin de souligner la sévérité de cette coutume.

- (85) — Devontiden var fornuftens fostertilstand. Og jeg mener det må være tillatt å tale om et fosters formål, **for** jeg går ikke uten videre med på at de første ukene av et svangerskap oppfyller noen hensikt i seg selv, ikke for fosteret. (JG3)

— Le dévonien était le stade foetal de la raison. Et je pense qu'on a le droit de parler de finalité pour un foetus; il me semble **en effet** que les premières semaines de grossesse ne sont pas une fin en soi. (JG3TF)

Le passage est explicitement argumentatif : le locuteur est présent dans l'argumentation et emploie des expressions déictiques telles que « je pense » et « il me semble ». Il est par conséquent facile de repérer *p* et *q* : ces expressions introduisent chacune leur énonciation. Le

locuteur avance un argument : « Je pense que... » qu'il justifiera ensuite, « je pense cela parce que *q* ». Ici ce n'est donc pas l'acte de parole qui est justifié, mais l'acte de pensée.

(86) Det var et finurlig spørsmål. **For** det fantes ingenting mellom disse to delene. (NF1)

C'était une question retorse. Il n'y a rien **en effet** entre ces deux parties du cerveau. (NF1TF)

Le locuteur justifie le fait qu'il trouve la question difficile (*p*) en en fournissant une preuve (*q*). La position de *en effet* met en valeur « Il n'y a rien » en le détachant en tête, par rapport à *for* qui est obligatoirement placé au début de la proposition.

5.3.2.3. *Faktisk*

Nous venons de voir deux connecteurs norvégiens qui correspondent bien à *en effet* en ce qu'ils peuvent introduire un argument servant de justification d'un acte de parole préalable. Le troisième connecteur à étudier, *faktisk*, me semble s'écarter légèrement des deux précédents. *Faktisk* est, selon *Norsk Riksmålsordbok*, un adverbe qui renforce, cf. *virkelig* et *sannelig*. *Faktisk* vient de l'allemand, de *faktum*, et constitue un adverbe modifiant, selon *Bokmålsordboka*. Les contreparties françaises données dans *Stor norsk-fransk ordbok* sont les suivantes : *en fait*, *effectivement*, *à vrai dire*, *en effet*, *vraiment*. Son caractère d'adverbe renforçant indique qu'il s'approche plus de l'autre utilisation de *en effet*, l'utilisation confirmative sans introduire un argument nouveau. Ce qui est souligné par l'exemple donné par *Bokmålsordboka* : *Jeg vet faktisk ikke*. Dans cet énoncé il ne peut pas être question d'un argument exprimé dans le but de justifier une énonciation précédente. Il me semble que *faktisk* contient un élément de surprise, qu'il indique quelque chose qui s'oppose à ce qu'on pourrait logiquement déduire de l'énonciation précédente. Que l'allocutaire doit réévaluer son interprétation. *Faktisk* s'éloignerait donc de *en effet* connecteur, qui est justement un mot-outil au service du locuteur qui cherche à renforcer le message émis. *Faktisk* introduit bien un argument nouveau qui sert à justifier l'énonciation précédente, mais tout en soulignant une opposition. Dans *Hun gir ikke noe til de fattige. Hun er faktisk svært gjerrig*, *faktisk* introduit un argument *q* qui justifie l'énonciation *p*. L'emploi de *faktisk* au lieu de *nemlig* og *for* se justifie si le locuteur (et probablement l'allocutaire) est surpris par le fait que la dame soit très avare, qu'il ne s'y attendait pas. Il y aurait donc une opposition entre une interprétation préalable de la part du locuteur et/ou de l'allocutaire et *p justifié par q*.

- (87) Ce mélange blanc d'air (pneuma) et de liquide fait mousser aussi bien la mer, le vin que le sperme de l'homme. Aristote associe **en effet** exposé scientifique et références mythiques en liant la mélancolie à l'écume spermatique et à l'érotisme et en se référant explicitement à Dionysos et à Aphrodite (953b31-32). (JK1)

Denne hvite blandingen av luft (pneuma) og likvide stoffer gir skum til havet og vinen såvel som til mannens sæd. Aristoteles forbinder **faktisk** vitenskapelig utlegning og mytiske referanser idet han knytter melankolien til sædskummet og erotikken og eksplisitt refererer til Dionysos og Afrodite (953b31-32). (JK1TN)

Dans cet exemple, il semble difficile d'appliquer la formule *p en effet q* où *q* justifie l'énonciation de *p*, parce que *q* semble englober plus que ce qui est explicité dans *p*. Je pense donc qu'il faut chercher un autre *p* antérieur. L'énoncé suivant se trouve plus haut dans le cotexte : « Il faut remonter toutefois à Aristote pour trouver une réflexion complète sur les rapports entretenus par les philosophes avec la mélancolie. » Cette affirmation ressemble plus à l'énonciation *p* recherchée. Il y a ensuite un long passage concernant la mélancolie : « Dans les *Problemata* (30,I), attribués à Aristote, la bile noire (melaina kole) détermine les grands hommes... », celui-ci se termine par le premier énoncé de l'exemple ci-dessus. Enfin il y a *q*, avec *en effet* renvoyant à *p*. Certes, le long segment de texte séparant *p* et *q* est inhabituel. Nous avons cependant vu, chez Nølke, que la portée du connecteur à gauche *X* peut se situer loin de la proposition *Y* à laquelle est lié syntaxiquement le connecteur (voir 2.2.1.2.). Ce qui me frappe davantage est la traduction de *en effet* par *faktisk*. Au lieu de simplement lier *q* à *p* en marquant le rapport de justification, cet adverbe ajoute autre chose : l'idée que l'association faite par Aristote est inattendue. Nuance que je n'arrive pas à trouver dans l'original français. En même temps, le long passage séparant *p* et *q* rendrait l'emploi de *nemlig* ou *for* inacceptable. Une autre solution, peut-être la meilleure à mon avis, aurait été d'omettre le connecteur en norvégien.

- (88) Étant donné que la haine de l'autre était déjà considérée comme "plus ancienne que l'amour", ce retrait masochique de la haine indiquerait-il l'existence d'une haine plus archaïque encore? Freud semble le supposer: il considère **en effet** la pulsion de mort comme une manifestation infra-psychique d'un héritage phylogénétique remontant jusqu' à la matière inorganique. (JK1)

Gitt at hatet til den andre allerede ble betraktet som "eldre enn kjærligheten", indikerer denne masochistiske tilbaketrekningen av hatet at det eksisterer et enda mer arkaisk hat? Freud synes å anta

dette: han anser **faktisk** dødsdriften som en intrapsykisk manifestasjon som går helt tilbake til den inorganiske materien. (JK1TN)

Deux arguments sont liés : *p* [Freud semble le supposer] et *q* [il considère la pulsion de mort comme une manifestation infra-psychique...]. Ici également, l'emploi de *faktisk* me semble peu motivé, pour la même raison que dans l'exemple précédent. Puisque *q* est lié directement à *p*, l'emploi de *nemlig* ou *for* traduirait à mon avis mieux le message original. *Faktisk* fait croire à l'allocutaire que ce que pense Freud est inattendu, ou même exagéré ; ce n'est pas le cas dans la version française.

(89) Il me paraît nécessaire de s'interroger sur cette absence d'interrogation. Il me semble **en effet** que, en acceptant de participer sans s'inquiéter de savoir si l'on pourra dire quelque chose, on trahit très clairement qu'on n'est pas là pour dire quelque chose, mais pour de tout autres raisons, notamment pour se faire voir et être vu. (PB1)

Det synes meg nødvendig å stille spørsmål om denne manglende spørsmålsstillingen. Det virker **faktisk** som om en ved å godta å delta uten å bekymre seg for om en vil få sagt noe, avslører at en slett ikke er der for å si noe, men av helt andre grunner, nemlig for å vise seg fram og for å bli sett. (PB1T)

L'exemple s'analyse selon la formule canonique : *p* [Il me paraît nécessaire de s'interroger...] *en effet* (enchâssé dans *q*) *q* [Il me semble que...]. Le locuteur marque sa présence dans l'argumentation en employant *me*, marque déictique. Il justifie son acte de parole *p*, lors duquel il est justement question de justifier cet acte de parole, par un second acte de parole *q*.

La traduction de *en effet* par *faktisk* me semble moins choquante ici, probablement par la forte présence du locuteur, et par l'argumentation engagée dans *p* où le locuteur prévient justement qu'il va lancer une critique. Ainsi le contenu de *q* peut être interprété comme une confirmation de ce qui vient d'être dit, et non seulement une justification. Ce qui expliquerait la possibilité de remplacer *en effet* par *effectivement* : « Il me semble effectivement que, en acceptant de participer... » où le locuteur renforce, confirme ce qui précède. Ou essayons avec « oui », marque de confirmation par excellence : « Oui, il me semble que... », avec lequel le locuteur souligne ce qu'il vient de dire en le confirmant. Ainsi le traducteur doit effectuer un choix bien réfléchi afin de trouver la traduction la mieux adaptée au passage. Cet exemple montre qu'il n'y a pas toujours une distinction claire et nette entre les deux utilisations de *en effet*.

5.3.2.4. *Autres contreparties*

A part les trois adverbes norvégiens qui viennent d'être étudiés, la recherche dans le corpus nous a donné 13 autres contreparties à *en effet*. *Jo* peut marquer la justification d'une affirmation, alors que *fordi* correspond à *parce que* qui marque l'explication. Certains (*egentlig, i virkeligheten, ja...*) témoignent du double sens de *en effet*. Comme nous venons de voir, il me semble que les emplois peuvent se recouper dans beaucoup de cas et que la distinction marquée dans les encyclopédies est moins nette en réalité.

5.3.2.5. *Absence*

Dans 36% des exemples, *en effet* n'a pas de contrepartie en norvégien. Autrement dit, dans un tiers des exemples où il y a le connecteur de justification en français, l'auteur ou le traducteur norvégien ne l'a pas jugé indispensable. Il a donc été opté pour une simple juxtaposition des propositions. Remarquons que la distribution des exemples avec absence est assez équilibrée entre les originaux et les traductions : le traducteur français a donc ajouté le connecteur aussi souvent que le traducteur norvégien l'a omis.

(90) I høst var Tora kommet på samme parti som Sol på skolen. De to siste årskullene gikk sammen. (HW1)

Cet automne -là, Tora effectua sa scolarité avec Soleil. On avait **en effet** regroupé les élèves des deux dernières années. (HW1TF)

Ici, le rapport entre les énoncés est bien évident, donc le connecteur n'est pas indispensable. L'allocutaire n'est pas obligé de s'appuyer sur le cotexte ou contexte pour saisir le fait que le second énoncé justifie l'affirmation qui précède. En revanche, le manque de connecteur favorise un style plus staccato. Dans cet extrait il s'agit d'un texte littéraire, non argumentatif, d'un style s'approchant plus de la langue parlée que les exemples traités ci-dessus.

(91) A ces sommets la lutte devenait sans merci. Les fils des cadines étaient **en effet** tous princes impériaux, donc tous sultans en puissance. (KM1)

På dette planet var kampen uten nåde. Alle sønnene til cadinene var keiserlige prinser og følgelig mulige sultaner. (KM1TN)

Le lien dans (91) est moins évident. L'apport du connecteur dans l'original français est bien

de souligner qu'il y en a un, mais il faut tout de même consulter le cotexte ou contexte afin de saisir le rapport. Le cotexte nous apprend qu'il est question de *cadines*, qui ont une position supérieure à celle des concubines. Pour devenir cadine, les concubines devaient se battre – ce qui nous amène vers cette lutte sans merci. Elle le valait, car « les fils des cadines étaient en effet tous princes impériaux ». Ainsi le cotexte rend le lien de justification entre les deux énoncés repérable. Il me semble toutefois que l'interprétation demande moins d'effort pour l'allocutaire lorsque ce lien est marqué explicitement.

- (92) Mais peut-être faut-il, pour analyser la convenance fonctionnelle, distinguer deux espèces de finalité objective, à la façon de Kant: la finalité externe ou "utilité" et la finalité interne ou "perfection", qui se rapproche déjà davantage du prédicat ordinaire de la beauté. Il convient **en effet** de distinguer la relation qui unit un objet artificiel, c'est-à-dire un artefact, au besoin qu'il doit satisfaire et celle qui unit un organe naturel à sa fonction, et les différentes fonctions à l'ensemble du corps. (JLA1)

Når man skal analysere den funksjonelle skjønnhetsoppfatningen, blir det kanskje nødvendig å gjøre som Kant, å skille mellom to slags objektiv finalitet eller hensiktsmessighet: den ytre finalitet eller "nytteverdien" og den indre finalitet eller "perfeksjonen", som samsvarer med den vanlige skjønnhetsdefinisjonen. Det er naturlig å vurdere proporsjonene i en laget gjenstand i forhold til behovet den skal tilfredsstillte og sammenligne den med en naturlig organisme som også er bygd opp i forhold til sin funksjon. Det er også naturlig å sammenligne med helheten i kroppens forskjellige deler og funksjoner. (JLA1T)

L'emploi de *en effet* est ici sans aucun doute argumentatif : le locuteur affirme d'abord qu'il faudrait peut-être « distinguer deux espèces de finalité objective ». Cet énonciation constitue *p*. Ensuite il la justifie avec *q*. Le traducteur a choisi d'omettre le connecteur en norvégien ; le lien entre les deux énoncés reste facile à saisir et, de plus, le traducteur a peut-être jugé les énoncés déjà assez longs et « compliqués ». Il a peut-être cherché, justement, à rendre le passage plus clair pour un lecteur norvégien moins habitué aux phrases complexes « à la française ». Ainsi, l'effort d'assurer la cohérence textuelle doit constamment être en équilibre avec celui de privilégier une lecture facile (bien que les deux aillent normalement de pair).

- (93) Når kadavrene lå på disseksjonsbordet framfor ham, kjente Latour en merkelig oppstemthet. All makt lå i deres hender. (NF1)

Le spectacle des cadavres étendus devant lui sur la table de dissection provoquait, de surcroît, chez

Latour une exaltation particulière. Toute la puissance était **en effet** entre leurs mains. (NF1TF)

Il s'agit d'un texte littéraire. La proposition « All makt lå i deres hender » marque un effet de style staccato avec des propositions courtes. Elle est introduite par un groupe nominal avec le quantifieur *all* qui, selon Faarlund *et al.* (1997 : 220), peut marquer un style solennel et littéraire. Le second énoncé est facilement interprété comme un argument expliquant et justifiant le premier, le connecteur n'est donc pas indispensable.

5.3.2.6. *Sans équivalence*

Il est évident que les traducteurs sont parfois obligés de changer la structure de l'original dans la traduction ; par conséquent, le corpus parallèle ne permet pas toujours de comparer les deux versions élément par élément. Je vais en étudier quelques exemples :

(94) (P) Munch valgte å bli maler nettopp på en tid da den internasjonale stil, naturalismen, med sin forankring i naturstudier og tro på et akademiløst kunststudium, tillot en kunstnerkarriere uten dyre opphold ved akademier i utlandet, noe Munch neppe ville ha hatt midler til. (AE1)

(P) Munch choisit de devenir peintre juste au moment où l'on pouvait faire une carrière artistique sans avoir à séjourner dans les académies étrangères — luxe qu'il n'aurait sans doute pas pu s'offrir: le courant naturaliste **en effet**, qui était alors dominant partout, était essentiellement fondé sur l'étude de la nature et partisan d'une formation artistique indépendante des écoles. (AE1TF)

Tous les éléments sont présents dans la traduction, mais le traducteur a choisi de changer leur ordre. Ainsi le fait qu' « on pouvait faire une carrière artistique sans avoir à séjourner dans les académies étrangères » prend de l'importance, puisqu'il est antéposé dans la version française. Afin de souligner également l'élément qui a plus d'importance en norvégien, « den internasjonale stil, naturalismen, med sin forankring i naturstudier og tro på et akademiløst kunststudium », et ainsi rester fidèle à l'original, le traducteur le met d'abord en valeur après deux points, ensuite à l'aide de *en effet*.

(95) Når det bare er et kvarter igjen, ser vi plutselig at det kan bli et problem med publikum, for en stor del av tribunene står fremdeles tomme. Når det er et problem, er det fordi tilskuerne ikke bare skal spille en passiv rolle, de er brikker i regissøren Bentein Baardsons store friluftsteater. (KB1)

Un quart d'heure avant le début de la Cérémonie, nous nous apercevons soudain que de grands espaces se trouvent encore vides dans les tribunes. Le public entre **en effet** en jeu, les organisateurs n'ayant pas réduit les spectateurs à un rôle purement passif: ils sont l'un des éléments du grand théâtre en plein air du maître de cérémonie Bentein Baardson. (KB1TF)

Dans l'original norvégien, il y a un élément qui est omis dans la traduction : « det kan bli et problem med publikum ». La proposition suivante le reprend : « Når det er et problem ». Le manque de traduction de cet élément rend le passage légèrement incohérent en français, à mon avis, et le connecteur ne suffit pas pour lier les deux énoncés, puisque *q* ne justifie aucun *p* (non plus dans le cotexte). *En effet* correspond à *fordi* dans la version norvégienne, marquant la relation de cause. La répétition de « problem » renforce encore plus la liaison en norvégien.

- (96) Igår tidlig da Idun og jeg satt og spiste sammen, fortalte hun meg noe som jeg blir nødt til å tenke nærmere over. Hun blir puffet på skoleveien, og de kaller henne for nazitruka, fordi hun er litt trinn i kroppen og har en far som mottar besøk av Vidkun Quisling. (BHH1)

Hier matin, alors qu'Idun et moi étions en train de manger, elle m'a raconté quelque chose qui m'a fait réfléchir. J'ai **en effet** appris que, sur le chemin de l'école, on la bouscule en la traitant de nazie bouffie. (BHH1TF)

La différence entre les deux versions consiste en ce que le traducteur français a ajouté l'élément « J'ai en effet appris que ». Cet élément ne fait que reprendre « elle m'a raconté » et n'est donc pas indispensable. Il s'agit plutôt d'un pléonasme. En norvégien, « For jeg fikk høre » au début de la seconde proposition serait possible, mais me paraît un peu lourd. En norvégien, le lien entre les énoncés est assuré par le : « fortalte hun meg noe som jeg blir nødt til å tenke over » qui indique et impose une justification.

Le traducteur aurait également pu employer *en effet* sans la proposition qui l'enclasse : « En effet, sur le chemin de l'école, on la bouscule... ».

- (97) Hvis jeg skulle velge et maleri som oppsummerer min egen livsfølelse knyttet til menneskets status som virveldyr, måtte det være dette. I tillegg til mer enn hundre fortryllede menneskeskikkelser har da også kunstneren plassert nesten like mange andre virveldyr i bildet. (JG3)

Si je devais choisir une oeuvre pour résumer mon sentiment que l'homme est juste un vertébré parmi

d'autres, ce serait indiscutablement celui-ci. L'artiste, **en effet**, a mêlé personnages enchanteurs et vertébrés en proportions à peu près égales. (JG3TF)

Le traducteur choisit, en antéposant le GN « L'artiste » et en le détachant du reste de la proposition par l'emploi de *en effet*, de mettre en valeur le thème de l'énoncé. « Kunstneren » se trouve dans une position bien moins saillante dans la version norvégienne. Le complément adverbial de quantité « mer enn hundre » occupe une place plus importante dans celle-ci. Le complément adverbial « da også » constitue un élément qui confirme ce qui précède en introduisant une justification, c'est donc une contrepartie à *en effet*.

(98) Jeg burde reise meg, rette på klærne og si adjø og takk for en hyggelig aften. Avtale senere møte, bestille hotellrom. Få forholdet inn i ordnede, oversiktlige former. (KF1)

Moi, il faudrait que je me lève, puis qu'ayant défroissé mes vêtements, je prenne congé après l'avoir remerciée de cette charmante soirée et fixé un autre rendez-vous pour lequel je réserverais une chambre d'hôtel. Le moment est **en effet** venu de faire entrer notre liaison dans les normes, de la mettre maintenant sur rails. (KF1TF)

La différence de style entre l'original et sa traduction est frappante. Alors que le style original est court, staccato (manque de sujet dans les deuxième et troisième propositions, entre autres), le traducteur a ajouté des éléments (« pour lequel je », « Le moment est en effet venu ») qui assurent un style plus « sophistiqué ». Cette différence de style, outre que la raison évidente que *en effet* se trouve enchâssé dans une proposition qui n'existe pas dans la version norvégienne, explique pourquoi le traducteur a eu recours à un connecteur qui ne figure pas dans l'original : il cherche à créer une bonne cohérence textuelle, au détriment du style de l'auteur.

5.3.2.7. *Récapitulation*

Le nombre élevé d'exemples avec absence ou sans équivalence montre que *en effet* n'a pas de lien de correspondance très fort avec un connecteur norvégien. Beaucoup de contreparties différentes sont employées dans les textes originaux et traduits norvégiens du corpus. Le fait que *en effet* a deux emplois renforce cette diversité de traductions possibles, et rend ainsi plus difficile le travail d'interprétation du traducteur.

En effet justificatif est d'une utilisation avant tout argumentative et stylistique. Ce fait

est souligné par les exemples qui sont surtout tirés de textes très argumentatifs et de style soutenu. Si le norvégien privilégie un style plus simple, ceci peut en partie expliquer le nombre élevé d'absences. La présence d'une contrepartie de *en effet* serait plus souvent superflue et lourde dans un texte, même argumentatif, norvégien, qu'en français. De plus, le lien de justification est le plus souvent facile à saisir même sans connecteur.

5.4. *Donc*

Si *en effet* est d'une utilisation assez restreinte et appartient à un registre de style plutôt soutenu, *donc* est en revanche très fréquemment employé dans la langue française, des conclusions philosophiques du genre « je pense, donc je suis » jusqu'aux « tics » des élèves présentant un exposé devant leurs camarades, ajoutant un « donc voilà » après toutes les trois phrases.

Selon Riegel *et al.* (1994 : 621), « *donc* marque la conclusion d'un raisonnement ou d'une argumentation ». *Le Petit Robert* nous apprend qu'il s'agit d'une conjonction (venant des mots latins *dum* « allons ! » et *tunc* « alors ») « qui sert à amener la conséquence, la conclusion de ce qui précède. » Un deuxième emploi, qui est cependant classé avec le premier, est celui de la « transition pour revenir à un sujet, après une digression. » Des synonymes sont proposés : *en conséquence*, *par conséquent*, *partant*, *par suite*. *Le Petit Robert* indique également un second sens de *donc* : il est utilisé pour exprimer la surprise (« Il voulait donc venir ici ? ») ou pour renforcer une assertion ou une injonction (« Taisez-vous donc ! »). *Le Trésor de la langue française*, pour sa part, opère avec une tripartition de l'utilisation de *donc*. Il affirme sa valeur de conjonction de coordination marquant la relation de conclusion ou de conséquence. Ensuite, il propose un deuxième emploi de *donc*, il s'agirait d'un « adverbe de rappel ou de reprise d'énoncés antécédents ». C'est l'utilisation qui correspond au marqueur de transition proposé par *Le Petit Robert* ci-dessus. Enfin, il y a un troisième *donc* selon le *Trésor de la langue française* : il correspond au second sens indiqué par *Le Petit Robert* et marque « une réaction affective ou expressive devant une situation donnée, exprimée ou suggérée par le contexte ». Les deux dictionnaires sont donc d'accord en ce qui concerne le nombre d'emplois – trois – de ce connecteur, bien que *Le Petit Robert* opère avec deux sens et le *Trésor de la langue française* avec trois. Nous allons voir qu'il convient, en effet, de distinguer entre les différents emplois de *donc*. J'ai choisi de traiter tous les exemples du corpus comme connecteurs, mais une spécification s'imposera tout de même :

nous y reviendrons par la suite.

Selon *Le Petit Robert*, il s'agit donc d'une conjonction de coordination, Riegel *et al.* (1994 : 525) se basent également sur cette classification traditionnelle. *Le Trésor de la langue française* qualifie *donc* de tel dans son premier emploi, et d'« adverbe de rappel ou de reprise » dans son deuxième emploi. *Le bon usage* le classe parmi les adverbes, ce que font aussi Rossari & Jayez (1996 : 118). Riegel *et al.* (1994 : 525) remarquent bien que *donc* ne se laisse pas décrire par les mêmes propriétés syntaxiques que les autres conjonctions de coordination, en ce qu'elles doivent obligatoirement figurer en tête de proposition. En effet, Rossari & Jayez distinguent trois positions possibles de *donc* : *initiale* (*Donc il le fera*) ; *adjacente à droite* de la marque verbale portant la flexion temporelle, en position médiane ou externe (*Il l'a donc fait, Il le fera donc*) ; *finale*, en fin de phrase (*Il le fera donc*) (Rossari & Jayez 1996 : 118). Nous y reviendrons lors de l'analyse contrastive.

5.4.1. Notions théoriques

5.4.1.1. *Donc argumentatif*

Étudions d'abord la première valeur de *donc* : celle de marquer la conclusion, la conséquence. Selon C. Rossari et J. Jayez (1996 : 123), un connecteur consécutif, dans le cas d'une assertion, « signale d'une part qu'il existe une relation de connexion entre deux termes, et, d'autre part, il valide le second terme en le présentant comme une conclusion ». Plus loin : « Un connecteur consécutif présente en général une proposition comme la conséquence d'une ou de plusieurs autres propositions, dont certaines sont implicites et reconstruites plus ou moins arbitrairement en fonction de nos connaissances et préjugés » (*op.cit.* : 125). L'importance de telles propositions implicites est soulignée par A. Zenone qui propose un exemple où *donc* marque une relation de conséquence indiscutable :

(99) Socrate est un homme, **donc** il est mortel (Zenone 1982 : 114)

Nous avons déjà vu que ce connecteur lie deux énoncés ou ensembles d'énoncés, ou des éléments extralinguistiques, *X* et *Y*. *X* et *Y* contiennent ensuite, au niveau sémantique, les arguments *p* et *q* également liés par le connecteur. Dans cet exemple, nous avons *X* avec *p*[Socrate est un homme] et *Y* avec *q*[il est mortel]. Nous pouvons tous consentir à la vérité de ce constat, mais quels sont les mécanismes mis en jeu ? Zenone propose de mettre cette conclusion en rapport avec le *syllogisme* :

- (100) 1. Tous les hommes sont mortels
 2. Socrate est un homme
 3. Socrate est mortel (*op.cit.* : 115)

Lorsqu'un locuteur prononce la séquence (99), il s'appuie sur une prémisse implicite, 1. : il sait bien, et il peut supposer que l'allocutaire le sait également, que tous les hommes sont mortels. Il en déduit que, puisque Socrate est un homme, celui-ci doit être mortel. Zenone appelle cette prémisse l'« *implicite non-argumentatif*, qui est relationnel, qui n'introduit ni un constituant nouveau ni un objet de discours mais est la relation qui fonde la démonstration » (*ibid.*). Autrement dit, le locuteur se base sur un savoir implicite, qu'il suppose partagé avec l'allocutaire, et qu'il considère être d'une vérité généralement acceptée, non pas sujet de débat.

Cette conclusion est une *déduction* ; Nølke la distingue de l'*abduction* en donnant les exemples suivants :

- (101) Il fait beau, **donc** Pierre se promène (déduction)
 Pierre se promène, **donc** il fait beau (abduction) (Nølke 2005a : 25)

Dans le premier énoncé, le locuteur se base sur la prémisse implicite [Pierre se promène toujours quand il fait beau]. Il le fait également dans le second énoncé, mais le raisonnement est inversé : c'est en sachant que Pierre se promène que le locuteur devine qu'il fait beau, car il se promène toujours et seulement lorsque cette condition est remplie. La prémisse est non-argumentative, car le locuteur n'invite pas l'allocutaire à débattre sa vérité : l'allocutaire doit faire confiance au locuteur, ou bien il peut intervenir et démontrer l'illégitimité de la prémisse sur laquelle se base le locuteur pour conclure, et ainsi démontrer que la conclusion est fausse : « Mais moi je vois souvent Pierre se promener quand il pleut ! Et souvent il reste dans son jardin quand il fait beau ! »

La différence entre les deux raisonnements réside dans l'inversion des arguments *p* et *q*. Les connecteurs traités auparavant dans ce mémoire suivent tous les trois un ordre fixe : *p* cependant *q*, *r* : (*p*) d'ailleurs *q*, *p* en effet *q*. Nous avons déjà vu qu'un élément linguistique ou extralinguistique *X* précède un élément (également linguistique ou extralinguistique) *Y*.

Normalement, X contient l'argument p et Y q . Or, dans le cas de *donc*, p peut également figurer dans Y et q dans X . Comment, dans ce cas-là, distinguer entre p et q ? Ce qu'il faut garder en mémoire, c'est que p est l'argument qui rend q possible. Autrement dit, c'est parce qu'il fait beau que Pierre se promène, et non pas l'inverse. Même si q précède p , leur ordre ne change rien quant à quel argument est le résultat de l'autre. Ce n'est qu'en apparence que q précède p .

Nølke appelle *structure explicative* l'énoncé où p figure dans X et q dans Y , alors que l'énoncé où p figure dans Y et q dans X est appelé *structure justificative* (Nølke 2004 : 90). En effet, dans « Il fait beau, donc Pierre se promène », le locuteur explique pourquoi Pierre se promène, alors que dans « Pierre se promène, donc il fait beau », il justifie son affirmation sur le beau temps en en fournissant une preuve.

Zenone traite également de l'interchangeabilité de p et q :

(102) Pierre s'est remis à boire **donc** il titube

Pierre titube, **donc** il s'est remis à boire (Zenone 1982 : 120)

Prémisse implicite non-argumentative : [On titube lorsqu'on boit]. Dans le premier exemple, nous avons p *donc* q , une explication, selon la terminologie de Nølke, du fait que la personne concernée titube. Le deuxième exemple serait ensuite justificatif, selon lui : le locuteur donne un argument, une preuve, qui justifie l'énonciation de q . Zenone, pour sa part, décrit le premier exemple comme une « relation cause-effet » et le second comme une « relation événement-explication ». Il me semble que le terme « justification » est plus approprié que « explication », puisqu'il s'agit d'un argument en faveur d'une énonciation et non pas d'un énoncé (cf. *car* vs. *parce que*, 5.3.1.). Ce qui est d'ailleurs souligné par le fait que Zenon appelle la première relation un « enchaînement sur l'acte de langage » et la seconde un « enchaînement sur l'énonciation » (Zenone 1982 : 121). Ce qui confirme donc la division de Nølke : sa structure explicative s'appuie bien sur l'acte de langage en ce qu'il explique une relation de cause à effet entre deux énoncés p et q ; la structure justificative porte sur l'énonciation en ce que l'énonciation de p justifie l'énonciation de q . Notons que la grande majorité des exemples tirés du corpus ont p *donc* q .

5.4.1.2. *Donc* marqueur discursif

Il convient enfin de dire quelques mots concernant *donc* comme marqueur discursif. Il s'agit

de l'emploi décrit par le *Trésor de la langue française* consistant en « une réaction affective ou expressive devant une situation donnée, exprimée ou suggérée par le contexte » et par *Le Petit Robert* comme marqueur de surprise ainsi que d'emphase. *Donc* marqueur discursif n'indique par conséquent pas une conclusion suite à un raisonnement, il n'est pas d'une utilisation argumentative. Nølke (2005a : 5) affirme en outre que les marqueurs discursifs sont uniquement des connecteurs synthétiques et non pas analytiques, c'est-à-dire que la connexion se fait uniquement d'une façon indirecte (voir 2.2.1.2.). Il ne les traite donc pas comme connecteurs proprement dits.

Je me base sur les définitions données par *LPR* et le *TLF*, et traite par conséquent comme marqueurs discursifs les occurrences où *donc* ne marque ni une conclusion ou une conséquence, ni un retour au sujet. *Donc* marqueur discursif est en revanche doté d'une valeur emphatique et témoigne surtout de l'état affectif du locuteur. Le corpus nous en fournit de nombreux exemples, 177 sur 715 étant des marqueurs discursifs :

(103) Så liketil er det. Og sitt **nå** ikke der og se ut som ei bikkje som har fått pryl!" (KF1)

Tu vois, Peik, c' est tout ce qu' il y a de plus simple. Mais ne reste **donc** pas planté là à me regarder comme un chien battu!" (KF1TF)

(104) "Va donc", lui disaient-elles comme à un enfant, pleines d' indulgence. "Va **donc** faire un tour, on se retrouvera au petit café." (DS1)

"Bare gå du," sa de da, som til et barn, fulle av forståelse. "Gå deg en tur, så møtes vi på den lille kafeen." (DS1TN)

Nå dans l'original norvégien du premier exemple est dépourvu de valeur temporelle et souligne à la place l'état affectif du locuteur, visiblement impatient ou énervé. Dans le deuxième exemple, le traducteur a omis le marqueur discursif en norvégien, mais le COI *deg* transmet tout de même le style oral de l'énoncé.

Selon Maj-Britt Mosegaard Hansen (1998 : 324), *donc* est un « marker of manifestness ». Elle explique cette expression par le fait que dans le cas de l'utilisation de *donc*, l'information apportée par les segments que lie le connecteur est connue aussi bien par l'allocataire que par le locuteur. Ainsi, l'intérêt de l'affirmation n'est pas l'apport d'une

information nouvelle, mais « the utterance of a proposition which is already mutually manifest to both speaker and hearer could nevertheless achieve relevance, either directly, by for instance indicating the speaker's attitude or by the mere fact of its being uttered in particular circumstances, or indirectly, by reducing processing effort » (*op.cit.* : 330). Il ne s'agit donc pas, selon Hansen, en premier lieu d'un marqueur de conclusion mais d'un marqueur d'information manifeste. Cette propriété n'exclut pas l'emploi argumentatif de *donc*, mais il ne s'agit pas là de son utilisation primaire. Hansen affirme également qu'il s'agit d'un seul sens, puisqu'elle a ainsi démontré la propriété commune entre *donc* argumentatif et *donc* marqueur de discours, (*op.cit.* : 354).

Bien que ce mémoire porte, avant tout, sur l'utilisation argumentative des connecteurs sélectionnés, j'ai choisi de ne pas écarter les exemples en *donc* d'utilisation discursive de la base de données. Premièrement, il n'est pas facile d'établir une distinction nette entre les deux fonctions (cf. Nølke (2005a : 33) : « Problemet ligger i at afgrænse hvornår de har den ene og hvornår den annen », question à laquelle il n'apporte pas de réponse satisfaisante) ; et deuxièmement, comme nous venons de voir, ces différences ne sont que superficielles. L'emploi discursif de *donc* et ses contreparties norvégiennes est fort intéressant et mériterait une analyse plus importante que celle que je propose ci-après. L'analyse contrastive de *donc* sera surtout consacrée aux occurrences figurant dans un contexte argumentatif, puisque ce sont elles qui constituent mon sujet d'étude initial.

5.4.2. Analyse contrastive

Les dictionnaires français-norvégien proposent les traductions suivantes de *donc* : *altså, så, følgelig, derfor, da, bare, da*, en plus de plusieurs propositions de traductions des expressions discursives telles que *dis donc !, entrez donc ! i all verden, kom inn, kom inn !* etc. (*Fransk-norsk/norsk-fransk* et *Fransk-dansk ordbog*.)

Regardons d'abord les résultats issus de la recherche dans le corpus :

Tableau 8. Les contreparties norvégiennes de *donc* dans le corpus

Absence	234	32,73%
Altså	140	19,58%
Sans équivalence	75	10,49%
Så	54	7,55%
Derfor	51	7,13%
Da	33	4,62%
Dermed	31	4,34%
Nå	16	2,24%
Slik	10	1,40%
Bare	10	1,40%

Og	9	1,26%
GP	7	0,98%
Egentlig	6	0,84%
Følgelig	5	0,70%
Men	5	0,70%
Også	4	0,56%
Det vil si	4	0,56%
Således	3	0,42%
GN	3	0,42%
GA	3	0,42%
Selvsagt	2	0,28%
Ja	2	0,28%
Jo	2	0,28%
Med andre ord	1	0,14%
Montro	1	0,14%
Dertil	1	0,14%
Visst	1	0,14%
Ganske enkelt	1	0,14%
GV	1	0,14%
Totale	715	100%

Le nombre important d'exemples a imposé une certaine classification des données. Ainsi, les exemples en *altså* sont groupés avec ceux en *altså da* et *og altså* ; avec *derfor* figurent *og derfor*, *dermed*, *derved* *og dermed*, etc. La liste exhaustive est à consulter dans l'appendice.

Un tiers des exemples ne contiennent pas de contrepartie norvégienne de *donc*. La traduction la plus courante est *altså*, figurant dans un cinquième des exemples. Les deux contreparties suivantes ne présentent que 15% ensemble ! Dans un exemple sur dix, le traducteur a choisi une construction différente pour la version de la langue cible.

5.4.2.1. *Altså*

Altså est alors de loin la contrepartie de *donc* la plus utilisée dans le corpus. Cet adverbe vient de l'allemand *also*, selon *Norsk Riksmålsordbok*, et signifie au départ « ganske slik ». *Altså* a trois emplois : 1) pour conclure, dans le sens de *følgelig* ; 2) souligner quelque chose qui a déjà été mentionné, *som før nevnt* ; 3) utilisation familière, surtout chez les femmes [!], pour souligner, mettre en valeur, sans rapport avec ce qui précède (*op.cit.*). Cette tripartition va parfaitement de pair avec celle du *Trésor de la langue française* pour *donc*. Il y a par conséquent une correspondance importante entre ces deux contreparties. Il n'y a pas de *altså* marqueur discursif dans les exemples extraits du corpus, cette utilisation ne doit donc pas être très importante, mais la fréquence de « asså » détaché en position finale dans la langue orale témoigne bien de l'existence d'un emploi où l'adverbe est dépourvu de son sens conclusif.

Altså peut figurer en position initiale, inséré dans la proposition à droite du verbe fini

ou en position finale : p [*Du sier du var hjemme alene drapsnatten.*] $q1$ [*Altså har du ikke noe alibi*] vs. $q2$ [*Du har altså ikke noe alibi*] vs. $q3$ [*Du har ikke noe alibi, altså*].

(105) Livet på Natland Terrasse en vanlig hverdag i begynnelsen av november var stille og bedagelig. Det var ingen forretninger her oppe, **altså** var det ingen husmødre ute og gikk med tunge nett. (GS2)

En semaine, au début de novembre, la vie à Natland Terrasse était silencieuse et tranquille. Il n'y avait aucune boutique, **donc** pas de ménagères chargées de lourds filets à provisions, dans la rue. (GS2TF)

Le connecteur consécutif *donc* exige, comme nous venons de voir, un des schémas suivants : p *donc* q ou q *donc* p , où p correspond à la cause et q à la conséquence. Je propose l'analyse p [Il n'y avait aucune boutique] *donc* q [pas de ménagères chargées de lourds filets à provisions, dans la rue]. Cette analyse implique l'existence d'une prémisse implicite [Quand il y a des boutiques, les ménagères se promènent dans la rue, chargées de provisions]. Nous avons donc affaire à un emploi argumentatif de *donc* et *altså* allant de pair avec le syllogisme :

- (106) 1. Quand il y a des boutiques, les ménagères se promènent dans la rue, chargées de provisions
2. Il n'y avait aucune boutique
3. Pas de ménagères chargées de lourds filets à provisions, dans la rue

Donc et *altså* sont tous les deux placés en tête de proposition et sont par conséquent mis en valeur au même degré au niveau communicatif.

(107) (P) — Det e **altså** slik det e her når en stakkar e på arbeid? (HW1)

(P) — C'est **donc** com' ça qu' ça se passe pendant qu'y en a qui se crèvent au boulot? (HW1TF)

Nous avons déjà vu (X) que X et Y ne sont pas forcément des énoncés écrits ou prononcés : ils peuvent aussi être constitués d'une information extralinguistique. Nølke prouve ce constat par la possibilité de former une question à l'aide de *donc* seul : *Donc ?* Le locuteur doit s'appuyer soit sur une information verbale donnée préalablement, soit sur une information contextuelle

(gestes etc.), qui constitue *X*. L'exemple ci-dessus illustre le cas d'une question en *donc*, ayant un *X* non-verbal : le locuteur observe ce qui se passe autour de lui (situation qui constitue *X*) et pose la question (rhétorique) constituée de *donc* et *Y*.

Au niveau des arguments, *X* contient *p*[situation qui déplaît au locuteur] et *Y* contient *q*[c'est comme ça que ça se passe pendant qu'il y en a qui se crèvent au boulot]. *Altså* semble avoir la même fonction que *donc* ; les deux connecteurs ont également la même position syntaxique dans l'énoncé.

(108) (P) Ainsi **donc**, le morcellement schizoïde est une défense contre la mort — contre la somatisation ou le suicide. (JK1)

(P) På denne måten er **altså** den schizoide oppstykkingen et forsvar mot døden, mot somatiseringen eller selvmordet. (JK1TN)

Donc renvoie ici à un *p* précédant dans le cotexte (constitué d'un long segment de phrases), sur lequel s'appuie le locuteur lorsqu'il énonce la conclusion *q* [le morcellement schizoïde est une défense...]. *Altså* détient la même fonction que *donc* en ce qu'il marque la présence d'une conclusion, d'un rapport de cause à effet. La traduction mot-à-mot de « ainsi donc » me frappe cependant quelque peu. *Ainsi* a ici, à mon avis, surtout une fonction de connexion et le complément adverbial *På denne måten* semble beaucoup plus concret. La présence de *donc* suivi par une virgule a d'ailleurs pour conséquence d'accentuer celui-ci, et *ainsi* perd donc de l'importance. *På denne måten*, en revanche, prend beaucoup de « place », d'importance. *Slik* correspondrait peut-être plus à cette combinaison de connecteur et d'adverbe de manière ; une autre possibilité serait l'absence : la présence de *altså* semble suffisante pour assurer le lien avec ce qui précède et ainsi créer une bonne cohérence.

(109) Dans les expériences de suppression d'une réponse par l'attente d'une punition ce serait, au contraire, la sérotonine qui augmenterait. Le traitement antidépresseur exigerait **donc** une augmentation noradrénergique et une diminution sérotoninergique. (JK1)

I eksperimenter som innebærer at responsen undertrykkes i påvente av en avstraffelse, vil det derimot være serotoninet som øker. Behandlingen med antidepressive midler gjør det **altså** påkrevet med en økning av den noradrenergiske dosen og en senkning av den serotonergiske. (JK1TN)

Donc figure ici dans un texte très argumentatif. Un lecteur possédant beaucoup de connaissances concernant le sujet s'y retrouve sans doute facilement, mais l'emploi de connecteurs semble toutefois s'imposer pour guider les lecteurs moins à l'aise avec les termes techniques.

P est constitué par *X*[Dans les expériences de suppression...], c'est-à-dire l'énoncé qui précède l'énoncé *Y* avec *donc* [Le traitement antidépresseur exigerait une augmentation]. Si l'on ne s'y connaît pas en médecine, il n'y a pas forcément une relation évidente entre les deux énoncés ; autrement dit, un lecteur risquerait de ne pas comprendre que *q* est une conséquence logique de *p*. Et dans tous les cas, la présence du connecteur rend la lecture plus cohérente et par conséquent plus simple pour tous. Il en est de même pour *altså* ; de plus, les deux connecteurs ont la même position insérée dans *Y*, « adjacente à droite de la marque verbale portant la flexion temporelle » selon la terminologie de Rossari et Jayez (voir 5.4.).

5.4.2.2. *Så*

Så vient du norrois *svá* (cf. *Bokmålsordboka*) et constitue un complément adverbial avec beaucoup d'emplois : de temps, de degré, de manière... Il peut aussi être employé en tant que conjonction de coordination, c'est évidemment l'utilisation qui nous intéresse ici. *Norsk Riksmålsordbok* propose les reformulations suivantes : « under slike forhold eller omstændigheter, når det er tilfellet ». *Så* est par conséquent apparenté à *altså*, mais il me semble qu'il est d'un caractère moins conclusif : il constate la relation de cause à effet en mettant moins en valeur le raisonnement logique qui y amène. Il aurait également un emploi de marqueur discursif : « i utbrudd, med tilknytning til ytring eller situasjon » (*op.cit.*). Aucun des exemples du corpus où *så* correspond à *donc* n'est cependant pourvu de cette valeur.

Så doit être placé en tête de proposition pour prendre la valeur connective au lieu de la valeur temporelle : *Hun smilte, så jeg gav henne en blomst* vs. *Hun smilte, jeg gav henne så en blomst*.

(110) Kan du, med alle dine utmerkete kontakter, skaffe meg journalen til en fyr som heter Georg Fredmann? Han var på Dikemark til februar 80, men så ble han overført til Gaustad, så det er vel de som har journalen hans. (PR1)

Je voudrais savoir si, avec toutes les relations que tu as, tu ne pourrais pas me procurer le journal d'un type du nom de Georg Fredmann? Il a été à Dikemark jusqu' au mois de février 1980 puis transféré à

Gaustad; c'est **donc** là-bas que le journal doit être. (PR1TF)

Nous avons : *p*[il a été transféré à Gaustad] *donc q*[c'est là-bas que le journal doit être] ainsi que *p*[han ble overført til Gaustad] *så* [det er vel de som har journalen hans]. *Så*, lorsqu'il est placé en tête de proposition, indique le même rapport de cause à effet que *donc*. Cependant, à mon avis, il est plus « léger » que *altså*, qui annonce davantage la conclusion basée sur un raisonnement. *Så* souligne simplement le rapport de cause à effet entre les arguments sans y mettre beaucoup d'importance.

Nous pouvons remarquer la locution *c'est donc*, très courante, *c'est* servant de tremplin pour accentuer le connecteur consécutif.

(111) Le plateau est là et le perçu cache le non perçu: on ne voit pas, dans un perçu construit, les conditions sociales de construction. **Donc**, on ne se dit pas "tiens, il n'y a pas un tel". (PB1)

Panelet er der og det som kan ses, skjuler det som ikke kan ses, i den synlige konstruksjonen ser en ikke de samfunnsmessige betingelsene for den. **Så** en sier ikke "se, den personen er ikke der." (PB1T)

P [On ne voit pas, dans un perçu construit...] *donc q*[On ne se dit pas « tiens...] et *p*[i den synlige konstruksjonen ser en ikke...] *så q*[en sier ikke « se...]. Une différence importante entre les deux contreparties est ici le fait que *donc* soit détaché en tête de proposition par une virgule. Il est ainsi mis en valeur par rapport à *så*, et la nature conclusive de l'énonciation de *q* prend plus d'importance.

(112) (P) — **Så** hun fikk den ikke av deg? (PR1)

(P) — **Donc**, ce n'est pas vous qui le lui avez donné. (PR1TF)

Nous avons ici une question, *X* se trouve alors dans la situation d'énonciation, soit comme une information verbale donnée préalablement, soit comme une information non-verbale situationnelle (voir exemple 107). Le locuteur se base sur l'argument *p*, repérable pour l'allocutaire par *X*, pour poser une question dans la version originale, pour prononcer une conclusion dans la version traduite. Cette différence peut illustrer la différence entre les deux connecteurs : *så* est moins fort et propose simplement la relation cause-conséquence

(probablement renforcée davantage par la réponse attendue) alors que *donc* constate et met en valeur cette relation. *Donc* est même détaché en tête de proposition.

5.4.2.3. *Derfor*

Contrairement à *så*, *derfor* souligne le raisonnement logique permettant de tirer une conclusion, de constater une relation de cause à effet. Selon *Norsk Riksmålsordbok*, cet adverbe a pour signification courante « av den grunn », ce qui précède indiquant une cause ou une justification. Les dictionnaires ne prêtent aucune fonction discursive à *derfor* qui devrait donc avoir pour seul rôle de mettre en valeur la relation de cause à effet : *p, derfor q*. Hypothèse qui est renforcée par le fait qu'aucun des 51 *derfor* dans le corpus ne correspond à un *donc* marqueur discursif. *Derfor* est libre quant à sa position dans la proposition mais ne peut pas paraître en position finale : *p* [*Jeg liker å stå på ski.*] *q1* [**Jeg skulle ønske det ville snø, derfor*] vs. *q2* [*Derfor skulle jeg ønske det ville snø*] ou *q3* [*Jeg skulle derfor ønske at det ville snø*].

- (113) Ils se considéraient comme des demi-dieux, s'entourant d'un cérémonial de plus en plus complexe, incompréhensible et même humiliant pour leurs officiers. Nombre de ceux-ci avaient **donc** pris langue avec les chefs religieux. (AM2)

De betraktet seg selv som halvguder, omga seg med et seremoniell som var stadig mer innviklet og uforståelig, ja, til og med ydmykende for offiserene. **Derfor** hadde mange av dem gått i ledtog med de religiøse lederne. (AM2TN)

Ici également, le premier énoncé de l'exemple constitue *X* apportant *p* et le second *Y* avec *q*. *P* donne clairement une cause pour *q*, l'emploi est donc argumentatif ; c'est le cas dans les deux langues. La position des deux connecteurs, en revanche, n'est pas la même. Dans l'original, *donc* est inséré en position adjacente à droite du verbe fini mais à gauche du verbe infini, donc en position *médiane* (voir 5.4.), alors que le traducteur a placé *derfor* en tête de proposition. Nous avons déjà vu que cette différence engendre une différence au niveau communicatif : placer le connecteur dans une telle position saillante le met en valeur. Si, dans l'original français, ce qui est souligné par l'auteur est le nombre élevé d'officiers ayant pris langue avec les chefs religieux, le point important dans la traduction norvégienne est la conclusion, le rapport de cause-conséquence entre les arguments *p* et *q*.

(114) Her var det oven for tørking av korn. **Derfor** lå også dette huset utenfor tunet. (AOH1)

Il y avait là un four pour sécher le grain. Elle était **donc** aussi placée en dehors de la cour. (AOH1TF)

Nous pouvons supposer que p se situe dans X précédant le connecteur et q dans Y . Or, il nous manque de l'information pour être à même de cerner le rapport entre les deux énoncés. Si le locuteur dit que q est une conséquence de p c'est sûrement vrai, mais pourquoi ? Il faut alors chercher dans le cotexte. Effectivement, le texte traite de « la buanderie » et notre exemple est précédé par ce passage : « La buanderie vient de Melby, Kvikne, Nord-Fron, mais elle représente aussi un type de maison qui se trouvait à Bjørnstad. Elle était placée en dehors de la cour à cause du danger d'incendie. » Ce qui indique donc la prémisse que l'allocutaire doit garder en tête afin de comprendre le rapport consécutif entre p et q : [Les maisons susceptibles de créer du danger d'incendie étaient placées en dehors de la cour]. Par ailleurs, nous pouvons remarquer la différence de position des connecteurs, à l'instar de l'exemple précédant.

(115) L'enfant "naturel" a été en partie soustrait de leur arsenal terroriste par la légalisation de l'I.V.G., mais la majorité des parents n'en redoutent pas moins, à juste titre, cette pratique pour leurs filles, et préfèrent l'usage de la contraception. Le chantage à l'avortement conserve **donc** encore une efficacité certaine. (CC1)

Det "naturlige" barn har delvis mistet et våpen i sitt terrorarsenal ved legalisering av abort, men de fleste foreldre frykter ikke mindre, og med rette, at døtrene deres praktiserer abort i stedet for å bruke preventiver. Utpressingen med trussel om abort er **derfor** fremdeles meget effektiv. (CC1T)

Ce passage ne me semble pas très clair, ni en français, encore moins en norvégien. Pourquoi ce chantage, efficace dans quel sens ? Et la traduction « Det « naturlige » barn har delvis mistet et våpen... » me semble tout simplement erronée : premièrement, « enfant naturel » correspond à « uekte barn », donc enfant né hors mariage ; deuxièmement, ce n'est pas l'enfant naturel qui a perdu « une arme », mais qui n'en constitue plus une.

Une recherche révèle un énoncé bien plus haut dans le texte : « Changement radical aujourd'hui: au lieu de s'expatrier quand ils se sentent des vellétés d'émancipation, les jeunes ont adopté la méthode « corse »: conservation des avantages et du confort acquis, mais revendication d'autonomie complète, au besoin par le terrorisme ». Je peux donc deviner p [la

majorité des parents ne souhaitent pas que leurs filles subissent l'I.V.G.] et *q*[les filles peuvent toujours se servir de cette menace pour obtenir quelque chose]. L'emploi de *donc* est par conséquent justifié, puisque *p* explique pourquoi *q* est possible. La traduction norvégienne, en revanche, perd un élément important de l'argumentation, à savoir qu'avant, la menace était d'avoir un enfant hors mariage. L'énoncé peut toujours être interprété de la même façon en norvégien, mais le manque d'explicitation due à l'erreur de traduction rend le passage moins clair.

5.4.2.4. *Autres contreparties*

Grâce au nombre très important d'exemples en *donc* (715), les contreparties sont également nombreuses (27 groupes, 58 en tout, voir schéma ci-dessus ainsi que l'appendice). Beaucoup d'entre elles correspondent au *donc* marqueur discursif ; la nature plus contextuelle de cet emploi impose une variation plus grande pour les contreparties. Quant aux connecteurs plus argumentatifs d'une certaine fréquence, retenons *da* (qui peut également être utilisé d'une façon discursive, même plus souvent à mon avis) et *dermed* (uniquement argumentatif).

5.4.2.5. *Absence*

Dans un tiers des exemples, *donc* n'a pas de contrepartie dans la version norvégienne. Un tiers de ces exemples encore contiennent *donc* marqueur discursif (cet emploi figure dans un quart des exemples en *donc*). Presque la moitié des exemples en *donc* marqueur discursif manquent ainsi un terme de liaison dans la version norvégienne. Nous y reviendrons, étudions d'abord l'emploi argumentatif :

(116) Une cérémonie devait les réunir à Ctésiphon, au temple de Mithra, la seule divinité qui fût vénérée avec une égale dévotion par les deux souverains. La ville s'apprêtait **donc** à fêter et la paix et les noces. (AM1)

Bryllupet skulle stå i Ktesifon, med en storslagen seremoni i Mithratemplet, for dette var den eneste guddommen som ble dyrket med like stor hengivenhet av begge kongene. Byen forberedte seg på å feire freden og bryllupet. (AM1TN)

P[Ils devaient être réunis dans le temple de Mithra, la seule divinité qu'ils vénéraient autant tous les deux] *donc q*[La ville s'apprêtait à fêter et la paix et les noces] avec prémisses implicites [L'unité symbolisée par la cérémonie au temple de la divinité qu'ils vénéraient autant tous les deux constituait une garantie pour la vie en harmonie, donc la paix] Le

connecteur joue un rôle important en ce qu'il aide l'allocutaire à voir ce rapport. Dans la traduction norvégienne, il n'y a pas de connecteur et la relation de cause à effet n'est pas explicitée ; fait probablement dû à l'absence de la conjonction « et » avec le sens « à la fois » antéposée au GN « la paix ». Ce complément exige un connecteur consécutif qui explicite la relation, qui guide l'allocutaire : pourquoi ils fêteraient aussi la paix et non seulement les noces ? Puisque le traducteur n'a pas traduit cette conjonction (« både » aurait été une possibilité), et que « freden » n'est par conséquent pas souligné, l'allocutaire peut croire que la ville s'apprêtait à fêter la paix parce que le mariage, en général, peut symboliser la paix. Une nuance, un apport d'information, a donc disparu pendant la traduction. D'autant plus que l'énoncé « Byen forberedte seg derfor på å feire både freden og bryllupet » me semble tout à fait naturel et bien rédigé.

(117) — Non, déclara sa cousine d'un ton docte. Mon père dit que ton père n'est pas prince, tu n'es **donc** qu'une Hanoum sultane. (KM1)

—Nei, fastslår kusinen i en belærende tone. —Faren min sier at faren din ikke er prins, du er bare en hanoum sultana. (KM1TN)

Dans cet exemple, en revanche, l'absence du connecteur dans la traduction norvégienne me semble mieux justifiée. En effet, il s'agit probablement d'un enfant, et je vois difficilement une petite fille prononcer l'énoncé suivant : « Faren min sier at faren din ikke er en prins, du er derfor bare en hanoum sultana ». Ceci est sans doute dû à une différence entre les deux langues quant à l'utilisation des connecteurs, ceux-ci appartenant à un registre de style plus soutenu en norvégien qu'en français. Le traducteur aurait pu opter pour l'emploi de *så*, qui, comme nous venons de voir, est plus « léger » ayant moins le caractère « raisonné » de *derfor* et *altså*. L'absence reste toutefois une solution acceptable, puisque le rapport entre les arguments *p*[Faren min sier at faren din ikke er prins] et *q*[du er bare en hanoum sultana] est facile à saisir.

(118) Men ingen av disse nasjonene hadde ekspertise til å fange hvalen. De var alle avhengige av hvalskyttere fra Biscaya. (KS1)

Mais aucun de ces pays n'était spécialiste en ce domaine. Ils furent **donc** obligés d'avoir recours aux

harponneurs basques. (KS1TF)

Cet exemple montre également un passage où le connecteur consécutif ne me semble pas être indispensable. Il indique et souligne, bien évidemment, le rapport de cause à effet entre les deux énoncés, mais ce rapport est plutôt manifeste : il va de soi que, si [ils n'étaient pas spécialistes], [ils devaient y avoir recours].

(119) Han var eneste sønn i en velstående familie. Som ung fikk han rikelig anledning til å studere såvel filosofi og språk, som naturvitenskap, geografi og astronomi. (KS1)

Il était fils unique et issu d'une famille aisée. Dans sa jeunesse, il eut **donc** l'occasion d'étudier aussi bien la philosophie que les langues, les sciences naturelles, la géographie et l'astronomie. (KS1TF)

Le connecteur n'est pas indispensable ici non plus, mais il me semble toutefois apporter une information supplémentaire : c'est grâce au fait que p [il était le seul fils dans une famille aisée] que q [il a pu beaucoup étudier]. Dans l'original, q n'est pas forcément une conséquence de p . Il l'est fort probablement, cependant, ce qui justifie le choix du traducteur d'insérer un connecteur là où il n'y en a pas dans l'original.

(120) (P) On peut, dès lors, adresser plusieurs objections à la théorie qui assimile la beauté à la beauté organique et **donc** à la finalité interne. (JLA1)

(P) Man kan finne adskillige argumenter mot denne teorien som knytter skjønnhetsbegrepet til den organiske skjønnhet og til en indre hensiktsmessighet. (JLA1T)

Le rôle du connecteur est ici essentiel, car il marque la dépendance entre « la beauté organique » et « la finalité interne ». Dans la traduction, ce lien n'est pas explicité, et l'allocutaire doit s'appuyer sur des informations éventuelles dans le cotexte afin de comprendre que le dernier, q [knytte skjønnhetsbegrepet til en indre hensiktsmessighet] dépend de p [knytte skjønnhetsbegrepet til den organiske skjønnhet]. Ce rapport est certainement expliqué préalablement dans le cotexte, un lecteur norvégien pourrait à ce moment-là bien interpréter le message. Le risque que l'allocutaire ne voit pas le rapport cause-conséquence entre les deux éléments, est cependant plus grand, dans cet exemple, lorsque le

connecteur est absent.

- (121) Men han mannet seg opp, sukket, og erklærte at det tross alt var hans første barnebarn. Han var forpliktet til å fare til kirke! (HW2)

Mais il se ressaisit, soupira et déclara que tout de même, il s'agissait de son premier petit-fils. Il était **donc** de son devoir de se rendre à l'église! (HW2TF)

Le cotexte semble ici apporter l'information nécessaire à l'allocutaire pour voir le lien entre les deux énoncés en norvégien, sans connecteur. Le complément adverbial *tross alt* dans *p* et l'attribut du sujet *forpliktet* dans *q* lient les arguments et imposent l'interprétation d'un rapport cause-conséquence.

5.4.2.6. *Sans équivalence*

Comme pour les autres connecteurs, un certain nombre d'exemples en *donc* connaissent une variation entre les deux versions ; le traducteur a dû changer la forme de l'original afin d'être à même de transmettre le message. Nous avons vu que la cohérence textuelle est néanmoins, le plus souvent, assurée par d'autres moyens ; il en est probablement de même pour les exemples en *donc* :

- (122) Fra bildene gled blikket automatisk bort til regningsbunken. Jeg hadde ingen andre oppdrag. Jeg hadde ingen gode grunner til å si nei. (GS2)

Automatiquement mon regard glissa des photographies à la pile de factures. Je n'avais pas d'autre engagement, **donc** aucune raison valable de dire non. (GS2TF)

X et *Y* sont juxtaposés en norvégien, sans terme de liaison. Les deux énoncés sont introduits par « Jeg hadde ingen ». L'auteur a sans doute cherché à créer un effet de style ; il a d'ailleurs bien réussi, les propositions frappent comme des coups de marteau. Le rapport cause-conséquence entre les arguments est facile à saisir même sans connecteur, et la répétition assure une bonne cohérence textuelle. Le traducteur a choisi de ne pas garder le style de l'original : « je n'avais pas » de la première proposition est remplacé par *donc* dans la seconde. Le fait que le traducteur ait substitué *donc* à un autre élément, au lieu de simplement

l'y ajouter, assure toutefois un style court s'approchant de celui de l'original.

(123) — Det er fint du følger godt med. Men da han reiste ut fra Cádiz i 1790, da hadde han med seg en kortstokk. (JG3)

— Félicitations, je vois que tu suis. Le marin avait **donc** emmené un jeu de cartes avec lui sur le bateau. (JG3TF)

Cet exemple paraît bizarre. *Men* traduit par *donc* ? Une recherche dans le cotexte s'impose. Sans résultat, je ne trouve pas de *X* et *p* plausibles. Or, nous avons vu que *donc* peut marquer une « transition pour revenir à un sujet, après une digression », cf. *Le Petit Robert*. Zenone l'appelle « marque de reprise » (1981 : 116). Le locuteur était en train de parler de quelque chose [Le marin qui avait emporté son jeu de carte magique était parti de Cadix au début de l'année 1790], il enchaîne avec le naufrage du navire qui [s'abîma en mer avec toute sa cargaison d'argent], ce qui déclenche un échange d'information à ce sujet, avant que le locuteur décide de revenir au sujet de départ : le marin. *Donc* n'a, par conséquent, pas de fonction conclusive ici, il sert uniquement à lier *Y* à un segment d'énoncés antérieurs, *q* au « vrai » sujet de la conversation. Nous pouvons supposer que *men* peut détenir cette fonction en norvégien également, puisqu'il n'y a pas d'opposition entre l'énoncé avec *men* et ce qui précède. La seule justification de ce connecteur dans cet exemple est donc d'indiquer le retour au sujet après une digression.

Zenone propose comme trait caractéristique de *donc* de reprise une pause entre *donc* et la suite (*op.cit.* : 119). C'est peut-être valable pour les cas où *donc* est détaché en tête de proposition, mais ici le connecteur est inséré en position médiane, entre le verbe fini et le verbe infini, et il n'est pas détaché par des virgules. Il en est de même pour *men*.

(124) Men det er altså også mulig at liv er noe som finnes bare på vår egen planet, skjønt det gjør ikke saken noe særlig lettere å forholde seg til, også tanken på det kan nemlig gjøre oss beffippet. Så langt er det imidlertid klart at fire av de tilstedeværende har avgitt et både riktig og presist svar på spørsmålet vi stilte. (JG3)

Mais il se peut qu'il n'y ait de la vie que sur notre planète seule, ce qui, en fait, ne nous rend pas les choses plus faciles, puisque cette pensée-là a aussi de quoi nous rendre perplexes. Quatre des participants ont **donc** donné une réponse claire et précise à la question posée. (JG3TF)

Ici également, il y a une opposition entre les connecteurs : *imidlertid* vs. *donc*. Une possibilité est, évidemment, que nous nous trouvons dans une situation analogue à celle de l'exemple précédent. Or, je n'ai pas vraiment l'impression qu'il s'agit d'un retour au sujet après une digression. La présence de *imidlertid* me semble bien motivée : l'idée qu'il y aurait de la vie sur notre planète uniquement, peut nous rendre « befippet ». En dépit de cela, cependant, malgré ce fait, quatre participants ont su répondre correctement à la question. Quant à *donc*, il faut que je cherche une justification dans le cotexte : en fin de compte, il constitue bien, dans cet exemple comme dans le précédent, un marqueur de retour au sujet après une digression. Le locuteur renvoie, à l'aide de *donc*, à un énoncé antérieur dans le cotexte : [J'ai posé une question fondamentale sur les propriétés de cet univers et j'ai déjà récolté, au bout de quelques minutes, quatre bonnes réponses.]. Ainsi, le traducteur a choisi de remplacer un connecteur d'opposition par un connecteur de reprise du sujet, qui donc porte sur l'énonciation et non pas sur le contenu de l'énoncé.

- (125) Dernest ble dette dyret en økologisk katastrofe, ikke minst for en rekke fuglearter, men også for mange av de stedbundne krypdyrene. Nå måtte det større rovdyr til. (JG3)

Mais lui-même est devenu une menace aussi bien pour certaines espèces d'oiseaux que pour de nombreux reptiles sédentaires. Il a **donc**, bien sûr, fallu faire appel à des prédateurs encore plus gros. (JG3TF)

La proposition norvégienne toute courte [Nå måtte det større rovdyr til] est remplacée par une proposition complexe contenant un connecteur *donc* et un complément adverbial détaché *bien sûr* supplémentaires. Le lien de cause-conséquence en norvégien est en partie assuré par le complément adverbial de temps *nå* (ici : « après cela »), mais d'un aspect temporel faible, qui souligne le rapport entre les deux énoncés. Le traducteur a choisi de remplacer ce complément adverbial par le connecteur *donc*, la conclusion prend ainsi de l'importance par rapport à dans l'original.

- (126) Alt annet er uansvarlig, syndig eller reaksjonært. I et slikt krav ligger en fornektelse av de "sekundære" virksomhetenes egenbegrunnelse, en angst for at de kan være mål i seg selv, at reisen er målet, at poenget med leken er leken og at leken som regel er sørgelig formålsløs. (TL1)

Toute autre attitude passe pour irresponsable, coupable ou réactionnaire. Ce type de préalable est la négation de tout ce qui est motivations "secondaires" de l' action, la crainte que l' action soit un but en soi, que le voyage soit une raison suffisante en soi pour être entrepris, que le jeu soit une fin en lui-même et qu' il soit en règle générale dépourvu d' objectif et **donc** désespérément vide. (TL1TF)

Les éléments sont davantage explicités dans l'original norvégien : [at poenget med leken er leken og at leken som regel er sørgelig formålsløs]. Le nom « leken » figure, en effet, trois fois dans un même énoncé. Dans la version traduite, deux des noms sont remplacés par des pronoms : « lui-même » et « il ». Le traducteur a donc préféré se servir d'expressions anaphoriques plutôt que le substantif en question. Quant à *donc*, il précède un complément adverbial qui n'existe pas dans le texte original : [sørgelig formålsløs] est transformé en [dépourvu d'objectif et donc désespérément vide].

5.4.2.7. *Marqueur discursif*

Etudions enfin rapidement quelques marqueurs du discours qui, traditionnellement, ont comme fonction de marquer une réaction affective, accentuer une affirmation, etc., sans valeur argumentative.

(127) Que me vaut cet honneur? Entre **donc**. (KM1)

Hva skylder jeg en slik ære? Kom inn, kom inn! (KM1TN)

Donc sert ici à renforcer l'impératif : dans la traduction, cette fonction est assurée par la reprise du groupe verbal « kom inn », qui est ainsi souligné.

(128) At mora og Henrik... Eller presten! (HW1)

Que sa mère et Henrik... Et le pasteur **donc**! (HW1TF)

Il s'agit ici d'un marqueur de surprise : le locuteur cherche à expliciter son étonnement. Dans l'original, le signe d'exclamation marque seul la surprise. Le signe d'exclamation semble souvent détenir ce rôle, comme nous l'illustre également l'exemple suivant :

(129) (P) — Fy! (SL1)

(P) — Fi **donc**. (SL1TF)

Hansen mentionne en particulier deux locutions avec *donc* qui sont particulièrement faibles au niveau connectif et qui sont devenues, plus ou moins, des locutions lexicalisées marquant l'emphase, il s'agit de *allons donc* et *dis donc* (Hansen 1998 : 330) :

(130) "Mais non, dit Pierre, non, tout va bien." "Allons, dit le vieil homme, **allons donc**." (DS1)

"Neida," sa Pierre, "nei, alt er bra." "Så da," sa den gamle, "kom igjen." (DS1TN)

(P) — Å nei, far, nå gjør du meg nesten redd. (BHH1)

(P) — **Dis donc**, papa, tu commences à me faire peur. (BHH1TF)

Il n'existe évidemment pas de contreparties « fixes » de ces expressions, le traducteur doit chercher une locution ou un terme équivalent au niveau communicatif en fonction du cotexte.

5.4.2.8. *Récapitulation*

Donc argumentatif détient un rôle essentiel aussi bien dans la langue parlée que dans la langue écrite en ce qu'il explicite une relation de cause-conséquence. Le fait qu'un tiers des exemples tirés du corpus n'aient pas de contrepartie à *donc* en norvégien indique que ce connecteur n'est pas toujours indispensable. Dans beaucoup de cas, il apporte cependant une nuance, une information supplémentaire, au message du locuteur. En même temps, il rend plus facile l'interprétation pour l'allocutaire en assurant la cohérence entre les énoncés.

Hansen nous apprend qu'il est inutile de distinguer entre deux sens différents de *donc* : en effet, aussi bien *donc* d'emploi argumentatif que *donc* marqueur discursif explicitent la liaison entre deux arguments déjà connus ; l'information véhiculée par *p* et *q* n'est nouveau ni pour le locuteur, ni pour l'allocutaire. Le rôle de *donc*, dans tous ses emplois, est par conséquent de souligner ce partage de connaissance mutuelle.

6. - DONC ?

A travers ce mémoire, j'ai avant tout cherché à décrire les connecteurs en général et quatre connecteurs argumentatifs en particulier, en me basant sur les travaux de plusieurs linguistes. Ensuite, mon objectif a été d'étudier ces connecteurs sélectionnés en fonction de leurs contreparties norvégiennes, à l'aide d'exemples tirés d'un corpus de traduction et un corpus parallèle. L'analyse contrastive s'est avérée utile pour comparer l'utilisation des connecteurs et d'autres moyens qui assurent la cohérence et facilitent l'interprétation pour l'allocutaire ; les contreparties norvégiennes ont aussi constitué un outil précieux pour cerner les différences entre les sens et emplois divers que peut avoir un seul connecteur français. L'analyse contrastive a donc eu une double fonction dans cette étude.

Premièrement, j'ai montré comment les connecteurs servent non seulement à lier des propositions ou des phrases au niveau syntaxique, mais également à quel point ils peuvent relier des segments de phrases parfois séparés par d'autres segments encore. Les connecteurs constituent ainsi des guides pour les allocutaires en ce qu'ils indiquent par quelles étapes il faut passer afin d'interpréter un ensemble d'énoncés ou des éléments extralinguistiques apportant des arguments. Le fait de classer ensemble tous ces termes de liaison (conjonctions, adverbes de phrases, autres locutions), sans tenir compte de la catégorisation traditionnelle en parties du discours, me semble bien justifié en ce qu'ils sont pourvus de la même fonction au niveau pragmatique. En revanche, une classification sémantique des connecteurs pose des problèmes, puisqu'un même connecteur peut expliciter des liens de nature différente. Des quatre connecteurs sélectionnés, seulement *cependant* semble avoir une utilisation purement argumentative pour toutes ses occurrences. *En effet* peut être pourvu d'un sens non-connecteur, *d'ailleurs* marque également la digression et l'autocorrection, alors qu'un nombre important des exemples en *donc* illustrent l'utilisation de ce terme en tant que marqueur discursif. Les instructions inférentielles me semblent représenter un bon outil pour décrire tous les emplois possibles de chaque connecteur : on peut ainsi rendre compte, d'une façon détaillée, des mécanismes mis en jeu lorsque l'allocutaire rencontre tel connecteur de telle utilisation. Toutes ces instructions inférentielles explicitées, on pourrait ensuite comparer les connecteurs et effectuer un classement plus nuancé.

Deuxièmement, l'analyse contrastive a souligné la valeur facultative des connecteurs. Puisque les exemples étudiés contiennent tous un connecteur français, il n'a pas été possible de comparer les cas avec absence dans les deux langues, mais pour ce qui est des versions norvégiennes, plus d'un quart se passent de contrepartie. L'allocutaire doit donc effectuer

l'interprétation sans guide ; il doit s'appuyer sur le cotexte ou contexte afin d'interpréter le message de la façon la plus logique et pertinente. Dans très peu d'exemples sans connecteur, le cotexte rend possible un doute quelconque concernant le message véhiculé par le locuteur ; cependant, dans certains cas, des connaissances pointues sur le sujet sont exigées pour voir le lien et, par conséquent, comprendre le sens du passage. Une nuance est souvent perdue, en revanche : bien que le risque de mauvaise interprétation soit minime, le connecteur apporte toutefois une information en ce qu'il explicite la relation, en ce qu'il la met en valeur. De ce point de vue, on pourrait peut-être dire qu'une traduction avec absence est « appauvrie » au niveau pragmatique, par rapport au texte original. Or, le traducteur a beaucoup de considérations à prendre en compte, et l'absence d'explicitation de la relation peut être justifiée par un passage moins lourd, plus adapté aux habitudes d'écriture norvégiennes. Si les connecteurs sont censés guider l'allocutaire dans l'interprétation et sa recherche d'information dans le cotexte ou contexte, il est en même temps possible que, pour certaines langues ou certaines personnes, des énoncés plus courts et simples sont préférables. Cela dépend, évidemment, du message. Il y a un léger écart entre les résultats des textes littéraires et non littéraires : les connecteurs sélectionnés ont un peu plus de contreparties norvégiennes dans les textes non littéraires. Il me semble toutefois probable que cet écart serait plus important avec un autre corpus. Donc, si les connecteurs sont moins couramment utilisés en norvégien, leur présence s'impose cependant avec un texte plus compliqué.

Les exemples sans équivalence ont permis de constater que dans beaucoup de cas, la version norvégienne contient une répétition d'un élément au lieu d'un connecteur. Plusieurs phrases plus courtes sont englobées dans une seule phrase complexe française, dans laquelle un connecteur détient la même fonction que l'élément répété. A ce niveau-là, c'est le norvégien qui semble donner l'information la plus explicite. Notons en outre que dans la plupart des exemples sans équivalence, la nature de la relation est soulignée, mais différemment, en norvégien également : une proposition concessive remplace un connecteur concessif, etc.

Il convient enfin de dire quelques mots concernant la traduction des connecteurs. Dans peu de cas j'ai rencontré des traductions où le choix du traducteur m'a semblé vraiment erroné, mais en ce qui concerne les traductions de *en effet*, elles sont parfois, à mon sens, discutables. Il est évident qu'un dictionnaire ne peut pas guider le traducteur, puisque l'emploi du connecteur doit être identifié en fonction du cotexte ou contexte. Un aperçu avec les diverses utilisations et correspondances entre les connecteurs des langues différentes, voire leurs instructions inférentielles respectives, constituerait une aide précieuse lors de

l'interprétation et de la traduction.

Il reste donc beaucoup de travail dans le domaine des connecteurs, aussi bien au niveau contrastif qu'intralinguistique. La discussion concernant les marqueurs discursifs est, à mon avis, particulièrement intéressante : bien qu'ils aient le même sens en ce qu'ils indiquent la relation entre deux arguments connus, il existe bien d'autres différences au niveau pragmatique qui restent à décrire et à expliquer. Pourquoi certains connecteurs peuvent-ils avoir une fonction discursive, contrairement à d'autres ? Parmi les connecteurs étudiés, notons que ni *cependant* ni ses contreparties norvégiennes ne peuvent être dotés d'une nuance discursive, alors que pour *donc* un grand nombre de ses contreparties le peuvent également. Y aurait-il donc une correspondance entre le français et le norvégien sur ce plan ?

Bibliographie

- Adam, J.M. 1990. *Eléments de linguistique textuelle*. Liège : Mardaga.
- Altenberg, B. 1999. Adverbial connectors in English and Swedish: Semantic and lexical correspondences. In H. Hasselgård, S. Oksefjell (éds.). - *Out of corpora. Studies in honour of Stig Johansson*. Amsterdam: Rodopi. 249-268.
- Altenberg, B. 1998. Connectors and sentence openings in English and Swedish. In S. Johansson and S. Oksefjell (éds). *Corpora and cross-linguistic research: Theory, method, and case studies*. Amsterdam: Rodopi. 115-143.
- Anscombre, J.C. et Ducrot, O. 1977. Deux *mais* en français ? *Lingua* 43. 23-40.
- Blair, H. 1788. *Lectures on rhetoric and belles lettres*. Basil.
- Bublitz, W. et al. 1999. *Coherence in spoken and written discourse*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Chafe, W. 1992. The importance of Corpus Linguistics to Understanding the Nature of Language. In Svartvik, J. (éd.). *Directions in Corpus linguistics. Proceedings of Nobel Symposium 82*. Berlin/New York : Mouton de Gruyter. 79-97.
- Chesterman, A. 1998. *Contrastive functional analysis*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Ducrot, O. et al. 1980. *Les mots du discours*. Paris : Les éditions de minuit.
- Faarlund, J. T. et al. 2003. *Språk i endring. Indre norsk språkhistorie*. Oslo : Novus.
- Faarlund, J.T. et al. 1997. *Norsk referansegrammatikk*. Oslo : Universitetsforlaget.
- Falkum, I.L. 2004. *La phrase clivée : Outil pragmatique ou convention langagière ? Une étude contrastive de textes originaux français et norvégiens et leurs traductions correspondantes*. Universitetet i Oslo.
- Grevisse, M. 1993. *Le bon usage*. Paris : Duculot.
- Haff, M. H. 1987. *Coordonnants et éléments coordonnés*. Oslo : Solum Forlag/Didier Erudition.
- Hancock, V. 2000. *Quelques connecteurs et modalisateurs dans le français parlé d'apprenants avancés. Étude comparative entre suédophones et locuteurs natifs*. Stockholms universitet.
- Hansen, M.B.M. 1998. *The function of discourse particles*. Amsterdam/Philadelphia : John Benjamins.
- Hasselgård, H. 2004a. Thematic choice in English and Norwegian. *Functions of Language* 11 : 2. 187-212. (Abstract)
- Hasselgård, H. 2004b. Spatial linking in English and Norwegian. In K. Aijmer and H.

- Hasselgård (éds.). *Translation and Corpora*. Göteborg : Acta Universitatis Gothoburgensis. 163-188.
- Heggelund, K. T. 1981. *Setningsadverbial i norsk*. Oslo : Novus forlag.
- Heydrich W. *et al.* 1989. *Connexity and Coherence*. Berlin : Walter de Gruyter&Co.
- Johansson, S., Oksefjell S. 1998. *Corpora and Cross-linguistic Research, Thory, Method and Case Studies*. Amsterdam : Rodopi.
- Le groupe λ -1. 1975. Car, parce que, puisque. *Revue Romane*. 248-279.
- Luscher, J.M. 1994. Les marques de connexion : des guides pour l'interprétation. In J. Moeschler *et al.* *Langage et pertinence*. Nancy : Presses Universitaires de Nancy. 175-227.
- Luscher, J.M. 1989. Connecteurs et marques de pertinence. L'exemple de *d'ailleurs*. *Cahiers de linguistique Française* 10. 101-145.
- McEnery, T. *et al.* 2006 : *Corpus-Based Language Studies, an advanced resource book*. London : Routledge.
- Mossberg, M. 2006. *La relation de concession. Etude contrastive de quelques connecteurs concessifs français et suédois*. Växjö University Press.
- Morel, M.A. 1996. *La concession en français*. Paris : Ophrys.
- Naegeli-Frutschi, U. H. 1987. *Les adverbes de phrase : leur définition et leur emploi en français contemporain*. Zurich : Zentralstelle der Studentenschaft.
- Nølke, H. 2005a. Hva konnekerer konnektorene? *Tidsskrift for sprogforskning*. Statsbiblioteket i Århus. 1-42.
- Nølke, H. 2005b. *Det franske sprog*. 49-66.
- Nølke, H. *et al.* 2004. *Scapoline : La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*. Paris : Editions Kimé.
- Nølke, H. 1995. Linguistic analysis of the French connectors *donc* and *car*. *Leuvense Bijdragen* 84 : 3. 313-328.
- Renouf, A., Kehoe, A. 2006. *The Changing Face of Corpus Linguistics*. Amsterdam : Rodopi.
- Riegel, M. *et al.* 1994. *Grammaire méthodique du français*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Rossari, C., Jayez, J. 1996. *Donc* et les consécutifs, des systèmes de contraintes différentiels. *Linguisticae Investigationes* XX. 117-143.
- Teleman, U. *et al.* 1999. *Svenska akademiens grammatik*. Stockholm : Svenska akademien.
- Touratier, C., Merle, J.M. 2006. *La connexion et les connecteurs. La phrase existentielle*. Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence.
- Vinay, J.P., Darbelnet, J. 1977. *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris : Didier.

Zenone, A. 1982. La contradiction sans contradiction : *donc, par conséquent, alors, ainsi, aussi* (première partie). *Cahiers de linguistique française* 4. 107-141.

Zenone, A. 1981. Marqueurs de consécution : le cas de *donc*. *Cahiers de linguistique française* 2. 113-139.

Dictionnaires :

Blinkenberg, A., Høybye, P. 1984. *Fransk-dansk ordbog*. København : Nyt Nordisk Forlag Arnold Busck.

Dedichen, L. 1976. *Fransk-norsk ordbok*. Oslo : Kunnskapsforlaget

Elligers A. *et al.* 2002. *Fransk blå ordbok, fransk-norsk/norsk-fransk*. Oslo : Kunnskapsforlaget.

Grundt, L.O. 1991. *Stor norsk-fransk ordbok*. Oslo : Universitetsforlaget.

Imbs, P. 1971. *Trésor de la langue française*. Paris : Editions du Centre national de la recherche scientifique.

Knutsen, T. *et al.* 1983. *Norsk riksmålsordbok*. Oslo : Kunnskapsforlaget.

Landrø, M.I., Wangensteen, B. 1986. *Bokmålsordboka*. Oslo : Universitetsforlaget.

Rey, A., Rey-Debove, J. 1992, 1993. *Le Petit Robert*. Paris : Le Robert.

Appendice

Tableau 9. Liste exhaustive des contreparties norvégiennes de *donc* dans le corpus

Absence	234
Altså	138
Altså...da	1
Og altså	1
Construction différente	75
Derfor	50
Og derfor	1
Dermed	26
Derved	1
Og dermed	4
Så	48
Så...altså	2
Så...da	1
Så...vel	1
Så egentlig	1
Så med dette	1
Da	27
Då	1
Da vel	3
Vel da	1
Og da	1
Nå	15
Og nå	1
Egentlig	6
Og	8
Og...kanskje	1
Også	4
Slik	7
Slik ble det til at	1
Og slik gikk det til	1
Slik sett	1
Følgelig	4
Og følgelig	1
Bare	10
Det vil si	4
Således	3
Med andre ord	1
Selvsagt	1
Selvfølgelig	1
Ja	1
Ja, bent frem	1
Jo	2
Men	5
I den forbindelse	2
Av den grunn	1
Her	1
I praksis	1
Montro	1
Det gjør dem	1
På denne måten	1
På noen måte	1
Dertil	1
Visst	1
Dette var	1

Eller...om du vil	1
Var dette andre	1
Ganske enkelt	1
Du mener at	1
Det var som	1
Ikke det	1
Total	715